

UNIVERSITÉ ALASSANE OUATTARA



UFR : Communication, Milieu et Société
Département d'Anthropologie et de Sociologie

MEMOIRE DE MASTER 2

MENTION : Anthropologie- Sociologie

SPECIALITE : Socio-économie, Gouvernance et Développement

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire:
Biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Présenté par :

THIAUZ Klantcha Elvis Kalpi

Sous la direction de :

Pr Francis Akindès
Professeur des Universités

ANNEE ACADEMIQUE 2014-2015

DÉDICACE

Cette œuvre réalisée avec beaucoup d'enthousiasme est dédiée à ma famille. Mes parents qui depuis mon cursus primaire, secondaire et universitaire m'ont apporté leur soutien spirituel, moral et financier ; recevez chers parents ce document comme mon entière reconnaissance pour tous les efforts consentis à mon endroit.

A tous mes amis, mes frères, mes sœurs et mes bienfaiteurs qui m'ont fait bénéficier de leurs conseils, suggestions et aides financières, recevez ici toute ma gratitude.

SOMMAIRE

Avant-propos.....	III
Remerciements.....	IV
Acronymes.....	V
INTRODUCTION.....	1
MATÉRIELS ET MÉTHODES.....	17
RÉSULTATS DE L'ETUDE.....	27
I. LES EVENEMENTS AYANT FAÇONNE LA VIE DE ZEBIE DE SON ENFANCE A L'AGE ADULTE	28
II. FACTEURS A L'ORIGINE DU BASCULEMENT DE ZEBES DANS LES ACTIVITES CRIMINELLES	57
III. LES SIGNIFICATIONS DE L'APPARTENANCE DE ZEBES A UN GANG.....	63
DISCUSSION.....	85
I. UNE CARRIERE DE GANGSTER FAÇONNEE DURANT UN PARCOURS DE VIE	86
II. LES FACTEURS DE DESOCIALISATION PAS TOUJOURS LIES A LA SITUATION ECONOMIQUE DES PARENTS.....	91
III. LE GANG COMME ESPACE DE RESOCIALISATION.....	97
CONCLUSION GENERALE	105
BIBLIOGRAPHIE	108
Table des matières	113
ANNEXES	I

AVANT-PROPOS

Sanctionnant le diplôme de Master II, ce présent mémoire dont le thème intitulé : **« Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire : biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo »** est le fruit d'une investigation sociologique menée dans le cadre du vaste programme de recherche « villes sûre et inclusives ». « Villes sûres et inclusives » est une initiative de recherche cofinancée visant à constituer une base de connaissances scientifiques sur les liens entre la violence, la pauvreté et les inégalités en milieu urbain ainsi que sur les stratégies les plus efficaces pour contrer ces phénomènes. Cette initiative est administrée par le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) du Canada, avec l'appui du *Department for International Development* (DFID) du Royaume-Uni.

En effet en Côte d'Ivoire, la crise économique, l'instabilité politique et la guerre ont successivement poussé une jeunesse souvent diplômée à créer des moyens de subsistance parallèles. Ainsi les gangs sont utilisés comme de nouveaux espaces d'expression et d'affirmation de la catégorie sociale jeune face à l'absence de perspectives. Ce phénomène prend des proportions inquiétantes surtout dans les zones urbaines. Les jeunes s'adonnent à la violence et aux activités criminelles de tout genre en se formant en groupes organisés.

Le contenu de ce document est l'œuvre d'une analyse qualitative. Nous nous sommes évertués à comprendre la construction processuelle de l'identité de gangster des jeunes à travers la biographie d'un chef de gangs. Grâce au récit de vie de notre enquêté du nom de Zébès, nous avons voulu connaître les facteurs internes et externes qui favorisent l'intégration des jeunes dans le milieu de la violence.

Ce modeste essai se veut une réponse à notre curiosité superficielle du monde de la violence, en particulier, celui du lien entre la violence et les jeunes. Il nous permet d'apporter notre contribution au vaste champ de la sociologie, notamment celui de la socio-économie gouvernance et développement.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier le Responsable du département d'Anthropologie et de Sociologie Professeur **Issiaka KONE**, à tous les enseignants dudit département, nous manifestons une immense gratitude pour la formation reçue au niveau théorique et méthodologique depuis la première année.

Aussi, voudrions-nous marquer notre mémoire du sceau, de notre Directeur de mémoire Professeur **Francis AKINDES** et de notre aimable encadreur, Docteur **N'GORAN Koffi Parfait**, pour leur rigueur, leurs conseils, leurs regards critiques et leurs méthodes de travail qui nous ont été profitables tout le long de notre travail, et comme le disait Hamadou HAMPATE BA « *Quelle que soit la valeur du présent fait à un homme, il y a qu'un seul et unique mot pour témoigner la reconnaissance inspirée par la liberté et ce mot c'est : Merci* ».

Selon un dicton bété (langue locale de la Côte d'Ivoire) : « *Il faut se mettre à plusieurs pour tuer un rat dans son terrier* ». D'accord avec cette pensée, nous voulons saluer les remarques pertinentes de nos amis étudiants portées à ce document.

De tout cœur, nous voulons remercier le **Centre de Recherche Canadien (CRDI), Unitwin, département for development et la Chaire UNESCO de Bioéthique** pour l'aide et l'opportunité qu'ils nous ont permis d'avoir à travailler dans le vaste programme de « villes sûres et inclusives ».

Nous remercions également Zébès pour sa disponibilité, Monsieur John Fidèle et le Lieutenant Otchéré. A tous ceux, qui de près ou de loin ont contribué d'une certaine manière à la réalisation de ce présent mémoire, nous leur adressons nos sincères remerciements.

Devant nos maîtres et les membres du jury de cette présentation, nous nous inclinons en signe de révérence et d'humilité. Nous les remercions d'avance pour leurs critiques et leurs évaluations. Toutefois, comme le signifie le propos d'initiation Bambara (langue locale du Mali): « *Si je me suis trompé, que l'erreur me pardonne ; si j'ai omis quelque chose, que l'omission me pardonne* ».

Acronymes

AGEPE : Agence d'Etude et de Promotion de l'Emploi

BAC : Baccalauréat

BEPC : Brevet d'Etude de Premier Cycle

CCF : Centre Culturel Français

CE2 : Cours Elémentaire 2^{ème} Année

CEPE : Certificat d'Etude Primaire

CEG : Collège d'Enseignement Général

CM1 : Cours Moyen 1^{ère} Année

CM2 : Cours Moyen 2^{ème} Année

CP1 : Cours Préparatoire 1^{ère} Année

CRDI : Centre de Recherche pour le Développement International

DGPN : Direction Générale de la Police Nationale

EMPT : Ecole Militaire Préparatoire et Technique

FESCI : Fédération Estudiantine et Scolaire de Côte d'Ivoire

FRCI : Force Républicaine de Côte d'Ivoire

MACA : Maison d'Arrêt et de Correction d'Abidjan

PASU : Programme d'Aide à la Sécurité Urbaine

PC crise : Police Criminelle de crise

PDCI : Partie Démocratique de Côte d'Ivoire

SOTRA : Société de Transport Abidjanais

UESSO : Union des Eglises Evangéliques, Services et œuvres

INTRODUCTION

Ce chapitre de notre travail présente le contexte de l'étude, les constats de recherche, la problématique et la revue critique de la littérature.

1. Contexte de l'étude

Le développement incontrôlé de nombreuses villes africaines ainsi que les mutations socio-économiques et politiques qui ont cours sur le continent offrent un terreau favorable à la manifestation de la violence sous toutes ses formes. Abidjan, la capitale économique de la Côte d'Ivoire n'échappe pas à cette situation.

A compter de la crise économique qui a débuté dans les années 80, des jeunes appelés « loubards » organisés en bandes à travers l'ensemble des communes d'Abidjan, se présentaient comme de « grands combattants », et des « bagarreurs ». Ayant pour seul moyen, la force, ils établissaient leur territoire, le « gloglo¹» dans les bidonvilles des communes de la ville d'Abidjan, où ils régnaient en maîtres absolus, "rackettant" et exploitant les habitants (Boni, 1996 cité par Amani, 2014). Au fil des années elle a pris de l'ampleur avec la crise politique et universitaire de 1990. S'en sont suivies les crises politico-militaires de 1999 à 2002 qui ont amplifié la violence urbaine avec la prolifération des armes légères et de petits calibres. De 5784, le taux de criminalité en 1991 est passé à 8195 en 1994 (Jeune Afrique, n° 1788, 13-19 avril 1996 cité dans Bassett, 2004) pour atteindre plus de 9945 cas enregistrés en 2009 à Abidjan et banlieues (DGPN citée par De Tessière 2012).

Cette criminalité est généralement le fait de gangsters (*John Pololo*, *Charly Watta*, *Malboro*, etc.) et de gangs (la *Gestapo*, les *Zionnais*, l'*Empire Soso*, les *Black Power*, les *Siciliens*, la *Cobra Force*) qui, pendant longtemps, ont fait parler d'eux dans la ville d'Abidjan (Amani, 2014). L'une des communes les plus touchées par les activités de ces gangsters et groupes organisés reste Abobo qui, selon le PASU (2014) et de l'imaginaire social, est perçu comme l'un des principaux bastions de la criminalité en Côte d'Ivoire.

A Abidjan comme dans les autres centres urbains du pays, les activités criminelles recrutent de plus en plus dans la catégorie sociale des jeunes. En effet, l'implication des jeunes dans la criminalité organisée est avérée (76% des délinquants déferés en 2009 avaient entre 21 et 40 ans, DGPN citée par De Tessières

¹Signifie « territoire » dans l'argot ivoirien le nushi.

2012). Elle s'est d'ailleurs aggravée avec les épisodes de violences politiques qu'a traversées la Côte d'Ivoire de septembre 2002 à avril 2011 et dans lesquels les jeunes furent des acteurs majeurs. Ces violences politiques ont, en effet, favorisé la prolifération des armes légères et de petits calibres facilitant ainsi l'accès des « instruments de la mort » à des entrepreneurs de la violence aux profils variés. Au regard de ce qui précède, nous pouvons dégager les constats suivants :

Premier constat : Crise économique des années 80 et montée de la violence criminelle à Abidjan

La montée de la criminalité en Côte d'Ivoire se situe autour des années 80 avec la crise de l'économie de rente (café-cacao). À cette période, le pays est soumis à une grave récession économique qui touche toutes les catégories sociales. On assiste à des licenciements massifs, au blocage des salaires des fonctionnaires, à la réduction drastique des recrutements dans la fonction publique et au chômage des jeunes diplômés (Proteau, 1998). Cette situation s'est aggravée au fil des années et a provoqué de nombreuses grèves dans l'administration publique, dans les écoles et universités, ainsi que des violences dans le milieu universitaire. Ajoutée aux récentes violences politico-militaires, elle a pris des proportions inquiétantes avec la circulation des armes légères et de petits calibres (PNUD, 2011).

En Côte d'Ivoire, nombreux sont ces jeunes qui vivent une situation économique et sociale difficiles. L'absence de perspectives sûres d'emplois ainsi que les récentes violences politiques ont poussé une jeunesse souvent diplômée et sans sources de revenus à imaginer des moyens de subsistance parallèles. Ces jeunes se recrutent dans la tranche d'âge de 17-35 (Amani, 2014). En effet, des études récentes montrent que le taux de chômage en Côte d'Ivoire est inquiétant. Il est de l'ordre de 15,7 % et touche particulièrement les jeunes : plus de 24 % des 15–24ans et plus de 17% des 25-34 ans n'ont pas d'emploi (RCI, 2009 cité par De Tessière 2012). Face à l'étranglement structurel, beaucoup de jeunes utilisent les gangs comme de nouveaux espaces d'expression, d'affirmation de leur identité et comme moyen pour faire face à leurs besoins.

Deuxième constat : Forte implication de la catégorie sociale jeune dans les activités criminelles organisées

L'implication des jeunes dans la violence criminelle est considérable. Selon la police, 76% des délinquants déférés en 2009 avaient entre 21 et 40 ans (DGPN citée par De Tessières 2012). La catégorie sociale la plus représentée à la MACA, est celle des jeunes qui ont l'âge compris entre 25 et 35 ans (LIDHO, 2010 citée par De Tessières 2012).

En effet, la population ivoirienne constituée à majorité de jeunes, rencontre des problèmes sociaux énormes, surtout le problème du manque d'emploi ; Sur 918 450 chômeurs, d'après les données de l'enquête sur le niveau de vie (ENV) réalisé par l'AGEPE en 2002, 777 120, soit 84,6% sont des jeunes et du chômage. Le gang semble devenir un havre de camaraderie et de fraternité où la culture de la violence est enseignée d'autant plus que certains gangs se donnent de nobles missions telles que la protection des quartiers.

Des informations régulièrement relayées par la presse locale font état de l'insécurité induite par les activités des gangs de jeunes dans les communes d'Abidjan, notamment dans les communes d'Abobo et d'Attécoubé. Cette nouvelle forme de violence urbaine a baptisé ces jeunes de « microbes ». Le phénomène, né dans le quartier périphérique défavorisé d'Abobo, voit la participation des jeunes en petites bandes qui blessent ou tuent à la machette, de jour comme de nuit. Composés principalement de jeunes armés, ils font régner la terreur au sein de la population Abidjanaise.

Troisième constat : Une variété de situations sociales et de motivations chez les jeunes gangsters

Les jeunes se tiennent en gangs généralement pour avoir du plaisir et être dans une meilleure position ; souvent, pour des besoins financiers, pour séduire l'autre sexe ou pour un besoin de protection. Ces groupes de jeunes se présentent comme un espace de sociabilité, un lieu d'appartenance et d'identification à des pairs (Fleury, 2008, Hamel et al, 1998).

Selon certaines études, ont été énumérées quatre principales raisons pour lesquelles ces jeunes appartiennent ou souhaitent appartenir à un gang de rue :

- Le gang est un groupe d'amis qui partagent des réalités et des problèmes communs;
- Le gang constitue une nouvelle « famille » qui comprend le jeune où l'union représente une défense personnelle ;
- le gang est un moyen de construction d'identité masculine et un outil d'influence pour le sexe opposé ;
- Le gang constitue une occasion pour se faire de l'argent étant donné que la société ne garantit ni travail, ni protection sociale (Centre canadien de la statistique juridique, 2008).

En Côte d'Ivoire par contre, l'investissement des jeunes est principalement assigné à l'appât de gain. La conjoncture économique difficile qui se manifeste, entre autres, par le chômage et la pauvreté est aussi identifiée comme une des causes substantielles de la violence criminelle. Le taux de pauvreté a fortement augmenté en dix ans puisqu'il est passé de 33,6 % en 1998 à 48,9 % en 2008(RCI, 2009) cité par (Amani, 2014). Les jeunes ne trouvant pas une autre alternative pour répondre à leurs besoins intègrent le milieu de la violence.

2. Problématique

Les jeunes qui s'investissent dans la criminalité sont en général ceux qui sont en mal d'insertion sociale, ceux qui ont connu la maltraitance dans la cellule familiale et ceux qui n'ont pas achevé leurs cursus scolaires (Hamel *al.* 1998 et Danyko et *al.* 2002). Leurs âges se situent entre 21 et 40 ans, et pour la plupart n'ont pas d'emploi (DGPN citée par De Tessières 2012).

Les facteurs d'adhésion des jeunes aux gangs de rue s'étendent à plusieurs sphères de leur vie. Notons que le cumul de plusieurs facteurs de risque (pauvreté, immigration, chômage, maltraitance, fort engagement envers les amis délinquants,

consommation de drogue etc.) constitue des indices quant à la probabilité d'adhésion à un gang (Centre national de prévention du crime, 2007). De ce fait, « *l'affiliation à un gang est conçue comme le moyen privilégié par certains jeunes pour satisfaire leurs besoins et pour s'adapter à leur environnement* » (Hébert, Hamel et Savoie, 1997 cité par Prince, 2008, p : 100).

Mais nous nous posons la question de savoir est-ce les seuls motifs de l'adhésion des jeunes aux gangs de rue ?

Plusieurs études (Fleury, 2008 Prince, 2008) révèlent que les facteurs de risque associés à l'adhésion à un gang sont présents bien avant qu'un jeune devienne membre d'un gang. Par exemple, les jeunes qui, pendant leur enfance, étaient les plus inadaptés sur les plans comportementaux et sociaux étaient les plus susceptibles d'adhérer à un gang et d'y rester pendant plusieurs années. Cependant, seuls les facteurs extérieurs ne suffisent pas pour justifier l'adhésion des jeunes aux gangs. Aussi faut-il que le jeune ait des motivations pour en faire partie. Outre les conditions sociales des parents ou de l'influence de l'environnement social, les raisons d'adhérer aux gangs de rue s'expliquent aussi par un manque à combler au regard des besoins fondamentaux des jeunes. Parmi les besoins qui sont comblés par l'adhésion aux gangs de rue, on note le besoin d'appartenance, le besoin de reconnaissance, le besoin de valorisation, le besoin d'argent et le besoin de sécurité (Prince, 2008).

En Côte d'Ivoire, l'enrôlement des jeunes dans les gangs est attribué à la pauvreté et au chômage. En effet, les populations ivoiriennes constituées en majorité de jeunes (36,2% dont l'âge oscille entre 15 et 34 ans, 77,7% de la population ont entre zéro et 35 ans), rencontrent des problèmes sociaux énormes ; surtout le problème d'emploi et du chômage. Les jeunes vivants dans des conditions sociales précaires, ne pouvant pas faire face à leurs besoins immédiats, intègrent le milieu de la violence pour subvenir à leurs besoins (De Latour, 2001).

Aussi, la famille est un pôle de référence dans le choix des jeunes. La précarité des conditions sociales des parents est un facteur qui est beaucoup évoqué par les jeunes dans le gangstérisme. Dans le système africain, la morale

communautaire régularise les rôles dans un système de dette et de réciprocité quelles que soient les aspirations et les capacités de chacun (De Latour 2001). L'obligation à l'égard des parents ou des petits frères, pour sauver l'honneur familial sont un poids pour les jeunes. L'adhésion des jeunes à la violence en Côte d'Ivoire est favorisée par la crise économique, la paupérisation des familles, la rupture des liens communautaires, la déscolarisation, la pauvreté exacerbée par le besoin de consommation à l'occidental, la drogue et la violence (De Latour, 2001).

Les mobiles de l'implication des jeunes dans les gangs sont diversifiés. Des études identifiant les caractéristiques individuelles, familiales et sociales de ces jeunes hommes (Danyko et *al*, 2002 ; Dorais et Corriveau, 2006 ; Hamel et *al*, 1998) permettent de dresser un portrait de leurs trajectoires. Ceux-ci voient donc dans les gangs de rue une avenue pour répondre à leurs besoins (Hébert et *al*, 1997). L'adhésion à un gang découle d'un long processus, façonné au cours de la trajectoire de vie et les expériences individuelles, familiales et sociales, vécues par les jeunes.

Le cas de Zébès, ex-chef de gang abidjanais, met en évidence la spécificité des situations dans le basculement des jeunes dans la criminalité. En effet, malgré la bonne situation socio-économique des parents et les dispositions favorables à la réussite, Zébès bascule dans la criminalité.

Alors, comment s'est fait le déclassement social de Zébès jusqu'à son intégration dans un gang ?

De la question générale, nous nous posons les questions suivantes :

Quelles sont les événements qui ont marqué le parcours de vie de Zébès ?

Qu'est-ce qui a favorisé son basculement dans les activités criminelles organisées ?

Quelles significations accorde-t-il à son appartenance à un gang ?

3. Objectifs

Notre étude vise à comprendre la construction processuelle de la carrière de criminelle à partir de l'exemple d'un chef de gang.

De façon spécifique notre étude consiste à :

- Décrire le parcours de vie de Zébès ;
- Analyser les facteurs à l'origine de son engagement dans un gang ;
- Comprendre les significations sociales qu'il accorde à son appartenance à un gang ;

4. Cadre conceptuel de l'étude

4.1. Trajectoire sociale

Une trajectoire est la succession avec l'âge des passages d'un individu d'un état ou d'une position sociale à l'autre. La « trajectoire sociale » d'un individu se définit par la suite des positions sociales occupées et le regard que porte cet individu sur cette suite de positions (Dubar, 1998, 2 000) : elle est le produit d'une série de définitions de soi engageant à la fois des indicateurs objectifs et des éléments subjectifs. De plus, par trajectoire sociale on cherche aussi à embrasser différentes composantes de l'identité sociale.

Cet indicateur majeur doit être articulé aux autres composantes de toute identité sociale : familiale, économique, culturelle, conjugale, résidentielle, professionnelle, amicale. La trajectoire sociale renvoie à ces différents registres de l'identité, à leurs variations au cours du temps et à leur articulation. Un divorce ou un déménagement y sont aussi signifiants qu'une mobilité professionnelle : cela est vrai du point de vue des effets socialisants d'un contexte, des ressources et des contraintes auxquelles un individu est soumis, mais aussi du point de vue du regard qu'un individu porte lui-même sur son parcours.

Nous emploierons ainsi le terme de trajectoire sociale ou parcours de vie pour désigner l'ensemble des positions objectivement occupées et subjectivement

vécues sur différentes scènes sociales par un individu au cours du temps. Parcours au cours duquel, les chocs de certains facteurs sociaux, économiques, symboliques ont contribué à la construction ou à la forge d'une nouvelle identité.

Dans le cas de notre sujet, l'analyse de la trajectoire sociale va se faire autour des variables que sont :

- La famille ;
- L'éducation ;
- La scolarité ;
- La formation professionnelle ;
- L'expérience de gangster.

4.2. Jeune

Le terme jeune est complexe à définir dans la mesure où il évolue selon les études. Dans le cadre de notre étude nous partirons de la notion de jeunesse afin de saisir le terme jeune dans la violence criminelle dans les zones urbaines en Côte d'Ivoire. Nous retiendrons comme définition de la jeunesse que, d'un point de vue sociologique, c'est une période de transition entre l'enfance et l'âge adulte au cours de laquelle, le jeune se construit comme sujet autonome. Traditionnellement les sociologues considèrent que la décohabitation de chez les parents, l'accès à un emploi, la mise en couple stable marquent la sortie de la jeunesse. La sortie de l'enfance quant à elle se trouve au moment où le jeune commence à développer une certaine autonomie par rapport à ses parents au moment de l'adolescence (Richez, 2012).

La jeunesse est appréhendée sous un angle biologique et varie selon les pays en fonction du contexte (politique, économique, social et culturel). Mais généralement, l'âge est compris entre 13 et 35 ans.

Le jeune est celui qui prend une certaine autonomie vis-à-vis de ses parents afin de se marquer son autogestion. Dès lors que l'individu commence à s'extirper de l'autorité parentale pour se prendre en charge, il est considéré jeune. Il faut cependant noter, que la jeunesse est une construction sociale. En fonction des

réalités sociales que vivent les individus et le contexte social dans lequel ils se situent, la jeunesse prend tout son sens. Ainsi, selon le point de vue notre enquêté (Zébès) : « *le jeune est celui qui a la vivacité physique. Du moment où l'individu commence à devenir un homme (puberté), jusqu'à 40 ans. Mais au-delà de cet âge, si l'individu possède la vivacité physique il peut toujours être considéré aussi jeune* ». En fonction de la construction que se fait notre interlocuteur, est considéré comme jeune tout individu en période d'adolescence, jusqu'à l'âge adulte en possession de vivacité physique. Ainsi à 47 ans, il se considère toujours jeune.

4.3. Engagement

Investissement personnel avec intensité dans une action sociale/collective. Pour Becker (1960) processus saisissable par des « lignes d'action cohérentes » repérables dans les conduites des acteurs. Pour cette étude, elle correspond à l'investissement de la catégorie sociale des jeunes dans une forme particulière d'actions violentes (la criminalité). L'engagement désigne le fait de se mobiliser en faveur d'une cause, et celle qui renvoie au fait de s'investir personnellement, avec intensité, par exemple dans une activité professionnelle.

L'engagement dans les activités criminelles, est avant tout un engagement, qui prend appui sur la dimension professionnelle, ou comme une poursuite de l'activité professionnelle, dont il constitue une forme d'aboutissement. Ici l'activité criminelle est vue comme une activité professionnelle exercée à plein temps par des jeunes, avec pour aboutissement une réalisation sociale.

5. Revue critique de littérature

Plusieurs auteurs ont plus ou moins abordé la question de l'adhésion des jeunes à des activités criminelles organisées. Dans un premier temps, nous nous intéresserons aux causes de l'engagement des jeunes dans les gangs. En second lieu, nous parlerons des crises intra familiales et en dernière instance des motivations qui sous-tendent l'engagement des jeunes dans les gangs de rue.

5.1. Causes de l'intégration des jeunes aux gangs de rue

Danyko et *al.* (2002), dans une étude réalisée au Canada auprès des adolescent(e)s bénéficiant de soins de réadaptation psychosociale essaient de comprendre les motivations à l'origine de l'intégration des jeunes à des gangs. En comparant les histoires de vie de 61 adolescents (31 garçons dont 14 affiliés aux gangs et 30 filles dont 16 affiliées aux gangs), ils ont identifié des caractéristiques distinguant les jeunes affiliés des non affiliés. Les événements stressants et la conception de soi comme délinquant distinguent les jeunes affiliés aux gangs des non-affiliés. Selon les observations de Danyko et *al.* (2002), comparativement aux non-membres, les jeunes affiliés sont plus enclins à commettre des actes criminels et plus souvent ils en sortent avec des blessures, surtout lors des affrontements entre gangs. Ils sont d'ailleurs plus nombreux à avoir commis des délits violents. La moitié des participants présentait des problèmes psychiatriques autres que des troubles d'opposition ou de la conduite. Cette étude présente plusieurs informations sur la quête identitaire des jeunes affiliés, dont la masculinité. Selon ces auteurs les aspirations de ces jeunes à intégrer les gangs ont pour sources les liens familiaux violents. En joignant un gang, les jeunes éprouvent un sentiment de contrôle sur leur existence, et de recherche d'une identité masculine absente au cours de leur éducation.

Dans une ethnographie sur les gangs et leurs activités, Mourani (2009) explique pour sa part, que « le délitement social » induit par la mise en place des politiques néolibérales, la pauvreté, l'exclusion sociale, le décrochage scolaire, le manque de perspectives intéressantes pour les jeunes et la banalisation de leurs aspirations ont concouru à la montée en puissance du phénomène de gang de rue au Québec. Elle note que « *pour survivre à un monde de plus en plus cruel dans lequel ils sont abandonnés, les enfants se constituent en gangs* » (Mourani, 2009, p : 31). La nouvelle famille ainsi formée va répondre à leurs besoins effectifs, économiques, sociaux. Elle va également leur inculquer des règles et des valeurs mais aussi leur conférer un statut important dans leur communauté.

Mourani fait savoir que la criminalité et les gangs se nourrissent de l'exclusion sociale pour faire leur marché et le principal argument de moyen de recrutement. Aussi, les gangs profitent de la précarité des populations et des destructions sociales pour engranger des sommes colossales. Pour elle, quand on parle de gangs de rue on évoque surtout leurs « *actes de violence et leurs nuisances criminelles ; des rites d'initiation, aux règlements de compte en passant par les fusillades* » (Mourani, 2009, p : 16). Elle va plus loin en parlant des activités illicites des gangs de rue et des crimes organisés dans le domaine de la prostitution dont le tourisme sexuel et la traite des femmes et fillettes. Elle met aussi en exergue les différents types et la structure des gangs car il y a des gangs émergents constitués de jeunes de 9 à 19 ans moins organisés et les gangs majeurs beaucoup plus structurés ayant des activités comme le trafic et le crime.

Les différentes études dressent le portrait exhaustif des gangs tout en révélant l'ampleur de leur expansion. Toutefois, leur étude se limite qu'à l'intention et les causes de la resocialisation des jeunes dans les gangs sans toutefois saisir la signification de leur engagement dans ces groupes. Cela dit, en partant d'une population ayant des problèmes psychologiques dans la première étude, tout se passe comme si l'auteur introduit déjà un biais dans les résultats. L'étude est effectivement causale au regard du lien entre mal-être psychologique des jeunes et leur engagement dans les gangs. Cependant, la question des conditions sociales de ces jeunes affiliés aux gangs n'a pas été bien élucidée. Par contre, le deuxième auteur s'inscrit dans une perspective globalisante décrivant l'histoire et le parcours individuel de chaque acteur engagé dans la criminalité.

5.2. Crise du lien intrafamilial, cause du basculement des jeunes dans la criminalité

Au sein de leur famille, plusieurs jeunes affiliés aux gangs ne trouvent pas l'encadrement et le soutien émotionnel dont ils ont besoin (Maxson et al, 1998). Parfois strictes et abusives ou encore imprévisibles et incohérentes, la supervision et la discipline parentale dont ils bénéficient sont fréquemment inadéquates. Ainsi,

l'estime de soi liée au vécu familial, à l'investissement parental et à l'attachement familial est plus faible chez les membres de gangs que chez les non-membres.

Selon Hamel *al.* (1998), les parents des jeunes affiliés aux gangs tentent généralement d'exercer un contrôle sur les fréquentations et sorties de leurs enfants. Au sein des familles des jeunes rencontrés par Hamel et *al.* (1998), les sermons et le retrait de privilège sont les formes de punitions le plus souvent utilisées. Un jeune sur cinq, majoritairement des garçons, a reçu des coups en guise de punition. Aussi, ils observent que le vécu familial des jeunes affiliés est généralement marqué par la désunion². La plupart (91 %) des participants rencontrés ont vécu au moins une des quatre situations de désunion suivantes : ruptures répétées, séparations entre les parents, immigration et placements. Souvent en raison d'une séparation, Hamel *al.* (1998) et Danyko et *al.* (2002) observent que les membres de gangs sont nombreux à avoir été éduqués par un parent seul, la mère dans la plupart des cas. Danyko *al.* (2002) soulignent l'absence des pères et la rareté des modèles masculins. De surcroît, lorsque le père est présent, la relation serait moins bonne qu'avec la mère. Les chercheurs concluent que pour certains jeunes, l'affiliation aux gangs répondrait à un besoin d'être en relation avec des hommes.

Les résultats des travaux de Patton, (1998), sur la culture des gangs (valeur, langage, rituels, etc.) vont dans le même sens. Dans le cadre de cette étude, des entrevues individuelles auprès d'un échantillon de cinquante Afro-Américains membres de gangs et des observations sur le terrain ont été réalisées. Très peu de jeunes ayant participé à l'étude vivent avec leur père. Ces derniers sont morts, en prison ou ont abandonné la famille. Interrogés sur les modèles d'hommes auxquels ils s'identifient, aucun participant n'a nommé son père.

Selon Patton (1998), faute de modèles familiaux, les jeunes s'identifient aux autres membres de gangs, aux acteurs, aux grands sportifs et aux chanteurs de rap. Toutefois, la plupart des jeunes ne se projettent pas à travers ces modèles, considérés trop ambitieux et inaccessibles. Ainsi, ils ne cherchent pas à incorporer

² Terme sociologique qui signifie rupture, séparation selon le dictionnaire français de l'application androïde

les qualités de leurs modèles à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Plusieurs membres de gangs ont été éduqués par des femmes ; mères, sœurs, tantes, grands-mères, etc. S'ils respectent la ou les femmes qui ont pris soin d'eux, les jeunes associés aux gangs n'ont pas généralisé ce respect aux autres femmes. Les résultats révèlent que les valeurs patriarcales et l'absence du père teignent le regard que portent les membres de gangs sur les femmes. Cette étude ethnographique donne un portrait des perceptions de jeunes afro-américains affiliées aux gangs qui pourraient difficilement être appliquées à d'autres groupes et à d'autres contextes historique et social.

Ces études mettent en évidence la place prépondérante des parents dans la déviance sociale des jeunes. Par contre, ils ne montrent pas les facteurs internes et externes dans leurs familles et dans le cours de leur vie qui ont concouru à l'intégration de ces jeunes dans les gangs.

5.3. Motivations des jeunes qui s'engagent dans les activités criminelles organisées

De Latour (2001) se penche sur les ghettos de Côte d'Ivoire. Elle donne les motifs de l'appartenance des jeunes aux gangs. Elle mène son étude dans les bidonvilles et les quartiers à risque pour cerner le phénomène et note que les jeunes *« refusent le relais des socialisations par le travail ou par la scolarisation qui demandent de l'argent et exigent du temps (...); ils préfèrent le risque et l'immédiateté du gain à l'effort »* (De Latour, 2001, p 151).

Ainsi, ils créent un espace le « ghetto » où ils vont se réfugier pour exprimer leur singularité. Les notions qui ressortent de la pensée du « ghetto » sont : la création, l'autonomie, l'indépendance, la solidarité, la parole donnée, le pardon, le lien de sang, l'amitié, la réussite et cela passe par l'excès des hiérarchies, des lieux affectifs des règles. Elle met plus l'accent sur les relations sociales dans le Bronx³, elle soutient que les relations sont structurées de façon verticale « *vieux père* » et

³Une zone, un quartier, un endroit qui présente des dégradations urbaines et où règnent le chômage, l'insécurité, le crime, la délinquance, la drogue et d'autres maux.

« *fiston* », chez les filles « *vieille mère* » et « *fistine* ». Pour le nouveau membre, tous les « *ghettomens* » qui l'ont précédé sont ses vieux pères et l'âge n'est pas pris en compte. Cependant, elle mentionne que l'initiation des nouveaux passe par la bastonnade et la torture de la part des membres du gang, des braquages ou de la réquisition des gains du *fiston* après une opération. Aussi, ajoute-t-elle que la survie d'un *fiston* (nouveau membre) dépend de sa relation avec son premier initiateur qui assure après son initiation sa protection.

Quant à Corriveau (2009), il fait une approche particulière des phénomènes de gangs de rue en faisant ressortir l'aspect identitaire. Selon lui, la violence et les comportements antisociaux ne sont pas constitutifs des gangs de rue. Il fait savoir que les raisons qui incitent un jeune à se tourner vers un gang sont le sentiment d'exclusion, le besoin de protection et la quête d'une identité masculine. En outre, au-delà du besoin de protection il affirme que « *le gang constitue une véritable sous-culture de domination et d'identification masculine où la violence en tant que valeur virile est prisée* » (Corriveau 2009, p125). Il montre que les jeunes garçons en adhérant à ces gangs croient découvrir ce que c'est d'être un homme et comment le devenir, car pour eux être un homme, c'est susciter le respect en prouvant son endurance physique, son insensibilité émotionnelle, sa performance cruelle, rejeter l'autorité institutionnelle et utiliser la violence pour s'imposer.

Ce rituel initiatique est nommé « *punshing initiation* ». Mais, ces pratiques sont réservées généralement aux garçons. Au niveau des filles, l'initiation présente deux formes : la participation à la commission d'un délit ou d'une bagarre avec les filles de gangs rivaux. Il y a également le « *sex in* » initiatique qui sert à humilier la jeune fille et surtout la dissuader à vouloir trahir le gang. Toutes ces pratiques d'initiation violentes, sont liées à la quête d'une identité masculine, de protection et d'affirmation.

Les auteurs montrent que pour l'adhésion des jeunes aux gangs est une recherche de besoins primaires (argent, bien être) et de besoins secondaires (recherche d'identité, de protection). À ce titre donc les rituels ont pour fonction d'évaluer la loyauté et le courage.

Notre étude ne remet pas fondamentalement en cause ceux des autres, qui dans une certaine mesure, restent pertinents. Mais nous privilégions une démarche qui part de l'histoire de l'acteur pour remonter au système social.

Après avoir fait une revue de la littérature existante sur le phénomène des gangs, les causes mentionnées par les auteurs se résument autour de la pauvreté, de l'immigration, du chômage, de la recherche d'identité masculine issue de l'absence d'un père. Aussi disent-ils que le gang est un espace de protection, d'affirmation de soi, d'expression et de création d'identité. S'inscrivant dans la même veine que ces auteurs, notre étude dans une approche biographique, va plus loin sur la situation sociale des parents et la configuration de la famille monoparentale. En étudiant la trajectoire sociale de Zébès, nous comprenons que certains jeunes sont issus de milieu social favorable. De plus, la configuration de la famille monoparentale, n'est pas seulement l'absence d'un père, il y a également l'absence d'une mère dans le foyer.

Outre ces aspects, le récit de vie de Zébès, nous permet de façon singulière de saisir les facteurs internes et externes qui entrent en ligne de compte dans le cours de vie des jeunes à savoir l'impact de l'environnement social et les habitudes acquises au cours de l'itinéraire social.

Notre étude s'inscrit dans le vaste champ de la sociologie sur les gangs de rue en général, et en particulier dans le contexte de l'intégration des jeunes au sein des gangs.

MATÉRIELS ET MÉTHODES

Le deuxième chapitre de l'étude met en relief le lieu de l'enquête, les outils et les techniques de collecte de données, les méthodes d'analyses des données et la théorie d'analyse.

1. Matériels

1.1. Lieu de l'enquête

Notre étude s'est déroulée dans la commune d'Abobo précisément dans le quartier Avocatier fief du gang « Cobra force ». Abobo est une commune située dans le Nord du district d'Abidjan. Elle est limitée par la commune d'Anyama au Nord par Adjamé, au Sud et à l'Est par Cocody et à l'ouest, par la forêt du Banco. C'est l'une des communes les plus peuplées du district (environ 1 500 000 habitants) sur une superficie de 10 000 ha (100 km²) avec une densité de 167 habitants à l'hectare (PASU, 2014).

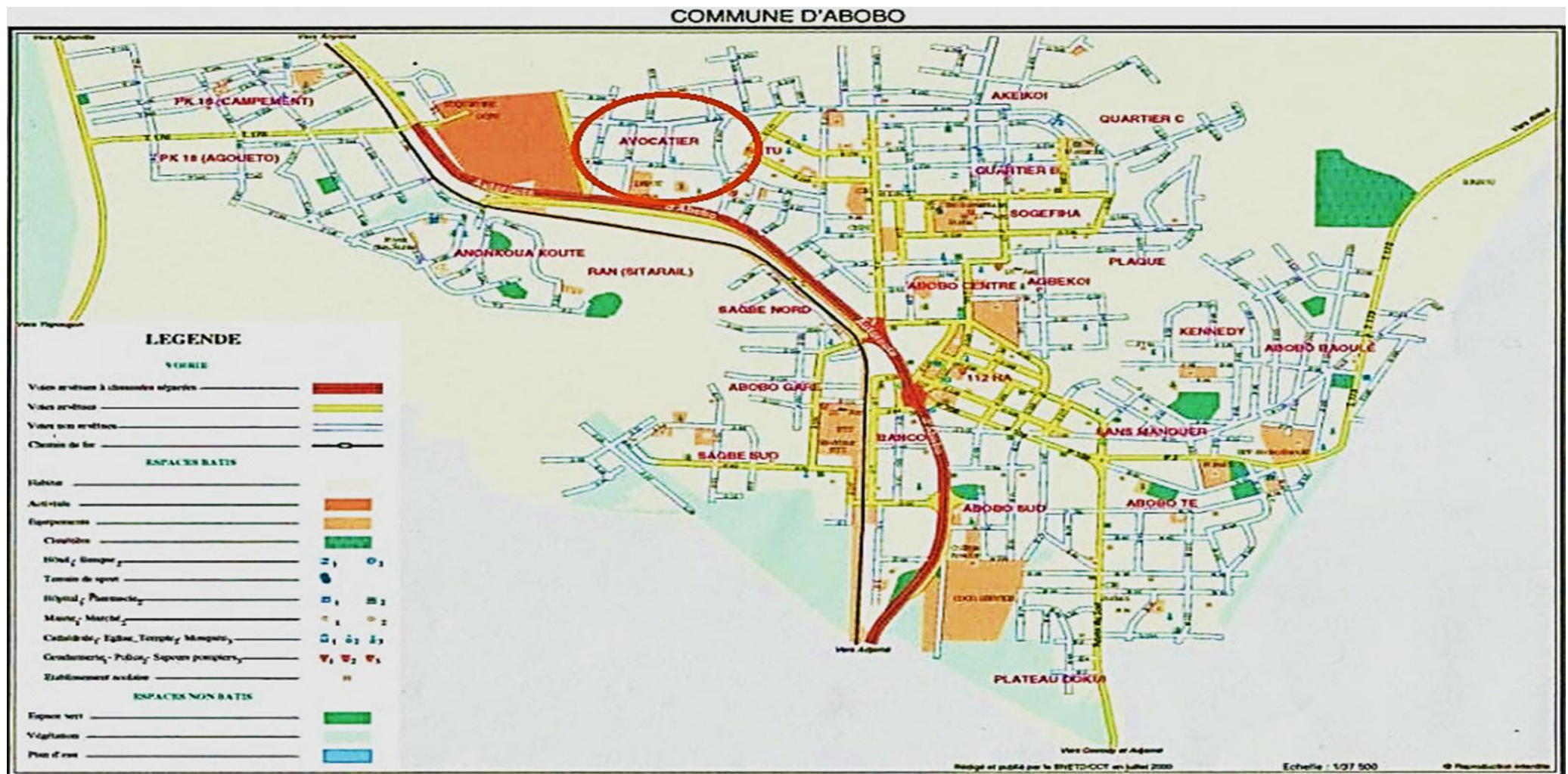
À l'époque se trouvaient sur ce site des petits villages Ébrié : Abobo-té, Abobo Baoulé et AnonkoiKouté. Abobo était au départ la terre cultivable des différents chefs de famille de ces villages. La commune s'est développée spontanément autour de la gare qui est une des premières stations de trains sur la ligne Abidjan-Niger. Aujourd'hui, Abobo est une commune qui abrite une population cosmopolite très active dans le secteur informel, le commerce et les services.

Abobo est réputé être une zone criminogène dans son ensemble. Elle compte 22 quartiers dont 19 quartiers précaires (colatier, Sagbé 1 et 2, l'Ile verte, Kenédy, Agnissankoi, Bacabo, AboboNany, Avocatier, Derrière rail etc). Au sein de ces quartiers, il existe plusieurs secteurs reconnus dangereux par les services de sécurités. Dans ces zones le taux de la criminalité est très élevé et demeure le siège de diverses activités criminelles.

Le gang « cobra force » avait pour territoire le quartier Avocatier. Ce morceau territorial à l'instar des autres zone de la commune à une configuration de faubourg populaire. Les infrastructures publiques sont insuffisantes, les routes pour y accéder sont en dégradation accélérées et impraticables en toutes saisons, les habitations sont la plupart dégradées et la majorité sont de types « cours communes »⁴

⁴ Type d'habitat composé de plusieurs appartements avec une cour et des toilettes communes à tous les résidents

Image 1 : Carte géographique de la commune d'Abobo



Source : centre de cartographie et de télédétection du BNEDT, Décembre 201

1.2. Recherche documentaire

La recherche documentaire nous a permis de mieux orienter notre cadre théorique et méthodologique. Ainsi nous avons consulté des articles, des mémoires, des thèses, des ouvrages etc. La plupart de ces documents ont été consultés via internet dans les champs disciplinaires tels que la sociologie, l'anthropologie, la psychologie et l'histoire.

- *Ouvrages de méthodologie*

Les ouvrages méthodologiques ont enrichi nos connaissances méthodologiques. Encore et surtout, ils nous ont servis de boussole au cours de notre investigation. Les principaux ouvrages méthodologiques consultés sont : la méthodologie de la recherche : de la problématique à la discussion des résultats, de N'da (2006) et le Manuel de recherche en sciences sociales de Quivy et Kampenhout (1988).

Ces ouvrages pratiques, exposent les séquences de chaque étape de la démarche scientifique ainsi que les dispositions critiques et intellectuelles pour mener à bien une recherche. Précisément, il nous a été d'un apport capital dans l'élaboration des questions, dans la réalisation des entretiens, etc.

- *Documents en rapport avec notre le sujet de recherche*

Ce sont des articles, rapports, thèses sur les gangs et la délinquance juvénile qui nous ont permis d'avoir des informations sur les causes, la structure et les conditions d'intégration dans les gangs. Ces sources nous ont permis de comprendre comment les jeunes intègrent les gangs et quels sont les motifs de leur engagement de façon générale.

- *Webographie*

La Webographie désigne une liste de contenus, d'ouvrages ou plus généralement de pages ou ressources du Web relatives à un sujet donné. Il est construit sur le modèle du mot bibliographie. Ce sont des rapports, des mémoires, des thèses et des livres électroniques. Ainsi la bibliothèque électronique du CRDI

nous a été d'un grand apport, car elle nous a servi de moteur de recherches dans l'acquisition des documents en rapport avec notre sujet.

1.3. Entretiens

L'entretien sous forme de récit de vie, a été le principal outil de collecte des données dans cette étude. Il a consisté à reconstituer la vie de notre enquêté. Ainsi, nous avons séquencé le récit biographique en trois parties, à savoir de la naissance à 13 ans, de 13 à 18 ans et de 18 à l'âge actuel qui est de 48 ans. Cette méthode nous a permis de reconstituer le parcours de vie de Zébès, afin de saisir les facteurs interne et externe qui ont favorisé son investissement dans les activités criminelles organisées.

La collecte des données s'est déroulée à Abobo avocatier, dans un restaurant. Elle a duré près d'un mois, du 5 septembre au 3 octobre 2014 avec un total de cinq (5) entretiens. Nous n'avons pas pu avoir des photos pour illustrer le récit de vie de l'enquêté. Il dit les avoir égarées pendant les violences post-électorales de 2010-2011.

1.4. Technique de sélection et critères de choix de l'enquêté

La technique que nous avons utilisée pour avoir accès à notre enquêté est la technique boule de neige ou par réseau. Elle a consisté à prendre attache avec un officier de police qui nous a introduit auprès du « *vieux père* »⁵ de Zébès qui a son tour nous a mis en contact avec ce dernier.

Pour notre étude sur la trajectoire sociale des jeunes dans la violence, nous avons fait le choix de nous intéresser aux parcours de vie d'un ex-membre de gang de la commune d'Abobo. Aussi la disponibilité de notre enquêté a été le critère de choix le plus déterminant dans notre étude de recherche.

⁵Une personne très respectée par Zébès et autres jeunes du quartier

1.5. Analyse de données

Pour traiter les données du récit de vie nous utiliserons l'analyse de contenu du discours avec ces étapes suivantes :

- Retranscription des entretiens ;
- Le repérage des nœuds de signification ;
- La classification des discours en fonction des niveaux explicatifs de la problématique.

2. Méthodes et théories d'analyse

2.1. Approche biographique

L'approche biographique est une méthode de recherche en science sociale qui s'appuie essentiellement sur le récit de vie, le récit pratique d'histoire de vie, le récit de recherche et le récit d'intervention. C'est un moyen privilégié pour étudier l'homme : « tout homme porte en lui toute l'humaine condition, alors chaque destinée individuelle est une porte d'entrée pour comprendre toutes les autres » (Perrier, 2001). Selon Bertaux (1976), l'approche biographique est au fondement d'une connaissance savante, en continuité avec celle du sens commun du fait qu'elle est « une construction des constructions » faites par les acteurs sur une scène sociale : « l'individu est un sujet, porteur de sens, producteur de savoirs ». Aussi, cette approche permet de comprendre comment la société fabrique l'individu et comment celui-ci profite des messages qu'offre la société pour développer des pratiques/comportements. Cette approche nous a permis, par le récit d'un ex-membre de gang de comprendre le processus qui conduit au basculement d'un jeune dans les gangs de rue.

Pour saisir l'itinéraire social de Zébès, nous avons fragmenté le parcours de vie en trois (3) parties. La séquence de l'enfance nous a permis de connaître la situation sociale des parents, l'éducation et la configuration familiales. La deuxième séquence est celle de la scolarité, des résultats scolaires et de l'environnement

social. Quant à la troisième séquence, elle est basée sur la situation sociale actuelle et de l'expérience en tant que chef de gang.

2.2. Théorie d'analyse

- **Les théories de la socialisation**

La socialisation est le processus par lequel la personne humaine apprend et intériorise tout au long de sa vie les éléments socioculturels de son milieu, les intègre à la structure de sa personnalité sous l'influence d'expériences d'agents sociaux significatifs, et par là s'adapte à l'environnement social où elle doit vivre. (...). La socialisation est le processus d'acquisition (...) des « manières de faire, de penser, de sentir » propres aux groupes, à la société où une personne est appelée à vivre. (Guy Rocher, 1970).

- **L'approche de la psychologie sociale**

Selon le psychosociologue Jean Piaget, dont l'analyse a été prolongée par Annick Percheron (1993), le processus de socialisation consiste à adapter l'individu à des situations sociales de plus en plus complexes en passant à chaque étape par deux mouvements antagonistes. D'une part, l'assimilation se traduit par une tentative de modification de l'environnement social par l'individu, afin de le rendre conforme à ses désirs. D'autre part, l'accommodation implique que l'individu socialisé transforme son comportement pour satisfaire les attentes de la société. Ainsi la socialisation apparaît-elle comme un processus permanent de «destruction créatrice» d'équilibres et d'identités sociales.

- **Une socialisation par la contrainte dans l'analyse holiste**

Pour les auteurs relevant de la tradition holiste, tels Émile Durkheim ou Pierre Bourdieu, la socialisation consiste à l'intériorisation par l'individu de l'habitus du groupe social auquel il appartient, c'est-à-dire « ce que l'on a acquis et qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes » (Pierre Bourdieu in Questions de sociologie, 1980). Cette

incorporation passe par l'éducation, qui selon Durkheim a pour but de couler l'individu dans un « moule » aux contours socialement bien arrêtés.

En traversant les différents champs de la vie sociale, chaque individu incorpore ainsi à son habitus d'origine ceux des groupes sociaux auxquels il appartient ensuite.

- **Une socialisation par interactions**

Pour G.-H. Mead, la socialisation s'effectue par interactions entre l'individu et son milieu. L'individu socialisé, l'enfant par exemple, construit alors sa personnalité en copiant dans un premier temps le comportement des personnes qui lui sont proches (ses parents), puis il interprète librement les rôles qu'il souhaite, en se confrontant aux règles de comportement imposées par la communauté.

L'enfant construit sa personnalité par l'intériorisation/incorporation de manières de penser et d'agir socialement instituées. Nous pouvons alors nous demander quels mécanismes interviennent ? La socialisation s'effectue par :

- apprentissage ou inculcation = acquisition d'habitudes, de savoir-faire,
- identification ou imitation (d'un des parents par exemple),
- interaction = intégration de traits culturels propres à sa personnalité suite à des échanges.

Ce n'est pas la société en tant que telle qui transmet des normes et des valeurs à l'enfant mais l'action de groupes qui lui sert d'intermédiaire. Ainsi la famille, l'école sont autant d'institutions qui jouent ce rôle. On les appelle des agents de socialisation. Les deux agents de socialisation qui interviennent principalement lors de la socialisation de l'enfant sont la famille et l'école.

La famille est donc un outil de reproduction social. Cela implique le maintien des rapports de domination entre des groupes sociaux : maintien des positions sociales à l'autre. Elle inculque à l'enfant les normes, les valeurs, les conduites à adopter afin de permettre son intégration dans la société. Elle va lui apprendre les règles de conduite en usant d'influence et d'injonctions (sanctions).

L'enfant va également apprendre en faisant référence aux habitudes (conditionnement), puis il apprendra en regardant autour de lui (observation et imitation). La famille continue aussi à jouer un rôle important dans le déroulement des âges de la vie (apprentissage des rôles familiaux, passage de l'adolescence à l'âge adulte).

Mais dans ce processus l'environnement social (les pairs) a une part active dans cette socialisation. Un groupe de pairs désigne un ensemble d'individus ayant choisi d'avoir des relations fondées sur la similitude des goûts et des pratiques. Ex : un groupe d'amis. Les règles qu'ils suivent, ils les respectent car ce sont les lois de leur groupe de pairs dont ils ont découvert l'utilité pour pouvoir « faire ensemble » une action. En les identifiant comme leurs valeurs propres, les enfants s'approprient donc certaines valeurs sociales. Ils les retraduisent en fonction de la situation et, de leurs besoins propres. Ainsi, la socialisation entre pairs fait partie du processus éducatif en ce sens qu'elle permet en quelque sorte la « digestion » d'éléments que nous cherchons à leur transmettre. Elle est indispensable pour que les enfants soient des acteurs de leur éducation. (Julie Delalande, 2004).

L'identité humaine n'est pas une donnée acquise une fois pour toute à la naissance : elle se construit dans l'enfance et, désormais, doit se construire tout au long de la vie. L'individu ne la construit jamais seul : elle dépend autant des jugements d'autrui que de ses propres orientations et définitions de soi. L'identité est un produit des socialisations successives. Elle est le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, des divers processus de socialisation qui conjointement, construisent les individus. (Claude Dubar, 2000).

Cette théorie nous permet de comprendre que la construction de l'identité de gangster de Zébès découle d'une construction depuis l'enfance. L'identité est ce qui se construit dès l'enfance par l'intégration des messages qui lui permettent de se projeter dans l'avenir à la fois en tenant compte du passé, de la mémoire collective transmise par la famille, mais aussi d'aspirations façonnées par des modèles alternatifs tel que les gangsters. Les jeunes intériorisent par ailleurs les messages (que ce soit des médias ou de l'école) qui leur parlent de la possibilité de

mobilité sociale. Ces jeunes vont se construire une identité en décalage avec celle que leur renvoient leurs parents. Ce qui crée souvent une distance entre générations et est porteur de tensions, de conflits. L'échec, l'écart entre les aspirations et les résultats peuvent provoquer de véritables déchirements pour les jeunes dont l'identité ne correspond plus à celle de leur milieu d'origine, mais ne correspond pas non plus aux objectifs qu'ils s'étaient fixés. (Bolliet. D, Schmitt. JP, 2008.).

RÉSULTATS DE L'ETUDE

Le présent chapitre expose (i) les événements qui ont marqué le parcours de vie de Zébès, (ii) les facteurs qui ont concouru à son basculement dans les activités criminelles, et (iii) le sens qu'il donne à son appartenance à un gang. Chacune de ces rubriques sera illustrée par le récit de vie de Zébès. Les données seront présentées en ordre, de façon linéaire suivant l'itinéraire social de Zébès. Le registre du discours présenté a été ajusté pour une bonne compréhension. Mais toute la teneur du discours a été maintenue en état.

I. LES EVENEMENTS AYANT FAÇONNE LA VIE DE ZEBIE DE SON ENFANCE A L'AGE ADULTE

Cette première relate les événements qui ont marqué la trajectoire sociale de Zébès. Nous traçons le parcours de vie en trois grandes parties, à savoir l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte.

- Présentation de l'enquêté

Zébès, nom d'emprunt est né à Daloa. Il a 47ans, célibataire et père de deux (2) enfants. Il est le deuxième enfant de son père qui fut un cadre supérieur dans les années 70, 80. Il a fait la connaissance du milieu de la violence depuis son enfance et y a fait carrière. Zébès affirme être ex-membre de gang qui, suite à la crise post-électorale 2010 s'est disloqué. De temps en temps, il travaille en tant que contractuel dans des sociétés à la zone industrielle de Yopougon (Abidjan, Côte d'Ivoire). Mais, quand il n'a pas de contrat en ces lieux, il exerce en tant que pickpocket dans les transports en commun, notamment la SOTRA.

1. L'enfance de Zébès (0 à 13 ans)

1.1. Une naissance dans un contexte de vives tensions entre les parents de la mère de Zébès et son père

Zébès : Je suis né le 12 mars 1967 à Daloa. J'y suis resté jusqu'à l'âge de trois ans et demi. Mon père était un instituteur, il était le directeur de l'école primaire à Zéguidja le village de ma mère. Mon père enseignait la classe de CM2 où était ma mère.

Dans les villages en général, les élèves faisaient le ménage et puisaient de l'eau pour les enseignants. C'est ainsi que ma mère allait faire le ménage de son instituteur qui était mon père et celui-ci a eu des relations intimes avec elle jusqu'à ce qu'elle soit enceinte de moi avant la fin de l'année. À la suite de cette grossesse mon père a eu tous les problèmes, il a failli être renvoyé de ses fonctions. Mais grâce à l'intervention du grand frère de ma mère qui a su raisonner⁶ les parents,

⁶Le grand frère de sa mère a su faire entendre raison à ces parents de ne pas porter le problème devant les tribunaux

un compromis a été trouvé. Comme compromis, il fallait qu'il s'occupe de la grossesse, des frais de l'accouchement, de verser de l'argent chaque mois à ma mère puis d'assurer sa scolarité jusqu'à l'université. Mais malgré ces compromis, les parents ont porté plainte contre mon père auprès de ses supérieurs hiérarchique à l'inspection de l'enseignement primaire. Ce qui lui a valu une affectation deux années après, puisque quelques années avant qu'il soit affecté dans le village de ma mère, il avait rencontré ce même problème en enceignant l'une des femmes du chef de village où il était.

1.2. Une enfance sous la couverture du père et loin de la mère

Après les problèmes que le père de Zébès a eus avec les parents de son élève suite à la grossesse, il fut affecté à Abidjan dans la commune de Marcory. A ce nouveau poste, il prit ces deux enfants avec qui il résida dans ladite commune. Les mères quant à elles sont restées à Daloa loin de leurs enfants.

Zébès : *Quand mon père a été affecté à Abidjan, j'avais entre trois et quatre ans. Il a demandé à venir avec moi pour me mettre à l'école et a récupéré mon grand frère, celui qu'il avait eu un an avant moi, avec la femme d'un chef de village [...]. Nous vivions à Marcory, à l'avenue de Côte d'Ivoire. L'école où enseignait mon père était juste à trois cents mètres. A la maison, il n'y avait pas de femme. Seulement, mon père avait de nombreuses copines qui venaient faire de temps en temps la cuisine.*

1.2.1- Un père bien nanti socialement

Zébès : *Mon père, était un Baron du PDCI. Il était secrétaire général adjoint de la section PDCI de Marcory. Après son affectation Abidjan, il est resté Directeur de l'école primaire puis quelques années après, juste quand je rentrais en classe de CM2, il a été nommé conseiller pédagogique à l'inspection de l'enseignement primaire. De l'inspection, il a été nommé sous-directeur de cabinet au ministère de la promotion de la femme du ministre Jeanne Gervais, la seule*

femme ministre du gouvernement de feu le président Félix Houphouët BOIGNY à l'époque. Il avait tout, l'argent et deux voitures. Une voiture de service et une personnelle.

1.2.2- Une mère absente

Suite au problème qu'il y a eu avec les parents de la mère de Zébès, son père s'est séparé d'elle. Cependant au cours de l'entretien, l'image que Zébès donne de sa mère est qu'elle est une inconsciente, et ne se faisait pas de souci pour lui. Le ton et son expression montrent un sentiment de haine envers sa génitrice. Ainsi, lorsqu'il parle de cette dernière, un certain nombre de termes en *nouchi* sont employés : « *djandjouya*⁷, *gazoil*⁸, *bordelle* ».

Zébès : *Mon père m'a récupéré parce que les parents de ma mère lui exigeaient trop. Il m'a donc récupéré et n'a plus eu affaire à ma mère qui est restée au village. Elle ne m'a pas donné à téter, pourtant c'est très important pour un enfant, et cela permet que l'enfant connaisse sa mère. Elle a continué ses « gazoils » et après le village elle s'est retrouvée à Bouaflé pour continuer son « djandjouya ».*

1.2.3- La dynamique des interactions père-mère, fils-père, fils-mère et frère-frère

- **Père et mère**

Les contacts entre le père et la mère de Zébès ont été rompus après son affectation à Abidjan. Elle aurait refait une autre vie à Bouaflé. Mais, le père de Zébès a gardé de bons rapports avec le grand frère de celle-ci, qui résidait à Koumassi.

⁷ Terme en argot ivoirien (*nushi*) qui désigne la prostitution

⁸ Terme en argot ivoirien (*nushi*) qui fait allusion à l'amusement, aux virés nocturnes

- **Zébès et père**

Zébès : Mon père me soutenait dans tout ce que je faisais, que ce soit bon ou pas. Quand je commettais des gaffes dehors, il disait : « mon fils ne manque de rien à la maison ». Mais arrivé à la maison il me punissait. Il nous donnait tout ce qu'on voulait, sauf que tous nos besoins pour lui se limitaient à l'argent. Il ne causait pas beaucoup avec nous.

- **Zébès et mère**

Zébès : Sincèrement, là c'était difficile car je n'ai pas vite connu ma mère. Un jour j'ai eu à serrer les colles de ma mère parce que je lui en voulais terriblement de m'avoir abandonné. Tu sais ! Entre les enfants à l'école, il arrive que souvent chacun parle de ses parents : « toi tu as une maman ! Toi tu n'as pas de maman ! » Aussi à l'école on a appris que le lait maternel est très important pour l'enfant. Ces petites causeries à l'école m'ont beaucoup frustré. Et quand j'ai appris qu'elle ne m'a pas donné le sein et qu'elle est partie faire son djandjouya de son côté, qu'elle n'a pas pris soin de moi, j'avais gros sur le cœur. Elle n'avait que pour objectif l'argent et l'argent. Quand elle me parlait, je ne l'écoutais pas. Je la respectais mais je n'écoutais pas ce qu'elle me disait.

La relation entre ma mère et moi n'était pas ça. J'ai connu ma mère lorsque j'avais sept à huit ans. Ce jour-là, je revenais de l'école et j'ai vu une dame assise au salon. Je l'ai salué et j'ai regagné ma chambre. Quelques minutes plus tard le boy m'a appelé pour me dire que la dame voulait me voir. Lorsque je suis arrivé, elle m'a appelé par mon nom : « Zébès, pardon ». Je lui ai répondu : « madame est ce que vous me connaissez et puis vous avez dit mon nom » [...]. Elle s'est mise à couler des larmes. J'ai pensé à l'une des nombreuses go⁹ de mon père [...]. Je lui ai demandé encore : « vous coulez les larmes pourquoi ? Mon papa vous à fait quoi ?

⁹Terme dans l'argot ivoirien (nushi) qui signifie une copine, une petite amie, une personne avec qui l'on a des rapports intimes.

Je pensais que c'était une bordelle de mon père. Et elle m'a répondu : « non, j'attends ton père ». Elle n'a pas osé me dire que j'étais son fils. Je suis reparti jouer dans ma chambre. Lorsque mon père est arrivé, il m'a fait appeler et m'a dit : « voici ta maman » et j'ai répondu : « mais madame, tu es venu, je t'ai demandé ! Il fallait me dire que tu étais ma maman ? Ou bien tu voulais qu'il vienne me le dire ? Papa c'est maman ? Ah ! Maman bonjour ». Et je suis reparti m'amuser dans ma chambre, car mes jeux me préoccupaient. A son départ mon père m'a demandé de l'accompagner, j'ai refusé et je me suis mis à pleurer.

Quelques jours après, elle est revenue avec son grand frère celui qui avait défendu mon père. Il habitait Koumassi et était régulier chez nous à la maison. Elle lui avait expliqué la situation et le lendemain ils sont venus voir mon père pour qu'il me raisonne. C'est ainsi que j'ai commencé à la voir.

- **Zébès et frère**

Le père de Zébès n'a eu que deux enfants, notre enquêté et son frère aîné qu'il a eu un an avant Zébès avec la femme d'un chef de village. Quant à sa mère, elle a eu six (6) autres enfants qu'il dit ne pas les connaître.

Zébès : *Je m'entendais avec mon grand frère, mais souvent il y avait des petits palabres entre nous. Je le frappais très souvent. Au quartier, je le défendais la plupart du temps, bien que je fusse son petit frère. Je me mesurais aux personnes de la même promotion que lui et souvent plus âgées. Il disait : « tu vas voir mon petit frère viendra te frapper », et cela me donnait la force. A la maison je disais que si dehors tu m'appelles pour te défendre, c'est que tu ne peux rien me faire.*

1.3. Un fils à papa¹⁰

Zébès a eu une enfance très mignardée, rien ne lui manquait.

Zébès : [...] Nous partions à l'école en voiture et mon père nous donnait beaucoup d'argent. Depuis la classe de CP1 mon père nous donnait l'argent de poche pour le mois. Mon père nous avait inscrits au centre culturel français (CCF) où nous avions accès au cinéma et à la bibliothèque. En ce temps-là, tout le monde rêvait d'aller au cinéma et nous fréquentions les endroits où les blancs envoyaient leurs enfants. Aussi chacun avait sa chambre et dans chacune, nous avions tous les jouets qu'on souhaitait.

1.4. Une éducation dans un environnement de laisser-faire

Le père de Zébès ne s'est pas investi à plein-temps dans l'éducation de son fils. Dès son jeune âge son géniteur les laissait faire, son frère et lui. A part les besoins alimentaires et financiers, le père les laissait faire ce qu'ils voulaient.

1.4.1- Un manque de suivi de la part du père

Zébès : Mon père nous apprenait les bonnes manières. Comme un bon instituteur, nous étions très polis et il nous a appris les manières de se tenir à table. En tout cas, il nous a mis à l'aise. Comme il n'avait pas de femme, il nous apprenait à connaître la vie.

Depuis la classe de CP1, il nous donnait l'argent du mois. Mais lorsqu'il le mettait à notre disposition, le mien finissait toujours avant le soir. Il a décidé, à la suite de ma mauvaise gérance de remettre mon argent au boy pour qu'il me le remette chaque matin pour la journée. J'étais devenu comme l'enfant du boy, alors que mon grand frère n'avait pas ce problème. Puisqu'il y avait tout à la maison, il gérait bien son argent.

¹⁰ Terme en langage familier qui signifie un enfant dont le père est à ses petits soins.

Pour acheter les fournitures scolaires, jusqu'au CE2, il nous faisait accompagner par le boy, pourtant il pouvait nous accompagner ou bien acheter lui-même. Mais il mettait l'argent dans nos mains, accompagné du boy, et pour l'achat des cahiers et livres lorsqu'il y avait plusieurs prix, il nous demandait de faire notre choix. Après la classe de CE2, il ne nous faisait plus accompagner pas le boy, nous-mêmes partions acheter nos fournitures. Il arrivait souvent que je ne fisse pas d'achat et je lui faisais croire que l'argent était perdu. Il me grondait et le lendemain il m'en remettait pour aller les acheter.

1.4.2- Un abonné à l'école buissonnière

Avec un père instituteur Zébès a fréquenté de bonnes écoles. Mais très tôt, il a commencé à manquer les cours à l'école, pour retrouver ses amis, sans que son père ne le soupçonne. Ainsi, ses résultats scolaires étaient de mauvais.

Zébès : *Mon père après m'avoir récupéré m'a mis « au jardin »¹¹. Quand je devais faire le CP1, il m'a inscrit dans l'école où il enseignait [...] J'ai fréquenté l'école jusqu'en classe de CM2. Il était véhiculé, donc on partait à l'école en voiture, sauf quand je refusais d'emprunter la voiture parce que j'avais commis une gaffe et après une punition je me fâchais. L'école était juste à moins de trois cents mètres de la maison. A l'école tellement j'avais l'argent j'achetais les friandises pour mes amis. J'avais tout.*

Il nous déposait en voiture à l'école avant de partir au travail. Ils nous déposaient devant le portail de l'école et il ne cherchait pas à savoir si nous étions entrés dans nos différentes classes. Lorsqu'il nous déposait et qu'il s'en allait, je sortais de la classe et je partais où je voulais.

A midi, comme il venait nous chercher, je m'arrangeais à être toujours là à temps. Il nous disait toujours qu'il viendrait nous chercher, quand il ne pouvait pas il nous le signifiait. Dans mes ballades, je m'arrangeais à demander l'heure aux passants et lorsqu'il était presque l'heure je courais pour aller à l'école.

¹¹ Terme dans le langage familial qui signifie l'école maternelle (préscolaire)

J'attendais que les élèves sortent de la classe pour me fondre à la masse ? Il arrivait très souvent, que je sautais la clôture, à la vue du véhicule de mon père devant le portail. Parce qu'il restait toujours dehors à nous attendre, il ne rentrait jamais à l'intérieur l'école.

Quand on était dans l'école où il enseignait, je ne faisais pas l'école buissonnière. C'est lorsqu'il est devenu conseiller pédagogique à l'inspection que je faisais cela. Sincèrement je n'aimais pas l'école. Pour que j'aie c'était à une condition ; si j'avais bien mangé. Si j'avais ce que je voulais, je ne me faisais pas supplier pour aller à l'école. Lorsque je demandais quelque chose que je ne l'obtenais pas, je ne disais rien. Dès qu'il nous déposait à l'école je me retournais à la maison et je n'allais pas en classe tant que mon cœur n'était pas tranquille [...].

L'école buissonnière, je la faisais lorsque j'avais commencé à avoir des camarades du quartier en classe de CM1. Il y avait un petit marigot où est construit actuellement le nouveau pont¹² à Anoumanbo. C'était à cet endroit que mes camarades aimaient aller pêcher. A l'école dans nos causeries, chaque jour ils disaient que : « hier la pêche était bonne hein ! Il y a des femmes qui ont acheté le poisson ! Et moi je répondais : « han bon ! Moi aussi je sais pêcher ». C'est ainsi que lorsque mon père me déposait surtout les après-midi que j'allais retrouver mes amis. Je leur donnais de l'argent pour qu'ils achètent des lignes pour la pêche. Très souvent aussi, nous allions jouer au football. Franchement, j'aimais beaucoup jouer au football [...]. Les camarades du quartier qui n'avaient pas eu la chance de partir à l'école à cause du manque de moyen des parents (les enfants des boys et bonnes), au lieu de mettre le match un jour où il n'y a pas de cour, les samedis et dimanches mettaient les matchs les jours où je partais à l'école. Et comme j'aimais tellement le football, lorsqu'on me dépose à l'école je courais pour aller jouer au football avec les amis. C'est dans ces conditions que je faisais l'école buissonnière.

¹²Le Pont Henri Konan BEDIE

1.4.4- Un élève turbulent

Le récit fait par Zébès révèle qu'il a été un élève très turbulent, bavard et brouillon.

Zébès : *A l'école j'étais très turbulent. Très bavard, même lorsque dans la classe personne n'ouvrait la bouche, moi j'avais mon nom sur la liste des bavards d'office. Toute la classe savait que « tchocotchoco¹³ » j'allais bavarder. Une fois, en classe de CE2, le maître a apporté un paquet de biscuit « gaufrette ». Lorsqu'il est entré en classe, il a dit : « Zébès, si tu n'as pas bavardé inutilement jusqu'à dix heures, temps de récréation, je te donne ce biscuit avec une pièce de 25 francs ». Je me suis concentré, j'ai fait un effort sur moi et je n'ai pas bavardé jusqu'à l'heure de la récréation.*

1.4.5- Des mauvais résultats à l'école primaire

Les résultats scolaires de Zébès à l'école primaire étaient mauvais. Toutefois, le statut¹⁴ de son père au sein de l'établissement qu'il fréquentait faisait qu'il était toujours admis en classe supérieure.

Zébès : *Du CP1 au CM2 j'étais médiocre, c'était difficile d'avoir la moyenne en classe. Je ne sais pas si c'était parce que mon père était le directeur de l'école, mais mes maîtres s'arrangeaient pour me faire passer en classe supérieure. Mon père récupérait mes résultats et me disait : « toi tu ne veux pas travailler ? Tu deviendras vagabond hein ! » Lorsque l'année suivante je me suis retrouvé en classe supérieure, je disais à mon père : « mais, je suis en classe supérieure ».*

En vérité, en fin d'année lorsqu'on faisait les classements, on citait beaucoup de noms avant qu'on ne me cite. Au CM2, là j'étais très nul. C'est pourquoi j'ai fait trois fois la classe de CM2. J'ai été incapable d'avoir le CEPE

¹³ Terme dans l'argot ivoirien (nushi) issu de la langue malinké qui veut dire : quel que soit alpha

¹⁴Le père de Zébès était le directeur d'école primaire que fréquentait Zébès

les deux premières années [...]. Après la deuxième fois, il m'a envoyé à Bingerville où j'ai eu le CEPE et l'entrée en classe de sixième.

1.5. Quand le fiston gagne l'affection des vieux pères du quartier

Au cours des matchs de football, Zébès est repéré par des vieux pères du quartier (Marcory). Ces vieux pères étaient en réalité des gangsters qui avaient leur quartier général dans les environs de l'air de jeu de Zébès et ses amis. Faisant preuve de courage, Zébès est sélectionné par ceux-ci pour effectuer certaines courses du gang.

Zébès : *Au quartier, j'étais un grand footballeur et je partageais beaucoup avec mes amis. Mes amis et moi avions l'habitude de jouer au foot sur un terrain et non loin de là, il y avait une maison inachevée couverte d'un toit, il y manquait seulement les portes et les fenêtres. Il y avait des « vieux pères » du quartier qui s'y retrouvaient pour fumer la drogue. Ils avaient besoin souvent de certaines choses comme la nourriture et bien d'autres. Quand on jouait, ils venaient nous regarder et j'avais une façon de crier sur mes camarades et lorsque l'un d'entre eux me tapait je le frappais quel que soit sa forme et sa taille. C'est ainsi que les « vieux pères » m'ont repéré.*

Tu sais les enfants pour les blaguer c'est très facile ; il suffit de leur promettre une pièce pour qu'il fasse toutes les courses que tu veux et avec promptitude. J'étais en première année de CM2, j'avais entre 10 et 11 ans. Ils ont commencé à m'envoyer et me donnaient de l'argent.

Ma première mission, c'était d'aller faire une commission à une fille qu'un des gangsters courtisait. Le père de cette dernière était sévère, mais j'ai pu faire la commission. Je suis devenu leur « fiston¹⁵ » Lorsque l'on jouait au football et qu'on avait soif, nous ne pouvions pas partir à la maison prendre de l'eau, car les parents refusaient qu'on sorte avec les bidons d'eau de la maison pour donner à nos amis. Comme les « vieux pères » m'envoyaient et me donnaient de l'argent, je partais les

¹⁵ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie un enfant bien aimé, un individu moins âgé à qui l'on porte toute confiance

voir pour qu'ils me donnent de l'argent pour acheter de l'eau pour mes amis et moi et souvent des galettes.

J'ai commencé à m'habituer aux « vieux pères » et quand ils ne m'appelaient pas pour m'envoyer, moi-même je les retrouvais dans leur « ghetto¹⁶ » et je leur disais : « vieux père aujourd'hui je suis moisi¹⁷ hein ». C'est ainsi qu'ils ont vu en moi un enfant courageux, et ils m'ont pris comme leur envoyé spécial.

Un jour, nous étions dans le « ghetto » et l'un d'entre eux a senti la présence des policiers. Je ne sais pas si c'était par magie, mais ils m'ont remis un sachet noir que j'ai fourré dans ma culotte. Je portais un tee-shirt qui m'arrivait juste avant les genoux et ils m'ont dit de sortir. À la sortie, j'ai dépassé des gens au nombre de 4 à 5 personnes qui entraient dans la maison inachevée et comme ils n'avaient pas porté d'uniforme de policier, je n'ai pas eu peur. J'étais assis dehors à les attendre quand les policiers sont sortis avec eux. Ne sachant rien, je partais vers eux pour leur remettre leur colis lorsque l'un d'entre eux a commencé à me faire signe pour m'empêcher d'aller à leur rencontre, d'autant plus que pour moi il fallait leur retourner ce qu'ils m'avaient confié plus tôt.

Plus tard, ils sont venus chez nous à la maison pour récupérer leur paquet. Sans que je ne le sache, le colis en question était de la drogue, c'est quelque temps après dans leur causerie qu'ils me l'ont dit. Ils me montraient des armes et des objets qu'ils avaient et m'expliquaient les risques quand on les possédait. Mais moi, je n'avais pas peur, je continuais toujours de les fréquenter.

1.6. Quand l'initiation aux activités criminelles commence avec le jeton¹⁸ de la go¹⁹ de papa

Zébès s'est initié au vol à la maison. Il a commencé à voler l'argent dans le sac à main des amantes de son père.

¹⁶ Terme en argot ivoirien qui signifie territoire

¹⁷ Terme en argot ivoirien (nushi) qui veut dire : être sans argent

¹⁸ Terme du langage familial qui fait allusion à l'argent

¹⁹ Terme en argot ivoirien qui signifie L'amante

Zébès : *Dans ma deuxième année au CM2, je devais avoir entre 12 et 13 ans. Lorsque mon père venait avec ses copines, ils s'assoient au salon. En ces lieux, il y avait un petit réfrigérateur dans lequel il y avait la sucrerie et la bière, et une bibliothèque où il y avait des livres et des bouteilles de liqueurs. Il les recevait là et ensemble ils prenaient un pot. Très souvent au moment de rentrer en chambre avec ces filles, elles laissaient leur sac au salon et comme je savais qu'il allait leur remettre de l'argent après avoir fini, ou qu'il leur avait déjà donné, je prenais ce qui était dans leur sac à main.*

La chance pour moi, il leur remettait de l'argent au moment où il les raccompagnait soit dans sa voiture ou en taxi. Elles se rendaient probablement compte lorsqu'ils s'étaient séparés, et comme elles avaient eu assez d'argent elles ne lui signifiaient pas la perte d'argent mais quelques rares fois, certaines le lui faisaient savoir et il répondait : « mon fils Zébès, je sais qu'il est voyou, mais il ne peut pas faire ça, il ne manque de rien ». Il me défendait sans que je ne le sache puisque ce n'était pas les mêmes filles qui venaient à la maison. Il est venu un jour avec une fille et les deux ont fait un plan pour voir si ce que les filles disaient était fondé. Ils ont laissé le sac de la fille au salon et sont entrés dans la chambre.

Comme d'habitude je laissais la porte entre-ouverte pour les voir passer et j'attendais dix (10) à quinze (15) minutes pour opérer. Je suis allé au salon. Ce jour-là il y avait de l'argent dans une poche et dans une enveloppe. J'ai tiré un gros billet dans l'enveloppe. Je connaissais les gros billets.

Après mon opération, j'ai déposé l'argent dans un coin au pied de mon lit que j'avais fait fabriquer par le menuisier de mon père lors d'un des travaux de mon père. Auparavant, lorsque je volais, je le mettais dans le matelas, mais le boy dans ces nettoyages a découvert.

C'était au environ de dix-neuf(19) heures et vingt (20) heures. D'habitude lorsque mon père finissait avec ses copines, ils ne perdaient pas le temps. Après deux (2) à trois (3) minutes, il les raccompagnait. Comme c'était un piège, ce jour-là après avoir fini, ils sont revenus au salon regarder un film. La fille n'a pas bien fouillé son sac et peu de temps après qu'il l'ait raccompagnée, elle est revenue à la

maison lui dire qu'elle a perdu de l'argent. Mon père lui a dit simplement de rentrer chez elle qu'il allait régler cette affaire. Sur le champ il n'a pas réagi. Il m'a même proposé qu'on achète du poulet rôti et moi j'ai répondu : « papa je veux, j'aime ça ». Il a acheté, nous l'avons mangé puis il m'a donné une bouteille de sucrerie comme si c'était une fête. Il m'a dit que le lendemain qu'il allait me donner beaucoup d'argent pour acheter tout ce que je voulais et je suis allé me coucher.

Aux environs d'une heure et deux heures du matin pendant que je dormais paisiblement, il m'a réveillé et m'a dit : « Zébès vient ». Il s'est assis au salon et a allumé la télévision. J'avais attaché mon drap et en dessous je portais un caleçon. Il m'a demandé d'aller chercher de l'eau dans la cuisine.

Lorsque je suis entré dans la cuisine, j'ai aperçu quelque chose allumé sur le gaz. C'était un couteau. Le temps de me retourner il était derrière moi. Il était bien musclé et m'a poussé à l'intérieur de la cuisine. Il m'a dit : « déshabille-toi et donne-moi le drap ! Je lui ai demandé : « Papa j'ai fait quoi ? ». Il a répliqué : « Qu'est-ce que je ne te donne pas et tu m'humilies ! Les pauvres filles qui viennent ici, c'est leur argent que tu voles ». J'ai dit : « Papa ce n'est pas moi ! Papa, ce n'est pas moi ! ». Il a dit : « tu dis quoi, nous sommes combien dans la maison ? Habituellement le boy est présent, aujourd'hui nous étions deux dans la maison. Personne n'est entré ici, jusqu'à ce que j'accompagne la dame ». Et j'ai avoué : « papa c'est moi, papa c'est moi qui ai pris ». Et il reprit : « donc habituellement c'est toi qui prends ».

J'ai cru qu'il allait me pardonner, il a pris le couteau qui était devenu rouge et l'a tapoté sur tout mon corps. Dans la nuit toutes les parties de mon corps qui ont été touchées par le couteau se sont enflées avec un liquide à l'intérieur. Le lendemain, j'ai été hospitalisé à la clinique l'Harmattan et j'y ai passé 2 jours et j'ai fait une semaine sans aller à l'école.

1.7. De la maison au marché : la mise en pratique des compétences de voleur

Après la sévère punition qui lui a été infligée par son père, Zébès craignant de nouveau une réprimande, commence à voler en dehors du cadre familiale.

Zébès : *La première fois où j'ai volé dehors c'était au marché. C'était juste après que mon père m'ait sévèrement puni avec le couteau chaud. C'était toujours dans ma deuxième année de CM2. Je ne pouvais plus voler à la maison car il y avait un « danger ». L'un de mes petits camarades avait sa mère qui vendait du poisson fumé et de l'attiéké au marché de Marcory. Nous avions mûri l'idée depuis un bon moment, mais comme dans mes « racketage²⁰ » les « vieux pères » me donnaient de l'argent, nous n'avions pas mis en exécution. Il m'avait raconté dans les moindres détails où sa mère mettait l'argent de son commerce. Il avait dit que le fric se trouvait sous la couverture de la table. Sous le premier sachet, il y avait les jetons et sous le deuxième les billets. Sa mère me prenait comme son fils.*

Nous sommes allés à son commerce et elle nous a servi du poisson, mais son attiéké était fini. Comme nous avions faim elle est allée en chercher chez une autre commerçante juste à côté et au même moment mon ami était allé chercher de l'eau. J'ai donc profité de leur absence pour mettre ma main sous le deuxième sachet et j'ai pris tout ce que ma main avait touché et j'ai fourré dans mon caleçon.

Quand elle est revenue, une dame est venue acheter du poisson pour une somme de 2000 francs et lui a tendu un billet de 5000 francs. Lorsqu'elle a voulu faire la monnaie à sa grande surprise, il n'y avait rien. Elle s'est mise à chercher partout mais ne l'a pas exprimé. Nous lui avons demandé : « mais maman tu cherches quoi ? ». Elle nous a répondu : « rien ». Mon ami ne savait pas que j'avais opéré et moi je voulais le « maloniser²¹ ». Je lui ai demandé d'aller manger ailleurs mais il ne voulait pas et il m'a dit : « on n'a pas pris encore l'argent, attendons d'abord ».

Sa mère qui ne trouvait pas son argent est allée chercher de la monnaie chez les femmes d'à côté pour le remettre à la cliente. À son retour elle a cherché encore

²⁰ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie demandé de l'argent

²¹ Terme en argot ivoirien (nushi) qui veut dire : doublé, cacher une vérité

dans tous les coins mais n'a pas osé nous fouiller parce qu'elle ne pouvait pas s'imaginer que des enfants pouvaient poser un tel acte. Quand nous avons fini de manger, sur la route mon ami m'a dit : « je sais que c'est toi qui a pris l'argent que ma maman cherche là ! Pourquoi tu me mens ? » Et je lui ai répondu : « non je ne te mentais pas, c'est moi qui ait pris, si je te disais, tu allais me dire de déposer, c'est parce que j'ai pris tout que je ne voulais pas te le dire sur le champ, tu allais me dire de remettre, alors qu'en rendant, elle allait nous attraper ».

Nous nous sommes éloignés et nous avons compté l'argent. Il y avait des billets de 500 francs, 1000 francs, je pense que l'argent pouvait atteindre 7000 francs. Le soir à la maison, la mère de mon ami lui a demandé : « ton ami là, je pense que c'est lui qui a pris l'argent » et mon ami lui a répondu : « la vieille, son papa a l'argent, il lui donne tout, il ne peut pas faire ça ! ».

2. Une adolescence controversée (13 -18 ans)

2.1. La rupture des liens avec ses amis de la classe de CM2

Après l'obtention de l'entrée en sixième, Zébès est contraint de se séparer de ses amis de la classe de CM2, avec qui ils ont été affectés dans le même établissement à Yopougon. Cette séparation fut particulièrement douloureuse pour Zébès qui rentre en conflit avec son père.

Zébès : *Ma troisième fois de CM2 à Bingerville était très intéressante. J'avais beaucoup d'amis et nous avons fait quatre-vingt-dix-neuf pour cent de succès à l'entrée en sixième. Notre maître était très rigoureux et là-bas j'étais à l'internat. Nous avons tous été affectés à Yopougon.*

C'était loin et pour mon père le bus allait me fatiguer, parce qu'il travaillait au Plateau et il ne pouvait pas me déposer à chaque fois à l'école vu la distance entre Marcory et Yopougon. Entre-temps, mon grand frère avait été affecté au CEG de Port-Bouët et dans le même moment, avait obtenu son concours d'entrée à l'EMPT. Il est entré à l'EMPT et comme nous avons le même nom, mon père sans ma permission a fait mon transfert de Yopougon à Port-Bouët. Du coup,

j'avais perdu tous mes amis de classe de CM2 de Bingerville. Or, je voulais à tout prix rester avec mes amis à Yopougon avec mes amis et mon père s'y est opposé. C'est ainsi que mon père et moi avons commencé notre palabre.

2.2. Des problèmes avec l'administration et les professeurs du CEG de Port Bouët

Au collège, selon les dires de Zébès, il rencontre des problèmes avec l'administration et les professeurs suite à son comportement belliqueux.

Zébès : *Avant, les directeurs mettaient clandestinement des élèves qui n'étaient pas orientés ou avaient été renvoyés dans certaines classes. C'était la plupart du temps les protégés des directeurs ou des professeurs. Et lorsque la grande Direction²² des collèges venait faire les contrôles, le professeur ou les éducateurs venaient leur dire de sortir.*

Au cours des contrôles, le contrôleur citait les noms des élèves affectés par l'État. Et moi qui ne savais rien de tout ça, j'ai signalé l'absence de mon voisin. À partir de ce moment, j'ai commencé à avoir des problèmes avec l'administration.

En classe de sixième, sans que je ne le sache, mon professeur d'anglais du nom de Fatou sortait avec mon père. Nous avons commencé l'école dans le mois d'octobre et un samedi midi du mois de novembre, je suis rentré à la maison et j'ai aperçu une personne à la cuisine. Comme il n'y avait pas de femme à la maison, j'avais pensé au boy et je suis rentré dans ma chambre car il n'était pas encore l'heure pour aller jouer dans le quartier avec mes amis.

Lorsque mon père est arrivé, il m'a appelé pour que je vienne à table prendre le repas. En sortant de ma chambre, j'ai entendu mon professeur dire à mon père qu'il y avait un élève de ce nom où elle enseignait qui était très voyou et qui causait beaucoup de problèmes aux professeurs et à l'administration, mais qu'il ne s'agissait pas de moi. Mon père lui a ensuite dit que je fréquentais le CEG et que c'était moi. Il lui a dit tout mon nom et lui a précisé que j'étais le seul qui portait

²²La direction régionale de l'éducation nationale

ce nom. J'étais dans le couloir quand j'ai entendu toute leur causerie. Je venais à la salle à manger car mon père obligeait tout le monde à manger ensemble à table. Elle a continué à dire que : « cet enfant nous fout la merde à l'école ». Elle parlait mal de moi et étant dans le couloir « mon cœur était chaud »²³. Arrivé à la table à manger, je ne l'ai pas salué et mon père m'a demandé pourquoi je ne l'ai pas salué. Je lui ai répondu : « mais si je fous le désordre à l'école ce n'est pas chez moi que je ne vais pas l'exercer ». Et mon père m'a conseillé de ne pas parler ainsi. Il m'a calmé et j'ai repliqué ensuite que j'avais compris tout ce qu'elle avait dit et j'ai ajouté : « toi tu viens manger la nourriture de mon père et c'est toi qui parles mal comme ça ! Papa je ne mange pas tant qu'elle est là ». Je me suis levé et je suis allé dans ma chambre. Sincèrement, au collège si je n'avais rien eu c'était des points en moins sur ma conduite.

2.3. Le refus de participer au cours d'anglais

Suite à l'altercation entre Zébès et son professeur d'anglais, il refuse de participer aux cours d'anglais dispensés par cette dernière.

Zébès : *Après avoir quitté la table mon père est venu me trouver en chambre pour me raisonner. Je lui ai dit : « à partir d'aujourd'hui si c'est elle qui prend ma classe, je ne fais plus son cours ». Effectivement, je n'ai plus fait le cours de cette dame. Mais en reconnaissance à mon père, elle me donnait toujours 11 de moyenne dans sa matière, bien que je n'assistais plus à ces cours d'anglais. Elle a tout fait pour me ramener à la raison et a même pris l'année suivante la classe où j'étais. Ce qui a fait que j'étais très nul en anglais.*

En classe de quatrième où elle n'était plus mon professeur d'anglais, j'étais plus que nul en anglais. Même les cours d'anglais de la classe de sixième m'étaient étrangers. J'étais livré à moi-même. C'était un homme qui nous prenait et comme j'étais nul, à chaque fois il cherchait à m'humilier devant toute la classe. Or j'avais des petites copines dans la classe. Et, pour ne pas avoir honte devant mes petites

²³ Expression en argot ivoirien (nushi) qui veut dire : être en colère

camarades, je ne participais plus à ses cours. A force de ne plus suivre les cours d'anglais, mon niveau était bas dans l'ensemble. En mathématique et en science physique j'avais de bonnes moyennes environ quinze (15) sur vingt (20). Ces matières étaient mes matières de base.

2.4. Un élève avec un capital guerrier

Au collège, Zébié était un bagarreur. Il ne reculait pas devant les élèves quel que soit leur âge et leur niveau d'étude.

Zébès : *Au collège je me bagarraais beaucoup. Souvent je défiais les élèves de la classe de quatrième et de la troisième, qu'ils ne pouvaient pas me frapper. Les élèves avaient peur de se battre avec moi parce que si tu me frappais le premier jour, toutes les fois où nous allions nous croiser, nous allions nous battre jusqu'à ce que je puisse un jour battre la personne. Ce qui faisait qu'on m'évitait.*

2.5. La rechute dans les vols à la maison

Après avoir fait oublier son père de ses vols, Zébès a repris.

Zébès : *Après que mon père m'ait brûlé la première fois, je me suis fait oublier à la maison pendant un bon moment. Mais en classe de cinquième, j'ai refait surface.*

Je sortais de ma chambre et mon père et ses sœurs parlaient d'une affaire d'héritage de leur père défunt. Mon père avait deux sœurs, une vivait dans la maison de mon père à Cocody et l'autre, l'ainée à Port-Bouët avec son mari, mon père était le seul garçon après le décès de leur frère. L'ainée ne m'aimait pas du tout parce que j'avais séjourné chez elle pendant un temps où j'avais voulu une nuit coucher avec sa fille.

Ce jour-là, j'avais cru entendre une histoire de vente de forêt et d'argent. Je ne savais pas si le pognon était là où pas mais j'avais mis un plan en tête. Après avoir discuté un peu au salon, ils se sont levés et sont allés manger à la pâtisserie

de mon père qui était juste à côté. Les sœurs de mon père ont laissé leurs sacs au salon. Elles ne savaient pas que j'étais dans ma chambre. Il y avait une enveloppe dans le sac d'une d'entre elles et je l'ai prise pour la cacher dans mon petit coin de la maison.

C'était un dimanche et le boy n'était pas là car c'était son jour de repos. A leur retour, ils ont discuté un peu et au moment de partir, ils se sont rendu compte que l'enveloppe avait disparu. Ils ont cherché partout, ils sont repartis à la pâtisserie et revenus bredouilles. Je ne savais pas s'il y avait de l'argent ou pas. Peu de temps après mon père s'est rappelé que je dormais. Sa sœur aînée lui a rappelé : « mais, toi tu penses que ton fils dort, va le réveiller ! Va le fouiller ! Entre nous trois si quelqu'un n'a pas pris qui l'a fait alors ? S'il dort, toi-même tu le connais ! ». J'ai fait comme si je dormais, j'ai laissé couler ma salive sur mon visage comme si j'étais plongé dans une léthargie. Mon père m'a réveillé et je suis allé au salon. J'ai salué ses sœurs et l'aînée ne m'a pas répondu. Mon père m'a dit : « Zébié, ce que je t'ai fait la dernière fois ne t'a pas suffi ». J'ai répondu : « papa tu m'as fait quoi » il a repris : « il y a une enveloppe qui a disparu, où est l'enveloppe ? ». Je lui ai dit : « je viens de me réveiller, je ne sais pas ». À même temps sa sœur aînée qui a repris : « toi Zébès tu ne peux pas changer un jour ! ». Mon père lui a répondu : « pardon, tu n'as pas de preuve, il ne faut pas accuser mon fils ». J'ai ensuite dit : « papa tu as vu, quand j'étais chez elle et je t'ai dit qu'elle n'est pas bonne là ! Tu as vu non ! ».

Après ces échanges, l'autre sœur m'a pris et m'a emmené dans la cuisine pour me questionner. Elle m'a demandé : « Zébès, l'enveloppe que tu as prise là, ce sont des papiers qui s'y trouvent, ce n'est pas de l'argent ». Je lui ai répondu : « tantie c'est moi qui ai pris, si mon papa sait, il va me tuer, donc fait comme si tu allais avec moi dans la chambre pour causer et je vais te remettre ». Nous sommes allés dans ma chambre et je le lui ai remis. De retour au salon, elle leur a fait savoir que ce n'était pas moi qui avais pris.

L'aînée lui a répondu : « tu es partie avec lui dans la cuisine, vous êtes repartis dans sa chambre. Donc tu veux dire que où tu es arrêtée là, Zébès ne t'a

pas remis quelque chose ! Je sais que tu lui as signifié que ce n'était pas de l'argent. Il sait que l'enveloppe était fermée, si elle était ouverte, s'il n'avait pas vu de l'argent, il allait laisser, mais comme c'est fermé c'est pourquoi il a pris. Donc de te fouiller alors ? ».

Elle lui a rétorqué : « ce n'est pas la peine de me fouiller, je me suis rendu compte que c'était dans mon sac ».

Mon père lui a dit : « tout à l'heure, nous nous sommes bien fouillés, alors que ce sont des papiers ».

L'ainée : « toi ton fils, c'est bien que tu ne l'envoies pas au village, ce qu'il m'a montré chez moi pendant une semaine seulement là ! C'est mon fils aussi [...] il sait ce qu'il a fait ». Dans la nuit encore mon père m'a réveillé, et m'a enjoint comme la première fois d'aller chercher quelque chose dans la cuisine. Je lui ai répondu que je ne partais pas. Il m'a sommé : « tu es sûre que tu ne vas pas ? ». Je cherchais une issue de sortie, mais toutes les portes étaient closes. Il m'a « sagba »²⁴ comme un petit mouton et m'a emmené dans la cuisine. Il m'a brûlé comme la première fois sans trop exagérer. J'ai fait deux semaines sans aller à l'école, parce que je frimais trop à l'école, j'étais en cinquième.

2.6. Des fugues qui inquiètent le père.

Zébès fuguait très souvent afin d'inquiéter son père.

Zébès : *Après mes nombreuses gaffes à la maison, il arrivait souvent que je fuyais la maison pour ne pas avoir affaire avec mon père ou de l'inquiéter. Lorsque mon père m'a brûlé la deuxième fois et qu'il m'a dit qu'il n'allait plus me toucher, j'ai fui de la maison. Après deux (2) à trois (3) jours il me cherchait car il ne supportait pas mon absence.*

Dehors, je dormais chez mes amis. Quand je partais chez eux, le soir venu, je faisais semblant d'avoir sommeil et lorsque le père de mon ami me demandait de

²⁴Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie attraper, saisir

rentrer, mon ami disait de me laisser dormir et que mon père savait que j'étais chez eux et le lendemain sa mère allait m'accompagner. Le lendemain venu, je quittais très tôt leur maison pour le domicile d'un autre ami ou je faisais la même scène. Je ne restais pas chez un même ami durant deux (2) jours. Quand je dormais dans la rue, j'étais content de passer la nuit à la belle étoile avec mes amis.

2.7. L'expérience de la rue

En tant que chef de groupe Zébès commence à passer des nuits à dormir au marché pour tenir compagnie à ses amis.

Zébès : *Mon père ne m'a jamais jeté à la rue, c'est moi qui fuyais et dormais chez mes amis. Toutes les fois où j'ai dormi dehors c'était de mon bon vouloir, et à cause de mes amis. Mon père n'était pas informé de cela. Très tôt le matin, je rentrais à la maison comme si de rien n'était.*

2.8. Exclusion du CEG de Port-Bouët

Eu égard à ses mauvais résultats scolaires, Zébès est renvoyé du collège de Port-Bouet.

Zébès : *En classe de quatrième, j'ai perdu ma bourse et j'ai été renvoyé de l'école. J'ai fait croire à mon père que je passais en classe de troisième. Je suis allé en vacances chez le frère de ma mère à Koumassi. Ma mère n'y était pas en permanence, elle venait là de temps en temps.*

En fin des vacances, mon père a reçu mon bulletin de fin d'année et a constaté que j'étais renvoyé. Il m'a indiqué que si je lui avais dit plutôt il aurait vu ses collègues et amis pour me maintenir au CEG. Mais que ce n'était pas grave qu'il allait contacter sa copine professeur pour plaider mon cas auprès du directeur. Je lui ai répondu que je ne savais pas et qu'au calcul des moyennes je passais en classe supérieure. Et comme j'ai été renvoyé je ne voulais plus aller dans ce collège.

2.9. Un goût pour le risque

Pour se faire plaisir Zébès prend un risque énorme en se mettant en danger ainsi que son frère.

Zébès : *Un jour j'ai mis mon grand frère en danger. J'avais entre seize (16) et dix-sept (17) et j'étais en classe de quatrième je pense. Dans le temps les enfants avaient des difficultés pour accéder au stade Félix Houphouët Boigny.*

Lorsque mon frère venait en congé, il passait déposer ses affaires à la maison et partait chez une des Maîtresses de mon père à Koumassi qui l'aimait bien. Comme j'étais voyou, elle préférait mon grand frère qui était très calme car il n'avait nulle part où aller. Il ne connaissait pas ses parents maternels. Chaque fois qu'il venait en congé et qu'il avait le temps, je prenais un stylo et une feuille pour lui demander certaines informations sur les militaires. Pour lui je m'informais, or j'avais mon plan en tête. Je lui demandais : « grand frère quand tu as une épaulette où il y a un trait c'est quoi ? Et quand tu as un « V » ça veut dire quoi ? Qui est supérieure et qui ne l'est pas ? Comment on fait la salutation chez les militaires ? ». Avant de partir chez la maîtresse de notre père il rangeait sa tenue dans sa chambre. Et moi, à son insu je prenais sa tenue d'école militaire pour aller regarder les matchs au stade. Son épaulette était blanche et il m'avait montré la salutation militaire.

Lorsque je devais sortir avec sa tenue, je la mettais dans un sac, et je mettais sous ma chemise comme si j'étais trop rassasié. Je déposais dans un endroit sûr et je revenais prendre les chaussures qui allaient avec la tenue et je disais au boy que mon frère m'avait envoyé cirer ses chaussures. Je m'habillais dehors et j'empruntais le bus. Une fois un gendarme m'a félicité et m'a même donné une somme de 1000 francs tellement que j'étais bien habillé et a exprimé : « c'est bien mon petit, il faut bien travailler à l'école, demain tu seras notre supérieur ».

J'ai utilisé la tenue trois fois et c'est la troisième que j'ai été pris. Mon frère et moi nous nous ressemblions sauf que lui est de teint noir et moi clair. J'étais assis en train de regarder le match et il y avait un ami de mon père qui m'avait vu. Ce jour-là l'Asec avait gagné l'Africa. Mon père supportait l'Asec, mon frère et

moi supportions l'Africa. Comme il aimait les petits débats, il a son ami qui est venu lui rendre visite. Le monsieur assis en train de causer avec mon père me fixait. Ce jour-là mon frère était présent car il devait repartir le lendemain à l'école. J'ai dit à mon frère : « mais pourquoi le tonton là me regarde comme ça ! », et le monsieur qui ne suivait pas trop la causerie de mon père lui a demandé : « excuse-moi, mais tes deux enfants sont tous à l'EMPT ? Moi je croyais que c'était le noir là seulement ». Mon père lui a répondu que c'était mon grand frère. Le monsieur répète : « j'ai vu un enfant qui ressemble à celui qui a le teint clair ». Sur le coup j'ai répondu : « non hein ! Ce n'est pas moi tu m'as vu où ? Tu veux que mon papa me frappe ». Si j'étais resté tranquille le monsieur allait penser qu'il avait vu quelqu'un d'autre. Et mon père qui me demande : « tu as quel problème », le monsieur qui réplique : « c'est que c'est lui que j'ai vu ». Mon père a demandé à mon frère d'aller vérifier sa tenue. Comme il avait peur de moi, dès qu'il a vu sa tenue à la place où il avait laissée, il a confirmé à mon père que c'était là. Mais mon papa lui a demandé de venir avec la tenue et de sentir. Quand il a senti, il a soupçonné que quelqu'un l'avait portée. J'ai nié les faits et après insistance de mon père j'ai avoué et il m'a demandé de ne plus recommencer car je risquais de faire renvoyer mon grand frère de l'école militaire. Je n'avais pas peur et je faisais plein de faux coup comme ça.

2.10. Le rêve de footballeur professionnel brisé

Le seul domaine où Zébès était fort était le football. Et, Sa seule ambition, était celui d'être un footballeur professionnel.

Zébès : *Après mon renvoi, du CEG de Port-Bouet, mon père m'a inscrit au collège Pascal qui se trouvait entre Marcory et Koumassi. J'y ai repris la classe de quatrième. C'est dans cette école que j'ai rencontré Obou Arsène qui est devenu un grand footballeur quelques années après. Il était dans l'équipe cadette de l'Africa sport national et l'équipe l'avait inscrit dans cette école. J'aimais jouer au football et je rencontrais très souvent Obou Arsène dans les comités et les tournois de*

football. C'est ainsi qu'il m'a envoyé à l'Africa sport national dans l'équipe des cadets.

2.11. Des exclusions répétées dans des écoles privées

Afin d'obtenir le BEPC, le père de Zébès l'a inscrit dans plusieurs collèges privés. Mais, par son attitude récalcitrante il est renvoyé de ces établissements.

Zébès : *Une fois j'allais à l'entraînement et un professeur m'a énervé j'ai « gâté là-bas²⁵ ». L'année scolaire n'était pas finie et j'ai été renvoyé de l'école.*

L'année qui a suivi, mon père m'a inscrit au collège Nobel à Marcory. Dans cette école j'ai été inscrit en classe de troisième. J'ai échoué au BEPC et bien qu'on payait mes cours, le collège a refusé de me prendre l'année suivante tellement j'étais voyou. J'ai été reçu plus tard au collège Voltaire, là encore j'ai échoué et j'ai été renvoyé.

3. De l'école à l'expérience dans un gang

3.1. Echec scolaire et abandon de la formation professionnelle

Zébès : *Mon père voulait que j'obtienne coûte que coûte le BEPC, mais après mes échecs je lui ai demandé de m'inscrire dans un centre de formation pour faire l'électricité. Il s'est renseigné et a trouvé un centre de formation à Singrobo. Au sein de ce centre il y avait plusieurs filières et moi je devais choisir.*

Personnellement, je voulais faire de l'électricité ou la mécanique car je n'aimais pas les travaux agricoles. Par contre mon père voulait que je fasse la filière agricole parce qu'il voulait à la fin de ma formation créer une structure pour moi. Mais je me suis trompé, car pour moi l'agriculture signifiait champ et village or quand je faisais mes gaffes, mon père me menaçait de me renvoyer au village. Il

²⁵ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie semer la zizanie

disait au lieu de rester à Abidjan à ne rien faire et devenir un bandit, c'était mieux de m'envoyer au village « attraper la machette »²⁶.

La peur de se retrouver au village de ne pas voir les opportunités dans le domaine de l'agriculture l'envoie à fuir l'établissement pour se retrouver chez son oncle à Abobo.

Zébès : *Le fait qu'il m'ait dit de faire une formation en agriculture ne m'a pas inspiré confiance. Il m'a remis de l'argent pour acheter tout ce que je voulais et est allé me déposer au centre de formation à Singrobo. Dès qu'il s'est retourné je suis allé à la gare routière. J'ai emprunté un véhicule et je me suis retourné à Abobo chez mon oncle maternel. Il venait de déménager de Koumassi à Abobo, parce qu'il avait perdu son emploi et ne pouvait plus faire face aux charges à Koumassi où il résidait avec sa famille. Je suis resté chez lui pendant toute l'année où j'étais censé suivre la formation à Singrobo. Pour mon père j'étais en formation. Il n'est pas parti prendre de mes nouvelles ni de mes résultats.*

En fin d'année, il s'est rendu au centre de formation pour me chercher, et a sa grande surprise les professeurs lui ont dit : qu'il y avait ce nom inscrit, mais qu'ils ne m'ont jamais vu.

3.2. La bonne impression faite au club d'amis

Les qualités de bon joueur lors d'un match de football, impressionnent les membres du club d'amis du Mavou qui tombe sous le charme de Zébès. Ainsi ils mettent des stratégies pour l'inclure dans leur équipe de football.

Zébès : *Après ma fuite du centre de formation, je me suis retrouvé à Abobo chez mon oncle qui était dans le temps à Koumassi. Il avait un fils du nom de Claude*

²⁶ Figure de style qui veut dire aller au champ

qui était très voyou. Quand je partais chez eux à Koumassi je me plaignais très souvent de lui qu'il était très bandit. Il a commencé les « sciences »²⁷ avant moi.

Dans mes débuts à Abobo, je fréquentais les jeunes du bas²⁸. Il y avait un tournoi de football qui était organisé dans le quartier et nous avons constitué une équipe de football du nom « les 11 frères de Gagnoa ». Au cours du tournoi, nous avons rencontré l'équipe du « Mavou » (gang). J'étais remplaçant au début de match étant nouveau dans le groupe. Nous étions menés 3 buts à 0.

Lorsque je suis rentré en milieu de match, j'ai tout fait et nous avons retiré 2 buts. L'autre équipe avait du mal à m'arrêter, j'ai fatigué leur défense. Entre-temps, mon cousin Claude avec qui je vivais en bas avec ses parents passait la majeure partie de son temps en Haut (Mavou). Pendant le match, lorsque j'impressionnais les supporters et les membres de l'équipe du Mavou, mon cousin Claude se vantait que j'étais son grand frère. Il leur a raconté que lorsqu'il faisait ses gaffes, c'était mon père qui venait le libérer. Après le match ils ont commencé à me faire la cour afin que j'intègre leur équipe. J'ai commencé à les fréquenter. Tellement qu'il a parlé de moi et pour me maintenir dans leur staff, ils ont trouvé une copine pour moi.

3.3. Le courage et l'autorité manifestés par Zébès devant les membres du groupe

Au cours d'une bagarre entre le cousin de Zébès et une amie du quartier, Zébès impose son autorité à celui-ci, considéré comme un bandit de grand chemin.

Zébès : Mon petit frère (cousin) Claude depuis l'âge de 6 à 7 ans fréquentait les gangsters à Koumassi. Il gardait leurs armes, lorsque la police était à leur poursuite. Après m'avoir présenté à ses amis lors du match où je les ai impressionnés, je ne marchais pas trop avec eux, parce que je ne les connaissais pas.

²⁷ Terme en argot ivoirien (nushi) qui désigne l'activité criminelle

²⁸ Une indication pour désigner les environs du camp commando d'Abobo.

Un jour de retour de Marcory dans mes « djaboudjabou »²⁹, je suis tombé sur une bagarre. C'était mon cousin et la fille qui avait trouvé une copine pour moi. D'après les explications, mon cousin est arrivé au petit commerce de la fille et il voulait des oranges. Elle lui a dit qu'il n'y avait pas de monnaie. Il lui a répondu qu'elle ne savait pas combien d'oranges il allait acheter et elle lui parle comme s'il y avait une histoire entre eux. Elle lui a répliqué : « je ne suis pas la seule vendeuse d'orange dans le coin ». A son tour il a répondu : « moi on ne me parle pas comme ça ». Au même moment où elle a soulevé son couteau il a répondu : « si on ne te parle pas comme ça, tu vas me faire quoi ».

Mon petit frère était un individu qui ne tardait pas à piquer avec un couteau, c'était sa spécialité. Il avait tout le temps son canif sur lui et à cause de cela, tout le monde avait peur de lui au quartier personne n'osait l'affronter. Lorsque la fille a brandi son couteau, il lui a déclaré : « quand je prends un couteau ce n'est pas pour faire peur mais pour l'utiliser, si tu veux, dépose le couteau, moi je vais prendre et te piquer ». Quand elle a déposé le couteau, il a pris et l'a piqué son côté. Il y avait du monde et les frères de la fille étaient présents. Comme c'était leur ami et qu'ils avaient peur de lui, ils ne lui ont pas fait d'histoire. Ils ont dit que c'était leur sœur qui avait tort. Mais il y avait un autre jeune qui voulait se battre avec mon petit frère et c'est à ce moment que je suis arrivé. J'ai demandé à mon cousin ce qui se passait. Lorsqu'il a fini de me raconter et que j'ai compris qu'il avait exagéré, je l'ai giflé et frappé. Je lui ai demandé de se mettre en genou devant tout le monde pendant qu'il avait les deux couteaux en main, ce qu'il a fait. Je lui ai demandé encore de déposer le couteau de la fille et de mettre son couteau en poche. Il saignait et n'a pas réagi. A ce moment, j'ai épaté tout le monde. Celui qui traumatisait tout le quartier, et un homme aux mains nues, est arrivé à le calmer. Je lui ai demandé de rentrer à la maison et de ne plus mettre son pied dans le secteur de Mavou jusqu'à nouvel ordre. Ce qu'il a respecté pendant 6 mois, et sur demande des jeunes du quartier Mavou ; je lui ai dit de revenir dans la zone. Selon ces jeunes, il défendait le quartier lorsqu'il était présent. C'était à partir de cette

²⁹Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie la recherche d'argent

histoire que tout le quartier m'a respecté, et la majorité des jeunes m'écoutait et me suivait.

3.4. La charité comme moyen de construction du leadership personnel

Le récit de vie de Zébié, nous a montré que sa charité a été l'un des facteurs qui lui a permis d'être un leader dès son enfance et d'intégrer le gang.

Zébès : *quand je partais jouer avec mes amis, je partageais ce que j'avais. Ce qui faisait que mon argent finissait vite, parce que je partageais beaucoup, je suis devenu le chef de groupe. Quand on avait soif, j'achetais de l'eau et même les galettes quand on avait faim. Le jour où je n'avais pas d'argent pour acheter des choses pour le groupe, je partais voir les « vieux pères » pour leur demander de l'argent [...].*

Ce qui m'a motivé à intégrer le groupe, c'était la volonté d'aider. Je n'avais pas les moyens, mais je voulais trouver les moyens pour aider les membres du groupe. Toute mon enfance, j'ai été très à l'aise. Je ne manquais de rien, mais dès que je voyais mes amis souffrir parce que les parents n'avaient rien ou ceux-ci n'en possédaient pas ou encore ne leur venaient pas en aide, ça m'irritait. Je prends donc le risque d'aller voler pour partager avec eux. Lorsque certains n'ont pas de portable, je leur offre mon portable et je vais voler après dans le bus pour avoir un autre.

3.5. L'activité de pickpocket comme gagne-pain

Pour avoir de l'argent en permanence, Zébès appliquait sa compétence en matière de vol dans les transports en communs.

Zébès : *Depuis mon arrivée à Abobo, pour avoir de l'argent je volais dans les bus de la SOTRA et dans les gares routières et les gares de gbaka³⁰. Dans mes débuts je jouais dans le club espoir de Koumassi. Mais ce que je gagnais ne me*

³⁰ Véhicule de transport en commun comprenant plus 8 places qui assure la liaison intercommunale dans la ville d'Abidjan

suffisait pas. Je gagnais 60.000 francs et souvent j'inventais des histoires pour que le responsable me donne de l'argent, comme j'étais le meilleur joueur.

C'est lorsque j'empruntais le bus pour aller à l'entraînement que j'ai commencé à voler dans le bus. Je volais les téléphones portables et l'argent. Actuellement c'est ce que je fais pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma petite famille.

Nous sommes organisés en groupe de deux ou trois personnes. Lorsque le véhicule gare, on crée un cafouillage et lorsque les gens luttent pour monter, nous opérons. Lorsque l'un d'entre nous réussit à prendre quelque chose il remet à son compagnon qui lui descend pour ne pas être repéré. Celui qui a opéré continue avec le véhicule, descend au prochain arrêt et va au point de rendez-vous fixé. J'ai été plusieurs fois attrapé et je suis même très connu par les agents de la SOTRA surtout à la gare nord. Mais c'est ce que je peux faire, quand je suis pris, je me fais oublier un peu et je laisse mes petits sur le terrain. Après quelques semaines, je reviens et j'opère.

II. FACTEURS A L'ORIGINE DU BASCULEMENT DE ZEBES DANS LES ACTIVITES CRIMINELLES

Cette seconde partie met en lumière les facteurs qui sont à la base de l'intégration de Zébès dans le milieu de la violence. Nous parlerons de la situation familiale, de l'éducation, le contrôle parental et des habitudes au cours de la vie de Zébès.

1- La famille monoparentale

Zébès a grandi dans une famille mono parentale. Les seules personnes présentes étaient le major d'home et la cuisinière. Zébès et son frère au cours de leur éducation n'ont connu que des successions de femmes.

Zébès : [...] Mon père avait l'habitude d'envoyer des femmes à la maison. Le matin pour le petit-déjeuner, il y avait une femme, à midi pour faire la sieste une autre femme était présente, le soir pour dormir il envoyait encore une autre. Ce n'était pas les mêmes femmes qui défilaient à la maison.

2. L'absence de l'autorité parentale dans l'éducation de Zébès

Zébès a eu une enfance gâtée, choyée. Son père lui donnait tout ce qu'il voulait. Mais il n'a pas suivi l'éducation de son fils comme nous l'a signifié Zébès au cours des entretiens. Il nous a fait savoir que s'il est devenu ce qu'il est aujourd'hui c'est la faute de son père. : « *Si je suis ce que je suis aujourd'hui c'est la faute de mon père [...]* ». Tout petit son père le laissait faire ce qu'il voulait.

Zébès : Mon père ne s'invitait jamais dans nos chambres pour voir si j'y étais ou si c'était propre. Quand il passait et que la porte était entre-ouverte il disait que la chambre sentait et demandait au boy de la nettoyer le lendemain. Il ne nous contrôlait pas et n'aimait pas nous embrouiller. Ce qui m'a permis de dormir dehors à son insu.

Le défaut qu'il avait aussi c'était qu'il ne demandait jamais les quittances des achats même quand il nous envoyait pour acheter des choses pour lui. Il nous apprenait à être des responsables et à nous débrouiller seuls. C'est mon grand frère qui a tout compris et aujourd'hui il est lieutenant-colonel. Si mon père suivait un peu mon éducation comme j'étais brouillon et turbulent contrairement à mon frère, j'allais mieux me comporter.

Le récit de Zébès, fait savoir qu'à part les privations de goûter, de certaines friandises et les refus de partir au cinéma, il n'a pas connu de punitions rigide pour lui faire savoir qu'il avait commis une faute et qu'il ne devait plus le refaire. Certes les corrections avec le couteau chaud étaient sévères, mais il n'y a pas eu de suivi pour contrôler ses forfaits.

Zébès : *Pour mon père, la correction n'était pas la chicote. Sincèrement à la maison, mon frère et moi étions gâtés par notre père. Il y avait un réfrigérateur à la maison où on avait tout ce qu'on voulait. Lorsque mon père n'était pas content de moi ou qu'il me disait de faire quelque chose que je ne voulais pas, il me punissait à sa manière, par exemple : « reste dans ta chambre, tu n'iras pas au cinéma ! Tu ne prendras pas ton chocolat ! Tu ne prendras pas ton goûté ! Tu ne prendras pas ton yaourt ! ». Souvent lorsque je faisais des gaffes à la veille d'une fête, il me disait : « tu n'auras pas de cadeau ! ». Ainsi il achète soit un vélo pour mon frère et confisque ou cache ce qu'il a acheté pour moi pendant quelques heures. Mais je savais toujours qu'il allait me donner, donc cela ne me faisait pas peur. Je me souviens que pour me faire mal, il faisait préparer un plat que je n'aimais pas et mon plat préféré le riz gras au poulet. Au moment de manger il me disait que je n'avais pas droit à mon plat préféré. C'était ce genre de punition. Sinon il ne corrigeait personne en tant que tel.*

Aussi, Zébès n'a pas eu de correction lorsqu'il volait dehors. Son père le libérait à chaque fois qu'il était pris.

Zébès : *Mon père m'a toujours soutenu dans tout ce que je faisais [...]. Lorsque je volais dehors avec mes amis et que nous étions pris par la police, que l'affaire soit grave ou pas, il venait me faire sortir. Il utilisait ses relations du PDCI pour m'extraire. Lorsqu'il s'agissait d'une petite histoire, tout le groupe était libéré, mais si c'était grave j'étais libéré seul. Il disait : « mon fils ne manque de rien, il ne peut pas faire ce genre de chose ».*

Une fois j'ai volé dans un supermarché au Plateau et j'ai été pris. J'avais 17 ans. Il est venu et a commencé à crier sur les agents de police parce qu'il m'avait mis en prison. Il leur a dit que je ne manque de rien et que c'est parce que j'avais oublié l'argent à la maison. Il me disait toujours que si j'étais pris par la police de ne jamais avouer mes actes [...].

Après m'avoir brûlé la deuxième fois, mon père m'a confié qu'il n'allait plus jamais me toucher, mais je n'allais plus avoir l'occasion de voler à la maison. Aussi si je volais dehors, j'allais avoir des problèmes, mais étant donné qu'il était mon père avec les moyens et les relations qu'il avait, il ne pouvait pas me laisser en prison. Parce qu'il ne voulait pas avoir honte. Il faisait sortir de prison les enfants de ses amis et même des inconnus et les gens diront qu'il est incapable de faire sortir son propre fils [...].

Ce n'est pas parce que mon père n'avait pas de moyen, mais il n'y avait pas de suivi. Il ne demandait pas mes bulletins scolaires, mes relevés de classe.

Quand il nous remettait de l'argent pour nos achats, il ne cherchait pas à voir ce qu'on avait acheté. Que tu aies acheté ce que tu voulais ou pas, il ne s'occupait plus. Son objectif c'était de nous satisfaire. Je pense que cette façon de faire c'était une satisfaction en mal, parce qu'il n'y avait pas de contrôle, ni de suivi. Avant qu'il ne meure, il avait un frère qui lui avait dit : « ce n'est pas que tu manquais d'argent, mais tu as trop gâté tes enfants ».

Lorsque le père de Zébès a commencé à savoir que son fils avait commencé à avoir des fréquentations non appropriées et des activités malsaines, des mesures de recadrage n'ont pas été mise en place par le père.

Zébès : *Mon père avait commencé à soupçonner que je faisais des bêtises après quelque temps parce que je ne lui demandais plus de l'argent. Il nous donnait chaque mois de l'argent de poche et je dilapidais pour moi. Puis je volais pour mon frère ou je lui arrachais de force comme je pouvais le frapper.*

Il a donc commencé à nous donner de l'argent chaque semaine et il me demandait de lui faire à chaque fois le point de mon argent pour voir si ce n'était pas fini. Il avait commencé à nous contrôler un peu. Il faisait tout pour ne pas que je fasse des gaffes sur mon frère ou en ville. Quand il a commencé à me demander, je disais que l'argent n'était pas fini, sachant que j'aimais trop l'argent et que bien qu'il y avait tout à la maison, j'achetais des friandises dehors, il a su que j'étais devenu une autre personne. Pour lui, l'affaire n'était pas claire³¹. Il a commencé à me corriger à sa manière en me privant de ce que j'aimais. Pour mon père la correction n'était pas la chicotte.

3. Un goût excessif pour l'argent

En plus de sa mauvaise gestion, son goût effréné pour l'argent l'a entraîné à beaucoup fréquenter les gangsters et même à voler de l'argent à la maison.

Zébès : *Quand j'ai connu mes « vieux pères » et que j'avais plus d'argent pour acheter des choses pour mes amis et moi, je partais leur quémander souvent. Ils me donnaient de gros billets. La première fois ou je me suis dit que telle somme d'argent est à moi seul, c'était avec eux. Mon père me donnait certes de l'argent de poche soit 20.000 francs ou 30.000 francs pour mes achats. Mais lorsque les gangsters me remettaient 5000 francs, je me disais que c'était à moi seul. Je pouvais faire de ça ce que je voulais, soit déchirer ou dépenser sans rendre compte à*

³¹ Terme en langage familier et en argot (nushi) qui veut dire que le père a commencé à soupçonner qu'il avait des fréquentations malsaines

quelqu'un. A la maison mon père avait commencé à me demander les comptes de ce qu'il me donnait par semaine pour ne pas que je prenne l'argent de mon frère [...].

Un jour les « vieux pères » m'ont demandé si mon père n'avait pas d'argent à la maison. Je leur ai dit qu'il y en avait et ils m'ont demandé de voler et d'envoyer. Mon père avait l'habitude de rentrer du travail avec une petite mallette où il prenait souvent de l'argent pour remettre à ses copines. Un jour de retour de son travail, il a déposé la mallette dans sa chambre et est sorti. J'ai volé et je suis parti donner aux « vieux pères ». Ils m'ont remis beaucoup d'argent et j'ai fui pour aller chez mon oncle à Koumassi. Le lendemain il est allé me chercher. Ma mère y était ce jour-là, elle a dit que c'était de sa faute qu'il m'avait trop habitué à l'argent.

4. Une vie de dépendance

Depuis son enfance jusqu'à son âge adulte, il a toujours dépendu de son père. Après la mort de son père, son grand frère lui vient en aide.

Zébès : *Pour moi, toute ma vie j'allais avoir de l'argent de mon père. Jusqu'à ce qu'il meure en 2004, il me donnait la somme de 50.000 francs chaque fin de mois comme argent de poche. Pendant les fêtes, il me donnait la somme de 100.000 francs pour que je fête avec ma petite famille. Il se foutait que mon frère et moi travaillions ou pas. Mais mon frère lui a dit de ne plus lui en donner parce qu'il avait une très bonne situation financière [...].*

Aujourd'hui, c'est mon grand frère qui s'occupe de moi. Depuis la mort de notre père, il me soutient. Chaque fin de mois, il me donne de l'argent pour ne pas que je fasse des gaffes. Pour la scolarité de mes enfants, il me donne de l'argent et aussi pour les fêtes. Quand il apprend que l'un de mes enfants est malade il m'appelle pour me remettre de l'argent pour les soins. Même quand je ne lui envoie pas d'ordonnance médicale. Mon premier fils est en France avec sa mère depuis 5 ans. Mais je lui ai fait toujours croire qu'il était avec moi ici et il me donnait de l'argent pour lui. C'est dernièrement qu'il a appris cela et s'est fâché contre moi.

À cause de cela il ne m'a pas remis de l'argent avant d'aller en mission au Mali et je n'ai pas encore inscrit mon fils.

5. Un rêve de footballeur brisé par le père

Au cours de nos entretiens, Zébès à plusieurs fois mentionné qu'il aimait le football. Il a plusieurs fois proposé à son père de l'inscrire dans un centre de football ou de l'envoyer en Europe pour être footballeur. Mais son père disait qu'il n'y avait pas d'avenir dans le football. Après l'une de nos entrevues, nous lui avons demandé quel était son rêve depuis qu'il était tout petit. Il a baissé la tête pendant un moment et nous a répondu : *« j'ai toujours rêvé d'être footballeur, même le grand SimpliciteZinsou à tout fait pour que je joue à l'Africa sport national, mais mon père n'a jamais voulu. »*.

[...] Après mes échecs au CM2, je disais à mon père que je voulais jouer au football. Depuis la classe de CPI, j'aimais le football, je jouais dans les comités et les tournois du quartier. Mais mon père refusait.

6. L'influence des amis sur les choix de Zébès

Les fréquentations de Zébès ont été une base de son insertion dans le gang.

Zébès : *La première fois où j'ai dormi c'était pour soutenir mes amis. Certains de mes amis avaient des problèmes à la maison parce que leur mère n'était plus avec leur père, et la femme de leur père ne leur donnait pas à manger. Ainsi, ils dormaient au marché de Marcory. J'ai donc décidé volontairement de leur tenir compagnie comme ils étaient mes amis. Après ce jour, j'ai vu que cela était intéressant, je venais passer souvent des nuits avec eux quand mon père était en mission ou même s'il était là, en cachette. Je leur apportais de quoi manger, je partais voir mes « vieux pères » gangsters. Ils me donnaient de l'argent et j'achetais de la nourriture et d'autres choses dont mes amis avaient besoin.*

III. LES SIGNIFICATIONS DE L'APPARTENANCE DE ZEBES A UN GANG

Cette partie met en évidence les significations que Zébès donne à son appartenance à la *Cobra Force* et à son investissement dans les activités criminelles.

1. Un sens au-delà d'un cercle d'amis

Zébès : *Le gang était pour moi comme une famille. Je pouvais faire tout ce que je voulais. On se sentait en sécurité et partout où je passais, les gens me connaissaient. Le gang me donnait une certaine autorité, un pouvoir, est ce que tu vois. J'avais mis tout ce que je suis³² dans ce groupe.*

Tellement que j'étais connu, lors de la crise postélectorale, j'ai été sauvé de justesse. Les FRCI m'avaient pris et m'avaient mis dans le coffre du véhicule, après m'avoir bien frappé. Ils m'ont emmené devant leur chef et il s'est trouvé que ce dernier me connaissait. Moi, je ne le connaissais pas. Il m'a dit : « Zébès, c'est toi ! Mais il y a quoi ! Libérez-le c'est mon vieux père ». Il m'a remis des habits et m'a demandé d'intégrer son groupe de FRCI. Mais moi les affaires de corps habillé je n'aimais pas surtout avec cette histoire de politique.

2. Les « sciences » comme activités lucratives

L'objectif de Zébès lorsqu'il pratiquait les sciences était d'avoir de l'argent.

Zébès : *On se met dans ça pour avoir de l'argent. Tout ce qu'on faisait c'était pour avoir de l'argent et survenir aux besoins du groupe et à nos charges à la maison. Certains d'entre nous avaient des copines, et des enfants avec qui ils vivaient.*

Quant à une intervention de l'Etat par rapport à une prise en charge ou un financement pour une activité, selon Zébès peut-être 25% des individus dans les sciences vont accepter.

³²Expression pour signifier qu'il s'est investi personnellement dans ce gang

Zébès : *Si l'Etat venait à nous dire qu'il allait financer nos projets où trouver du travail pour nous, je pense que cela allait être difficile. Seulement, un petit nombre de personnes va vouloir alors que beaucoup n'ont pas de diplôme. Aussi parce que l'argent que les jeunes gagnent dans les sciences est important. Pour une seule opération s'ils n'ont rien eu ce n'est pas moins de 200 000 frs. Moi par rapport à mon activité je ne gagne pas plus de 100 000 frs. Car les téléphones et autres ne rapportent pas gros.*

3. L'activité de pickpocket comme gagne pains quotidien

A savoir quelle activité pratique-t-il dans le gang et depuis la dislocation du gang ? Zébès nous a répondu qu'il exerce dans son domaine de compétence qui est le vol dans les lieux publics et transport en commun.

Zébès : *Dans le gang, bien j'étais chef, je me cherchais³³. Je partais à la gare nord et sud de la SOTRA pour mes business. Je volais les portes monnaies, les téléphones portables [...].*

Actuellement, pour m'en sortir je vais travailler de temps en temps à la zone industrielle de Yopougon. Mais là-bas, il ne paye pas bien surtout en vacance, à cause de leurs protégés, on ne gagne pas de quoi à faire. Pour m'en sortir alors, je vais dans mes Zones habituelles, à la gare nord, souvent à la gare sud mais là-bas ce n'est pas mon territoire. Je vais aussi dans les gares routières. Quand les cars arrivent, au moment où les passagers récupèrent leurs bagages, on profite pour voler. Pour voler on ne va jamais seul. Dans les bus j'ai été pris plusieurs fois. Aujourd'hui, si tu demandes aux contrôleurs de la gare nord de la SOTRA s'ils connaissent un certain Zébès, ils te diront qui je suis. Mais quand je suis dans les problèmes comme ça, c'est mon grand frère qui vient me faire sortir. La dernière fois où j'ai été pris, j'ai été frappé au point où mon œil était enflé et fermé. Après ma bastonnade, le contrôleur général qui me connaît très bien, m'a mis nu dans son bureau et lorsqu'un bus arrivait à la gare, il me mettait dehors afin

³³ Terme en argot ivoirien (nushi) qui veut dire chercher de l'argent

que les usagers me voient et que j'ai honte. Il m'a dit qu'il allait m'humilier afin de ne plus mettre les pieds à la gare. Cela fait environ deux semaines, mais j'attends un peu d'être oublié, pour repartir car c'est de ça je vie. Actuellement c'est la rentrée et je n'ai même pas encore payé la scolarité de mon fils qui est en classe de cinquième et acheté les fournitures scolaires. Mon frère est actuellement en mission et il est fâché avec moi, sinon c'est lui qui payait tout.

4. L'opinion que se font les gangsters de leurs activités selon Zébès

Les gangsters sont conscients qu'ils posent des actes négatifs et certains vont même se convertir au christianisme.

Zébès : *un temps j'ai décidé d'aller à l'église et certains membres du gang m'ont suivi. On sait très bien que ce que nous faisons n'est pas bien. C'est pourquoi pour aller opérer, certains prennent la drogue et ceux qui ne la prennent pas consomme l'alcool.*

Quand le matin je me lève et que je vais dans mes sciences je sais que je peux ne plus revenir, que je peux être tué. Je vis au jour le jour. Mais quand on veut changer de vie c'est difficile.

Un jour après ma conversion je partais à l'église à Marcory j'ai emprunté le bus. J'ai vu de l'argent à l'intérieure du sac d'une dame. J'ai piqué l'argent et quand elle se lamentait j'ai commencé à évangéliser dans le bus. Arrivé à l'église j'ai fait une offrande.

De plus, étant donné qu'ils étaient conscients de leurs actes ils ouvraient une caisse qui était alimentée par des cotisations pour soudoyer les agents de police en cas d'arrestation d'un membre.

Zébès : *quand ils ont ouvert le 32ième arrondissement, quatre de nos gars ont été arrêtés et on a géré sans l'apport des parents... avec l'argent de la caisse qui était garnie par nos cotisations.*

5. Une structuration du gang selon les aspirations personnelles de Zébès

5.1. La réorganisation du club d'amis en gang

Zébès : Au départ le gang « cobra force » n'était pas un gang. Ce n'était qu'un simple groupe de jeunes qui participait aux tournois de football, organisait des soirées entre jeunes en décembre ou en fin d'année scolaire, en outre des activités sportives pour les parents et enfants.

Lorsque j'ai intégré le groupe et que la majorité des jeunes m'aimait bien, je leur ai dit : « c'est vrai que c'est un simple club de jeunes, mais on va chercher à se réorganiser, instaurer des cotisations, avoir des cartes de membre afin qu'à la rentrée, si certains parmi nous avaient des difficultés ou les parents n'avaient pas les moyens pour leurs besoins scolaires, que nous puissions les aider et plus tard les parents allaient nous rembourser ». C'est ainsi que j'ai constitué un petit groupe pour aller parler aux parents et ils y ont adhéré.

Nous organisions souvent des soirées, pour ceux qui avaient obtenu des diplômes (BAC, BEPC). Lorsque nos petits frères voulaient participer à un tournoi on les inscrivait et on louait des maillots pour eux [...]. J'ai organisé de telle sorte que le groupe ait un fond pour être autonome, lorsqu'il veut organiser une activité. Mais les activités criminelles ont été intégrées au fur et à mesure. Tout a commencé lorsqu'on participait aux tournois. Il arrivait que parmi les supporters, une bagarre éclatait ou qu'il y avait des histoires entre notre et équipe et une autre ou encore qu'il y avait un règlement de compte. Nous avons donc constitué un groupe d'auto-défense pour défendre l'association.

5.2. Signification du nom « cobra force »

Zébès : Au départ le gang s'appelait Mavou à cause de l'équipe de football. Jusqu'à présent c'est le nom du quartier. Le gang était organisé comme une entreprise, et comme un moment donné le groupe avait du mal à participer aux tournois, nous avons voulu donner un nouveau nom qui correspondait à notre volonté de toujours gagner. Tu sais ! On faisait tout pour remporter les tournois de

football. On mettait tout en place, je dis bien tout. Même si notre équipe était faible par rapport à l'adversaire, on m'était tout en place pour remporter le match. (Rire)

[...] Une année, lors d'un match de demi-finale d'un tournoi vers le château d'eau (Abobo avocatier château d'eau), on était mené et le match était presque fini. Il y avait un « vieux père » qui est actuellement en France. Il est allé déboucher le château d'eau et l'eau a jailli sur le terrain. Le match a été arrêté et nous avons rejoué quelques jours après sur un autre terrain. Nous étions encore menés et c'était 1 à 0. Il restait quelques minutes lorsque l'un de nos supporters, un membre du groupe est parti de la foule et est venu gifler l'un de nos joueurs sur le terrain. Sur le coup nous avons dit que c'était un supporter de l'équipe adverse. Sur le champ nous avons créé une bagarre générale. On a repris encore le match et nous avons remporté en fin de compte le tournoi.

À cause de notre façon de faire, lorsqu'on participait à un tournoi les autres équipes refusaient d'y participer. Et même lorsque l'équipe changeait de nom, lorsqu'ils voyaient un à deux joueurs, ils refusaient d'y participer. C'est ainsi qu'on a voulu changer le nom du gang. Plusieurs noms ont été proposés comme « dragon, scorpion etc. », mais nous avons préféré « cobra force ». En ce moment-là les films chinois étaient en vogue et les enfants aimaient regarder ce genre de films. Dans ces films le serpent cobra était difficile à tuer et lorsqu'il engageait un combat, il en sortait toujours vainqueur. Pour enlever la mauvaise réputation que le groupe avait et pour le groupe de sécurité qu'on avait mis sur pied nous avons choisi à l'unanimité le nom « cobra force ».

5.3. La stratégie d'attribution de responsabilité au sein du gang

Zébès : Il y avait un chef considéré comme le président que j'étais. J'avais un adjoint, un conseiller. Il y avait aussi deux conseillers du gang, un trésorier, un commissaire aux comptes et tous les responsables de section. C'était tous ceux-là qui constituaient le staff des responsables. C'était comme un gouvernement, une association et une entreprise. Nous étions même reconnus par la police comme une association légale [...].

J'ai été choisi parce que les jeunes s'avaient que si je dirigeais le groupe je n'allais pas dépenser leur argent puisque, je partageais déjà et après mes « sciences » dans les bus je partageais avec eux. Aussi depuis que je suis petit je dirigeais des groupes d'amis.

Dans le groupe en fonction de la façon de faire, la personnalité et le courage, surtout le courage les membres à l'unanimité décidaient quelle personne devait être responsable. S'il y avait une responsabilité à prendre, les membres influents (responsables) se réunissaient et proposaient un membre puis consultaient les membres de la section pour voir s'ils étaient favorables. L'âge, ne comptait pas dans le choix [...]. Il fallait être courageux, avoir un charisme de dirigeant. Car il ne devait pas prendre les décisions sur des coups de tête, il devait savoir consulter les membres et prendre ses responsabilités [...].

Il y avait un chef du nom de « Gnangnan ». Il n'avait pas de force. Il était petit de forme et de taille. Mais lorsqu'il disait un mot tout son staff exécutait. Il avait le courage et il avait « la bouche³⁴ ». Il avait la qualité de rassembleur. Actuellement il est en prison à la MACA et même étant en prison il est chef. Il a des gardes de corps et est respecté. Le responsable donne l'exemple. Lorsque le groupe allait en mission ou allait pour une bagarre, les chefs « montaient sur le terrain ». Ils ne restaient pas au quartier à attendre les éléments. Pour être chef de gang ou un responsable d'un groupe dans le gang, il fallait être violent, meneur d'homme et être un ancien dans le groupe. La responsabilité dans un gang n'est pas une question d'âge.

5.4. Les différentes branches du gang

Zébès dans le souci de venir en aide à ses amis, a organisé le club d'amis, en une association qui s'est transformée en gang avec des activités criminelles.

³⁴ Terme en nushi qui signifie avoir la grande gueule

5.4.1- La section sport

Zébès : *Les personnes de cette section étaient chargées d'inscrire le groupe aux tournois de football organisés dans la commune d'Abobo. Ils constituaient l'équipe et trouvaient les équipements (maillots), l'eau au cours des matchs pour les tournois. Ils organisaient aussi des activités sportives pour les enfants et les parents, par exemple le jour de la fête de mères, ils organisaient des matchs de football pour les mamans du quartier.*

5.4.2- La section sécurité

Zébès : *Il y avait les travailleurs. En réalité les personnes de ce groupe travaillaient effectivement. Ils étaient chargés de surveiller le quartier surtout le marché, les magasins et boutiques contre les voleurs. Ils étaient comme des vigiles. C'était un moyen pour mettre de l'argent dans la caisse, parce que chaque mois, les commerçants du marché et les boutiquiers versaient de l'argent pour leurs services. La somme variait selon la taille du magasin. La somme partait de 2000 francs à 25000 francs. Ils surveillaient souvent même les magasins des Libanais. Mais la plupart du temps je leur demandais de demander aux commerçantes du marché ce qu'elles pouvaient payer pour ne pas qu'il y ait des histoires au moment de payer. Lorsque ceux-ci ne donnent pas ce qu'ils ont promis au groupe, nous pillions leurs magasins. Comme nous avons déclaré le groupe au commissariat de police, nous ne pouvions pas faire savoir que c'était nous. Donc le groupe montait un plan où ceux qui étaient chargés de surveiller étaient ligotés et bastonner à sang souvent. Ce plan était fait avec l'accord de ces derniers.*

Le matin lorsque le propriétaire du commerce venait, il les envoyait à l'hôpital et leur donnait de l'argent souvent même. Quand c'était comme ça, ceux qui prenaient le risque d'être frappés au moment du partage recevaient beaucoup.

5.4.3- La section collecte

Zébès : À cause de notre façon de fonctionner, le groupe était craint dans la commune d'Abobo. Ce qui faisait que le quartier (Mavou) était sécurisé. Comme le groupe surveillait le quartier, alors j'ai mis un petit groupe sur pied pour aller vers les parents pour une petite contribution. Cette aide permettait de protéger le quartier contre les voleurs, les agressions, puisque nous-mêmes étions les bandits à l'insu des parents. L'argent servait à acheter la nourriture, le café et d'autres choses pour maintenir les jeunes qui surveillaient.

5.4.4- La section défense

Zébès : Elle était chargée de prendre la défense des membres du gang, y compris les jeunes du quartier. La section était composée des « bagarreurs ». Par exemple lorsqu'un pays était attaqué, il y avait des militaires qui commençaient, ensuite les autres corps armés venaient en soutien. C'était de cette façon nous étions organisés. Les éléments étaient les premiers à agir en cas d'attaque ou lorsqu'on devait aller se battre dans les autres quartiers.

5.4.5- La section règlement de compte

Zébès : Au cas où le groupe avait affaire à un individu, les membres de la section étaient chargés d'analyser et de réagir. Ils étaient aidés par les membres de la section défense parce que très souvent, les règlements de comptes finissaient par des bagarres.

5.4.6- La section affaire sociale

Zébès : Ce qui m'a motivé à réorganiser le club, c'était le fait de s'entraider entre nous, et d'aider les jeunes qui n'avaient pas de moyens. Nous avons mis une caisse sur pied où chaque mois nous cotisions pour l'alimenter. L'argent de la caisse servait à aider les personnes qui étaient dans des difficultés. Donc pour mieux gérer la caisse et pour donner l'argent à ceux qui en avaient vraiment besoin,

nous avons mis la section affaire sociale. Les membres se chargeaient d'étudier la demande des personnes qui nous sollicitaient et ils transmettaient aux chefs leurs avis en vue de décaisser l'argent ou non.

5.5. Les activités criminelles

5.5.1- L'introduction de braquage à main armée

Zébès : Mon petit frère Claude (cousin) était craint dans le secteur et certains jeunes du secteur voulaient l'affronter. Selon les dires, il était très fort dans la manipulation avec les couteaux au cours des bagarres. Ainsi un jeune du nom de Cheik Mo, qui lui était fort dans les braquages avec les couteaux, l'a approché pour qu'il fasse une fusion pour agresser les gens. Un jour, lors de l'une de leur opération, ils se sont fait tabasser par un individu avec leurs couteaux en main. Je ne sais pas si c'était un maître de karaté, mais ils se sont faits « désciencer³⁵ » et ils ont dû me demander pardon afin que ce dernier ne les envoie pas à la police.

Après cet affront, mon petit frère (cousin) a dit à son complice Cheik Mo que je connaissais un Burkinabé qui faisait louer des armes aux Braqueurs, et si je partais le voir il n'allait pas me prendre de l'argent. Mais ils ont eu peur de moi craignant ma réaction et ne m'en ont pas parlé. Le « fiston³⁶ » Cheik Mo ayant peur de se faire tabasser à nouveau avec son couteau a agressé un policier au niveau de la cité policière (Abobo SOGEFIHA) et lui a arraché son arme. Ils ont commencé à braquer avec une seule arme mais c'était difficile d'opérer. Toute cette histoire se déroulait à mon insu. Lorsqu'ils ont eu l'arme les deux « fistons » ont intégré quelques éléments de la section sécurité. Au cours des réunions du groupe, lorsque je disais qu'on avait besoin d'argent et que je demandais des cotisations, Cheik Mo et mon petit frère Claude payaient pour eux et leurs éléments en plus des cotisations mensuelles. J'ai commencé à me poser la question : « c'est quelle affaire ça ! ».

³⁵ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie se faire battre ;

³⁶ Terme en argot ivoirien (nushi) qui désigne un individu moins âgé à qui l'on porte toute confiance

À la maison, j'ai posé la question à mon frère Claude sur leurs sources de revenue. A ma grande surprise, il m'a dit qu'il pensait que c'était moi qui leur avais fourni les armes pour braquer. Dans la nuit je suis allé chercher Cheik Mo. Quand je l'ai retrouvé, il était « fourré³⁷ ». Je lui ai demandé : « où tu as eu cette arme ? ». Il m'a dit qu'il avait agressé un policier et a pris son arme, parce qu'un jour au cours d'une de leur opération, ils ont été bien frappés par une espèce de maître chinois.

Aussi, lorsqu'ils agressaient s'ils ont trop eu c'était 50.000 francs ou 100.000 francs, ils ont donc décidé d'attaquer les domiciles, mais ils ont eu peur de me le dire. Je lui ai dit : « fallait me dire ! Tu n'avais pas besoin de tomber sur un policier. Moi, si tu veux le mal, je t'accompagne dans le mal avec succès ! Si tu veux le bien aussi, je t'accompagne ! Selon ce que tu veux, je te donne ». Sur le coup il a profité pour m'informer qu'ils opéraient avec des membres de la sécurité. Je lui ai dit qu'il y avait de problème et que moi-même j'étais un pickpocket, s'ils voulaient ensemble nous allions organiser le groupe pour bien opérer afin d'avoir beaucoup d'argent dans la caisse. Je lui ai donné rendez-vous le lendemain matin pour aller voir mon « vieux père » burkinabé.

Nous sommes allés à Koumassi « sans fil³⁸ » pour prendre des armes. Mon « vieux père » était content de me revoir. Il m'a demandé si c'était moi avait envoyé mon petit frère Claude et son ami la première fois. Je lui ai dit non que je n'étais pas au courant, parce qu'il avait refusé de leur louer les armes. Il leur avait dit que cette « science » est risquée. Si l'un d'entre eux se faisait tuer la première fois, ils allaient jeter les armes et fuir. Mais comme je suis venu, il allait nous donner. Il nous a demandé combien d'armes nous voulions ; je lui ai dit trois avec quatre mois de location. Cheik Mo avait déjà une arme et comme ils étaient cinq, il fallait avoir au total quatre. Sur le terrain, il y a toujours un qui n'a pas d'arme pour lui permettre de récupérer les gains. Ça lui permet d'être libre Comme j'étais son « bon petit³⁹ », comme cadeau, il nous a laissés un mois de location gratuite, et

³⁷ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie cacher une arme sous les vêtements portés

³⁸ Quartier précaire de Koumassi

³⁹ Terme en argot ivoirien (nushi) qui désigne un individu moins âgé à qui l'on fait confiance

nous a dit : « après chaque moi envoyez mes trucs, parce que c'est de ça je vis. Dans les mois cherchez votre argent à même temps. Si vous n'avez pas eu pour vous, si vous venez vous allez me donner mon argent, parce que si vous avez eu des milliards, vous n'allez pas venir me donner des millions. Si la date arrive que vous ne venez pas avec mes armes, je vais me renseigner, je vais vous trouver et je vais vous créer des problèmes, moi quand on tire sur moi ça ne rentre pas ». C'est ainsi que les « boss⁴⁰ » ont été créés.

Cheik Mo et mon frère géraient ce groupe de braqueur. Pour opérer, ils partaient dans les autres communes comme Cocody, Marcory, Yopougon. Ils guettaient les maisons et ils partaient opérer. Quand ils revenaient c'était avec de grosses sommes ou des bijoux très chers. Quand le groupe avait besoin d'une forte somme, c'était à eux qu'on faisait appel.

5.5.2- Les agressions

Zébès : Souvent aussi on agressait des inconnus dans la rue. On n'avait pas affaire aux habitants du quartier. Si la personne était un nouveau dans le quartier, on lui souhaitait bonne arrivée en volant chez lui ou en l'agressant. Il arrivait que des filles soient violées mais c'était rare. Une agression se déroulait à trois ou quatre personnes. La victime était dépouillée de tout et si elle n'était pas calme, elle était passée à tabac ou piquée avec un couteau pour la « calmer ».

5.5.3- L'organisation avant les opérations

Zébès : Pour les opérations, les victimes sont choisies au hasard en général, et il est rare d'avoir pitié. Pour ne pas avoir pitié il fallait se mettre sous excitants (drogue, alcool). Quelle que soit l'activité, il était proscrit de les commettre sur les amis. Lorsque cela arrivait et que l'ami signalait à son ami, membre de gang, dans un temps record, les objets lui étaient restitués, car « chien ne mange pas chien ».

⁴⁰ Terme dans le langage des gangsters qui désigne les braqueurs

6. Les modes d'adhésion au gang

6.1. Les liens d'amitié

Dans le gang de Zébès, l'adhésion était la plupart du temps une volonté personnelle des jeunes.

Zébès : *On ne faisait pas d'affiche pour faire appel à des nouveaux. Les jeunes des quartiers environnants enviaient notre groupe. Parce que nous étions très organisés et on défendait les habitants du quartier, même s'ils ne fréquentaient pas le groupe. Personne ne pouvait quitter un autre quartier pour frapper un habitant du quartier Mavou. Ainsi, pour avoir la protection du gang, pour être en sécurité, pour être défendu, certains jeunes demandaient à intégrer le groupe. En général, ceux qui voulaient intégrer le gang avaient des connaissances au sein du groupe ou cherchaient à y avoir des amis. Le groupe était tellement craint dans la zone que les personnes qui voulaient intégrer le groupe n'osaient pas venir directement. Ils passaient toujours par quelqu'un.*

6.2. La sélection

Zébès : *lorsqu'on participait à un tournoi de football, on (le gang) détectait les bons joueurs pour l'équipe de football. De la même façon j'ai été approché par les jeunes du Mavou lorsque je jouais avec les 11 frères, c'était de la même manière le groupe faisait la cour aux bons joueurs dans les tournois. Certains éléments, après les tournois on cherchait à les rencontrer. On passait par tous les moyens pour qu'il intègre le groupe. S'il refusait je demandais qu'une fille lui fasse la cour et cette technique marchait très bien.*

Une fois après un match, il y avait un très bon joueur du nom de Willy qui nous avait fatigués. Nous avons dit d'intégrer notre équipe mais il a refusé. J'ai demandé à l'une de nos petites qui aimait bien le groupe, du nom de Dadier rose de faire tout pour que ce dernier intègre l'équipe de football. Elle l'a séduit, a couché avec lui et après elle l'a convaincu pour jouer avec nous. Ce genre de recrutement, c'était plus l'équipe de football. Dans les autres sections c'était rare

de faire la cour, parce que le groupe était déjà convoité par les jeunes des autres quartiers.

7. Les stratégies de formation et d'intégration des nouveaux membres

7.1. Le brigandage

Zébès : *Lorsque quelqu'un voulait entrer dans le groupe, il fréquentait le groupe afin de savoir ce qu'on faisait. Après un moment, nous lui demandions ou il nous demandait à être un membre du groupe. Les chefs du groupe lui donnaient rendez-vous dans un maquis et l'un d'entre nous lui disait d'aller prendre le portable ou quelque chose qui nous plaisait, sur la table d'un inconnu. A lui de se débrouiller pour nous l'apporter. Il n'y avait pas de lieu et d'heure fixe, tout dépendait de notre inspiration.*

7.2. Le vol chez soi

Zébès : *On l'envoyait après le premier test chez lui à la maison pour prendre soi la bouteille de gaz, de l'argent ou quelque chose de précieux. Par exemple si c'était la fin du mois et que les parents l'avaient envoyé effectuer une course. Je pouvais lui dire de détourner l'argent et d'expliquer qu'il avait perdu. Après le vol, l'individu est soupçonné, souvent même frappé. S'il ne nous dénonce pas il intègre le groupe.*

7.3. La bagarre

Zébès : *Le groupe se retrouvait sur le terrain UESO, aujourd'hui nommé terrain « Gervihno » pour une séance de bagarre. On formait un cercle et selon le physique du nouveau membre on lui trouvait un adversaire avec qui il devait se battre. Ils se battaient jusqu'à ce qu'un d'entre eux signe forfait.*

7.4. Les cankes⁴¹ (scarification)

Zébès : *Il arrivait aussi que certains fassent des cankes pour se protéger. Ces derniers faisaient des cankes pour ne pas se faire battre comme canke soleil, bélier, un « coup gbolo⁴², anti-balle, anti fer etc. mais c'étaient des actions individuelles. [...]*

Moi je ne l'ai jamais fait et je n'ai jamais demandé à quelqu'un de le faire. Moi je crois en Dieu, donc les pratiques mystiques ne m'intéressaient pas. Je sais que la plupart des bosses (braqueurs) avec Cheik Mo faisaient les cankes d'anti-balle. Ceux qui aimaient se battre faisaient les cankes de bagarre (bélier, soleil, un coup gbolo) [...]. Ils ne faisaient pas ces pratiques ensemble chacun opérait de son côté avec son marabout. Certains même, se rendaient au Mali ou au Burkina pour faire ce genre de trucs surtout contre les couteaux et les balles.

8. Les étapes d'intégration

Zébès : *[...] C'était après cinq à six moi que le groupe pouvait considérer un nouveau comme membre actif du gang. Avant de l'associer aux réunions, de lui attribuer le montant de sa cotisation et qu'il ait un mot à dire, il subissait plusieurs étapes.*

- *Première étape : le nouveau devait fréquenter le groupe pendant un certain nombre de temps soit cinq à six mois.*
- *Deuxième étape : après les mois d'observation, le groupe faisait passer des épreuves. On commençait par le brigandage dans les maquis ou dans la rue, le vol chez soi et la bagarre !*
- *Troisième étape : ce qui se passait dans la nuit, était plus considéré que ce qui se passait dans la journée au cours de la nuit on demandait au nouveau de participer à l'agression d'un inconnu. On pouvait lui demander de violer une jeune fille qui passait seul dans un couloir. Mais le plus souvent, on*

⁴¹Terme en argot ivoirien (nushi) qui fait allusion aux scarifications dans le but d'avoir une protection mystique

⁴²Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie knock-out (KO)

demandait au nouveau de participer à un vol ou un braquage à main armée. Son rôle était de surveiller les environs lors de l'opération afin d'éviter les intrus et de prendre le butin puis le déposer au lieu de rendez-vous. Le lieu de rendez-vous était une maison inachevée qui est aujourd'hui la maison du joueur Traoré Lassina.

- *Quatrième étape : Lorsque l'individu passait les épreuves, chaque chef de section, l'observait. Après le temps d'observation les chefs lui demandaient dans quelle section il pouvait se sentir à l'aise. Si cela ne correspondait pas à ses qualités, nous lui faisons une proposition.*
- *Cinquième étape : toutes les épreuves se faisaient au cours de cinq à six mois. La dernière étape est la cotisation et la carte de membre. Les cotisations étaient fixées en fonction de la situation familiale des membres.*

9. Les rituels selon l'âge

Zébès : *La majorité des épreuves était pour les jeunes. Si un « doyen ⁴³ » voulait intégrer le groupe, il ne passait pas d'épreuve, d'autant plus que c'était par l'intermédiaire d'un membre du groupe qu'il venait et avec l'âge il n'avait rien à prouver. Sauf que la seule chose qu'on lui faisait faire c'était de tester son aptitude à pouvoir garder le silence. Après une opération, on lui demandait de garder les objets volés ou le butin. C'est en fonction de cela qu'on pouvait le juger apte à être membre du gang.*

10. La signification sociale des rituels

Zébès : *Le groupe ne voulait pas se mettre en danger, parce que les personnes qui venaient, on ne les connaissait pas. Les épreuves servaient de tests pour sceller la confiance.*

⁴³Terme du langage familial qui désigne Une personne âgée, un adulte, une personne plus âgée

10.1. Le courage

Le brigandage dans le gang « cobra force » permettait de tester le courage et à ne pas avoir peur au cours d'une opération.

Zébès : *Cette épreuve, c'était juste pour tester son courage et sa capacité à exécuter une mission. S'il est en difficulté face à celui qu'il devait brigander, nous venons à son secours et nous faisons comme si nous n'étions pas au courant de cette histoire pour éviter les problèmes. Mais le fait d'échouer ne voulait pas dire qu'il avait échoué à l'épreuve.*

10.2. Le silence

L'aptitude des aspirants à garder le silence au cas où ils étaient pris par les agents de sécurité était le souci majeur du gang. Tout au long de l'entretien sur la signification sociale des rituels d'intégration, Zébès a longtemps parlé du silence.

Zébès : *En général ceux qui voulaient intégrer le groupe, étaient déjà connus comme des bandits chez eux à la maison. Le fait de l'envoyer chez lui voler quelque chose était pour tester son aptitude à garder le silence. S'il arrivait un jour qu'au cours d'une mission qu'il soit pris, il ne faudrait pas qu'il dévoile le nom ou qu'il dénonce le groupe. Et pour le savoir, le groupe envoyait le nouveau chez lui en famille pour voler.*

Lorsque les parents s'en rendaient compte il était frappé, questionner, punis et certains parents les faisaient mettre en garde à vue. Il devait déclarer ce qu'il avait volé. Certains membres du groupe faisaient exprès pour passer chez le nouveau pour prendre des informations sur la tournure de l'histoire afin de voir s'il n'avait pas dit le nom d'un élément. S'il était à la gendarmerie ou à la police les membres du groupe trouvaient des filles pour aller lui donner à manger.

Le fait de lui envoyer à manger c'était pour lui dire qu'on était fière de lui et que le groupe le soutenait. Même si l'on était prêt à t'égorger tu ne devais jamais dénoncer et dire le nom d'un membre. Actuellement il y a l'un de mes petits du nom de « Gnangnan » qui est à la MACA qui a été pris. Lorsqu'on l'a attrapé, il n'a pas

dit le nom de ses complices. Présentement il est chef à la MACA. Il y a plusieurs de nos amis qui ont été pris, mais ils n'ont jamais dit le nom d'un de leur complice. Ils ont été frappés et même condamnés à cinq ans de prison, mais ils ont gardé silence et sont sortis après leur peine.

10.3. La force

Zébès : Le gang « cobra force » se bagarrait très souvent, ce qui faisait qu'il était craint dans la zone. Les bagarres entre gangs rivaux étaient très fréquentes. Zébès nous a montré de nombreuses cicatrices sur son corps suite à des bagarres avec des gangs rivaux (les zaionnais). Il fallait donc être capable de se bagarrer afin de ne pas mettre en péril les missions.

Le fait de se battre était une manière de tester le degré de combativité, la force et l'endurance. Sur le terrain, c'était les plus forts qui partaient pour les bagarres et les règlements de compte. On choisissait les « guerriers » pour les « gnaga de gbonhi⁴⁴ » parce qu'on ne savait pas à qui on avait affaire et la force de l'autre « gbonhi⁴⁵ ». Donc pour aller faire une bagarre dans un autre quartier, on n'allait pas prendre les nullards pour aller se faire battre ! Pour pouvoir vaincre l'autre groupe il fallait choisir les meilleurs, les combattants. C'était dans cette optique qu'on faisait un test d'abord pour détecter les « guerriers ».

11. Le gang « cobra force »

11.1. Les règles du gang

Zébès : Le gang avait sa façon de fonctionner. Il y avait des règles de vie.

D'abord :

1 : le respect mutuel. Que tu sois chef ou pas, tu devais respecter tout le monde et les parents des membres du groupe. S'il arrivait qu'un ami ou le parent d'un

⁴⁴Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie bagarre en groupe

⁴⁵Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie groupe

membre avait affaire au groupe ou à un élément, une fois su, on avait plus le droit de le toucher. Celui qui s'entêtait à enfreindre la règle, en tout cas il allait avoir une sanction selon son acte. Si on était clément, c'était juste une amende sinon on le frappait. « C'est ce qu'on a appelé chien ne mange pas chien ».

2 : les cotisations. Lorsque la date limite était passée les membres qui n'avaient pas d'argent pouvaient plaider pour un autre délai après avoir démontré par A plus B qu'ils ont grouillé sans rien avoir. On accordait tout au plus une semaine. Mais si on devait partager de l'argent ceux qui n'étaient pas à jour n'en bénéficiaient pas.

3 : le groupe pouvait se retrouver quelque part soit dans un maquis et par exemple parmi les membres le chef était le moins âgé. Si un autre membre, quel que soit son titre dans le groupe arrivait, le plus petit du groupe se levait pour lui remettre la chaise, tant bien qu'il soit le chef. Il partait chercher une autre chaise pour s'asseoir. Les moins âgés se levaient pour remettre les chaises aux plus âgés. Cette façon de fonctionner faisait la force du groupe. S'il y avait un problème entre deux personnes, le moins âgé s'arrangeait pour présenter des excuses à son aîné, sinon lorsque cela arrivait aux oreilles des chefs, le moins âgé était sanctionné.

4 : si un membre avait des problèmes d'argent, il devait aviser les responsables une semaine avant par écrit au secrétariat du groupe. Le secrétariat l'envoyait aux affaires sociales pour voir si c'était possible et quel montant le groupe devait décaisser. Si le groupe ne pouvait pas, deux jours avant le rendez-vous on lui faisait appel pour lui dire qu'on ne pouvait rien faire pour lui.

11.2. Les doyens

Zébès : Les doyens étaient les plus âgés du groupe. Même si j'étais le responsable, ceux qui étaient plus âgés que moi étaient mes doyens mais pas des responsables. Quand il s'agissait de prendre des décisions, l'âge ne comptait pas ils n'avaient pas de mot à dire. Ils donnaient juste des conseils et ce qu'ils

pensaient. Mais comme on les respectait, avant les prises de décision on écoutait ce qu'ils pensaient et les responsables prenaient les décisions.

11.3. Les réunions

Zébès : *Chaque mois, il y avait deux grandes réunions qu'on appelait « la réunion des règlements ». À ces réunions on parlait des problèmes du groupe, des litiges entre les membres du groupe et les litiges autour des partages de butin. Il y avait des réunions de crises. Là c'était pour régler les problèmes urgents, liés à des éléments arrêtés ou tués.*

12. Les conditions sociales des membres du gang

Zébès : *Au sein du gang, il y avait toute sorte de personnes. Il y avait des personnes qui avaient des parents pauvres et d'autres riches. Les gens venaient intégrer le gang parce qu'ils aimaient notre façon de fonctionner. Mon père était riche mais j'étais chef de gang. Il y avait deux jeunes aussi qui habitaient le quartier dont le père était très riche, il avait des immeubles. Certains avaient des parents pauvres.*

Aussi il y avait même des étudiants en licence et des fonctionnaires (instituteurs, policiers) qui étaient membre du groupe. Ils étaient membres avant de travailler et ils y sont restés, sauf le président de l'équipe de football qui a connu le groupe étant fonctionnaire. Il y avait un policier qui après la crise n'a pas rendu sa kalachnikov [...] l'arme servait pour opérer. Les activités du gang se faisaient avec l'appui des policiers qui y étaient affiliés. De même quand on partait dans les autres quartiers pour une bagarre ou une intervention on sortait vainqueur parce qu'il y avait des policiers.

13. Le rôle des femmes

Zébès : *Il n'y avait pas de femme en tant que tel dans le gang. On avait des « go⁴⁶ » et « fistine⁴⁷ » qui aimaient notre « gamme⁴⁸ et nos sciences » et nous soutenaient. Dans la structure qu'on avait mise en place il n'y avait pas de branche de femme ou des tâches confiées aux femmes. Elles ne cotisaient pas et n'avaient pas de carte de membre. Elles nous venaient seulement en aide. Mais il y avait des « go » qu'on envoyait sur terrain pour convaincre un joueur ou un bon élément pour intégrer le gang.*

Comme je l'avais dit, il y avait une fille du nom de Dadié Rose qui aimait le groupe. Cette fille nous a marqués, elle était très belle avec une belle forme. Mais il y a quelques années, elle est décédée. Elle connaissait tous les membres du groupe, et assistait souvent aux réunions. Elle était comme une sœur. Elle nous aimait tellement qu'elle était prête à tout faire pour qu'on obtienne tous les bons joueurs. Elle était capable de draguer et coucher avec eux pour les emmener à intégrer notre équipe. Quand le groupe était « moisi⁴⁹ » elle nous disait : « restez tranquille, il y a un monsieur qui m'embrouille beaucoup là, on dirait qu'il est un « peu en forme⁵⁰ ». Elle appelait un homme et lui disait de venir lui donner une bière. Ils buvaient et mangeaient et elle lui proposait d'aller à l'hôtel. Elle nous appelait et donnait le nom de l'hôtel dans lequel ils étaient.

En pleine nuit sans que ce dernier ne sache, elle ouvrait la porte et des éléments entraient pour les braquer. Ils prenaient tout sur le monsieur et la fille, et l'un d'entre les braqueurs pouvait coucher avec elle, comme s'il la violait afin de lever tout soupçon sur elle. On faisait de telle sorte que le monsieur ne se doute de rien, et même va chercher à soigner la fille et lui donner un peu d'argent par rapport à l'agression. Elle organisait des coups comme ça mais n'était pas membre du gang. Je peux dire qu'elle était une sympathisante, elle nous venait en aide.

⁴⁶ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie copine ou petite amis

⁴⁷ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie petite sœur

⁴⁸ Terme en argot ivoirien (nushi) qui veut dire : une façon de faire

⁴⁹ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie ne pas avoir d'argent

⁵⁰ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie avoir un peu d'argent

C'était elle qui avait trouvé le président de notre équipe de football. C'était un instituteur qui aimait l'équipe et lors d'un de nos matchs, dans la foule ce dernier a échangé avec elle. À la fin du match il nous a remis 5000 francs pour acheter du « bandji⁵¹ » et le même jour elle a dormi avec lui. A la suite de leur relation, elle lui a demandé de devenir le président de l'équipe. Il assurait les besoins de l'équipe, surtout en frais de participation, en maillots et en eau [...].

Souvent aussi nos « go » pouvaient rencontrer un « wah⁵² ». Elle nous faisait signe de venir. Deux ou trois éléments s'y rendaient. Si elle savait qu'il n'avait pas trop d'argent elle profitait de la présence des éléments pour ne pas partir avec lui. Elle les présentait comme ses frères et demandait à son « gaou⁵³ » de payer de la boisson. Mais au cas contraire, les éléments s'asseyaient à côté pour consommer quelques bières et lorsqu'ils se levaient, ils les suivaient. La fille sachant qu'il y a des éléments derrière, le faisait passer dans des couloirs bizarres qu'en temps normal refuserai d'y mettre les pieds. Mais comme il va vouloir montrer son courage à la fille, il va s'engager dans ce couloir. Les hommes, lorsqu'ils sont avec une fille, ils veulent montrer leur courage. Les éléments les attaquaient et les dépouillaient de tout et pouvaient même la gifler pour ne pas attirer les soupçons sur la fille. Après elle retrouvait le groupe pour prendre sa part. A part la complicité, elles nous servaient de liaison lorsque nos amis étaient en prison. Lorsqu'un élément était emprisonné, on demandait à nos « go », de lui apporter à manger, de prendre de ses nouvelles, et de lui transmettre nos messages.

14. Le langage et les signes

Zébès : Le gang « cobra force » n'avait pas de signe ni de code. La seule chose c'est qu'on aimait bien s'habiller. Comme de bon ivoirien, on utilisait le « nushi » pour s'exprimer entre nous.

⁵¹ Terme en argot ivoirien qui désigne le vin de palm

⁵² Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie celui qui a de l'argent et le gaspille

⁵³ Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie personne se qualifiant par sa naïveté hors du commun

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Quand il y avait une situation où seuls les membres du gang devaient être informés, on utilisait des termes codés. Par exemple lorsqu'on sentait la présence d'un danger, soit des gens qui nous cherchaient pour la bagarre et qu'on était dans un maquis, celui qui sentait le danger ou était se levait puis disait : « la base est mieux ». Cela voulait dire : « dans les 2 minutes qui suivent tout le monde doit se rendre au quartier général ». Mais tous nos termes découlaient du « nushi ».

DISCUSSION

Cette dernière partie porte un regard plus théorique sur le phénomène à l'étude. Les résultats présentés au chapitre précédent seront discutés à la lumière des travaux empiriques recensés et de la théorie de la socialisation. Ce chapitre mettra en lien l'itinéraire social de Zébès et son adhésion à un gang. Enfin, des pistes de recherche et d'intervention seront proposées.

I. UNE CARRIERE DE GANGSTER FAÇONNE DURANT UN PARCOURS DE VIE

Cette première section discute des événements qui ont marqué la vie de Zébès. Il démontre que la situation sociale des jeunes gangsters n'est pas toujours précaire. Ainsi, l'adhésion des jeunes aux gangs découle de certains événements survenus durant la trajectoire sociale.

1. La désunion familiale comme source de déséquilibre pour l'enfant

1967 se situe dans la période où la Côte d'Ivoire connaissait le *boom économique* (Proteau, 2002). Né dans une atmosphère de conflit qui a créé une séparation entre son père et sa mère. Ce qui a eu impact sur lui, à un point où à l'âge de 3 ans il est privé de l'affection maternelle en plus de l'allaitement dont il n'a pas bénéficié à sa naissance. Selon Danyko et al (2002), Hamel et al (2003,), la plupart des jeunes susceptibles d'intégrer les gangs ont été élevés par un seul parent. . L'absence d'une mère au foyer est l'une des situations qui a marqué Zébès tout au long de son parcours de vie. Les bonnes conditions dans lesquelles il vit, lui permet d'avoir un physique de guerrier qui lui donne l'aptitude de se battre avec son frère, de se mesurer à ces amis et d'avoir le goût de la bagarre.

Par ailleurs, notre enquêté, présente sa mère comme une femme inconsciente, qui ne se souciait pas de son bien-être. Il emploie des termes en *nushi* (*djandjou*, *allé dans ses gazoiles*), exprimant la haine face à sa mère. La relation entre sa mère et lui était très tendue et ne la respectait pas. Avec son père c'était la parfaite entente. Son père lui apportait assistance et protection. Les conditions sociales de la famille de Zébès étaient bonnes car son père était un baron⁵⁴ du PDCI. Contrairement à De Latour (2001) qui dépeint des conditions socio-économiques difficiles des *ghettomen*. Dans les années 70, c'était le parti unique et les personnes appartenant à ce parti politique, en particulier les responsables de section bénéficiaient de certains privilèges et des postes administratifs qui leur assuraient de bonnes conditions sociales.

⁵⁴ Terme dans le jargon ivoirien qui désigne un cadre du parti politique PDCI

2. La préadolescence comme période d'imitation et d'adoption de mauvaises habitudes

Zébès a fréquenté de bonnes écoles puisque son père était un instituteur à la base. Toutes les conditions pour la réussite scolaire étaient réunies. Mais un manque de suivi dans l'éducation de celui-ci a été observé à un point où, il ne partait pas à l'école à l'insu de son père. Les résultats scolaires au primaire étaient médiocres, mais, par le statut de son père, il est admis en classe supérieure durant tout le cursus primaire. À la suite de ses nombreuses balades buissonnières, il fait la rencontre des gangsters en classe de CM2. Les contacts avec les membres de gangs surviennent généralement à la préadolescence (Reiboldt, 2001). L'étude menée par Hamel et collaborateurs (1998), note que la plupart des jeunes entrent en contact avec les gangs vers la fin de l'école primaire.

3. L'adolescence une période d'affirmation de la personnalité sous influence de l'environnement social

De même qu'à l'école primaire, les résultats scolaires au collège n'étaient pas bons. Zébès refusait de participer à certains cours et avait des problèmes avec l'administration de l'école. Selon les résultats, turbulent, bagarreur et impoli il est renvoyé en classe de quatrième. Son père l'inscrit dans plusieurs écoles privées où par son attitude, il est renvoyé. Tout comme Hamel et al (2003), les jeunes affiliés éprouvent des difficultés au plan académique. L'absentéisme scolaire, les punitions, les suspensions et les expulsions surtout dans les années de collège sont également communs aux jeunes affiliés aux gangs.

Les échecs scolaires et la reprise de classe d'au moins une année au primaire ont marqué le parcours scolaire des jeunes qui intègrent les gangs. La situation qu'a vécue notre enquêté rejoint les résultats de Danykoet *al.* (2002). Les jeunes affiliés aux gangs sont plus enclins à s'absenter de l'école sans raison valable et à vivre des échecs scolaires.

Les amis comptaient beaucoup pour Zébès. De son enfance à son adolescence, il s'était beaucoup lié à ces amis au point où, il est entré en conflit

avec son père, suite à son transfert au CEG de Port-Bouët. Lorsqu'il faisait des fugues, il se réfugiait chez ses amis. En tant que chef de groupe, il porte assistance à ses amis, puis il leur venait en aide. L'environnement social hors de la maison (amis, et connaissances) influence les attitudes et les choix des jeunes (Hamel et al, 2003). Comptant, sur ses amis, Zébès fait des fugues pour obtenir refuge chez ses amis et fréquente les gangsters dans le souci de se procurer de l'argent.

4. Le vol comme moyen lucratif

Dès le bas âge, son père le responsabilise et lui donne de l'argent de poche par mois. Il développe la cupidité, qui l'emmène à fréquenter de plus en plus les gangsters et adopte des stratégies pour s'en procurer lorsqu'il est en manque. Ainsi, il commence à voler à la maison, puis à la suite d'un excès, il est vivement réprimandé par son père. Avec la correction que lui a infligée son père, il commence à voler hors de la maison dans le souci de ne plus subir des physiques de la part son père.

Malgré la première punition, Zébès a continué à voler à la maison. Les crises d'adolescence conjuguée avec les besoins d'argent ont emmené Zébès à continuer ses forfaits à la maison et en ville. Il avait le goût du risque. Ces données nous montrent que les jeunes susceptibles d'avoir un profil de gangsters, semble commencer dès le bas âge à intérioriser les actes (vol, bagarre, acte criminel). Ces habitudes sont intériorisées dans le processus de socialisation comme principe d'action de l'acteur. Zébès développe des stratégies, fondées sur un petit nombre de dispositions acquises par socialisation, adaptées aux nécessités du monde social (sens pratique) bien qu'elles soient inconscientes (Bourdieu, 2002).

5. Difficulté d'orientation dans le tissu social

Après l'échec scolaire, le père de Zébès l'inscrit dans un collège professionnel en agriculture. À l'insu de son père, il fuit l'établissement et se retrouve chez son oncle à Abobo. L'opinion négative de notre enquêté sur l'agriculture l'a entraîné dans une logique de fuite. Il refuse les relais de la formation professionnelle et le travail agricole. À l'instar, des jeunes ivoiriens dans les années 80, Zébès considère le travail agricole comme une activité dévalorisante. Dans l'imaginaire social de ceux-ci travailler à la fonction publique ou dans « *un bureau* » était un prestige, une affirmation de soi, ce que nous dit De Latour (2001). Selon elle les jeunes ont une caricature négative de la zone rurale. Ce qui se rapporte à la tradition, au village, fait l'objet d'un rejet comme si c'était un risque pour un retour à une vie précaire loin de la modernité était toujours présent. Cette vision traduit bien la difficulté d'orientation que rencontrent les jeunes pour avoir un emploi.

En résumé, les conditions sociales dans lesquelles Zébès a grandi étaient agréables. Il ne manquait de rien. Le seul problème qu'il a rencontré au cours de son itinéraire social a été le manque d'affection maternelle. Les jeunes affiliés aux gangs ne sont tous pas issus de milieux socio-économiques défavorisés. La rupture familiale (séparation des parents) de même que les problèmes des parents et l'instabilité matrimoniale des parents sont des expériences qu'ont vécues certains jeunes affiliés aux gangs.

Les événements qui ont marqué Zébès ont imprimés en lui certains sentiments (colère, manque d'attention) et des expériences qui ont participé à la construction d'une identité de gangster.

L'encadrement des parents est souvent insuffisant et manque de rigueur. L'intégration de Zébès dans la violence a été le fait des facteurs de son environnement social.

En outre, l'expérience familiale dépeinte par Zébès illustre les principes de la théorie de la socialisation. En se basant sur cette théorie, il est tout à fait intelligible de mentionner que la construction de l'identité de gangster de Zébès découle d'une construction depuis l'enfance. L'identité est ce qui se construit dès l'enfance intègre des messages qui lui permettent de se projeter dans l'avenir à la fois en tenant compte du passé, de la mémoire collective transmise par la famille, mais aussi d'aspirations façonnées par des modèles alternatifs (par exemple, des aspirations à la mobilité sociale). Ces jeunes vont se construire une identité en décalage avec celle que leur renvoient leurs parents. Ce qui crée souvent une distance entre générations et est porteur de tensions, de conflits. L'échec, l'écart entre les aspirations et les résultats peuvent provoquer de véritables déchirements pour les jeunes dont l'identité ne correspond plus à celle de leur milieu d'origine, mais ne correspond pas non plus aux objectifs qu'ils s'étaient fixés. (Bolliet et al, 2008.).

Son discours reflète le conditionnement classique, opérant et par observation à un jeu dans l'apprentissage des comportements déviants.

II. LES FACTEURS DE DESOCIALISATION PAS TOUJOURS LIES A LA SITUATION ECONOMIQUE DES PARENTS

Cette deuxième section illustre les facteurs qui ont conduit Zébès dans un gang. Elle montre que le basculement de Zébès dans la violence est d'origine familiale, d'un manque de suivi dans l'éducation, du décrochage scolaire et des liens d'amitié.

1. La désunion des parents, difficilement conciliable avec une socialisation réussie dans le cadre familial

A l'instar de Maxson et al, 1998 et Hamel et al, 1998, sur les jeunes affiliés aux gangs au Canada, la désunion familiale est facteur majeur dans le virement de ceux-ci dans la violence. La famille, premier espace de socialité dans le cas de Zébès a eu un impact sur la construction de son identité sociale. Très tôt il est confronté à un manque d'affection maternelle. La rupture familiale (séparation des parents) de même que les problèmes des parents et l'instabilité matrimoniale des parents sont des expériences qu'ont vécues certains jeunes affiliés aux gangs nous dit Patton (1998). De ce fait, l'absence d'un des parents (père ou mère) au foyer dans l'encadrement des enfants en cas de déviance constaté, est un élément prépondérant. La transmission des valeurs passe par une emprise du cadre familial et social, dès la plus tendre enfance, sur les actes de la vie quotidienne. Mais contrairement, à Hamel et al, (1998), au Canada et Patton (2002) sur les jeunes afro-américains, Zébès a été éduqué par son père. Cependant, la désunion familiale constitue un facteur important dans le manque d'encadrement des jeunes.

Il décrit un sentiment de rejet, de rancune et ce particulièrement pour sa mère (Fleury, 2008). La présence d'une mère au cours de son éducation aurait aidé Zébès à avoir une socialisation réussie dans un cadre familiale.

Au sein de leur famille, plusieurs jeunes affiliés ne trouvent pas l'encadrement et le soutien émotionnel dont ils ont besoin (Maxson et al, 1998). La

supervision et la discipline parentale dont ils bénéficient sont fréquemment inadéquates.

Par ailleurs, les conditions sociales dans lesquelles notre interlocuteur a vécu, étaient favorables. Mourani, (2009) ; Danyko et al, (2002) ; Fleury, (2008) ; Hamel et al (2002), font état de milieux socioéconomiques défavorisés des jeunes affiliés aux gangs. Avec les données de notre enquête, les conditions des jeunes qui intègrent les gangs ne sont pas toujours telles que décrites dans les études. Certains de ceux-ci proviennent de familles à niveau social favorable.

2. Le mode ou style d'encadrement : coercitif ou laisser-faire

Avec un père constamment absent, très tôt Zébès est responsabilisé, car il est chargé de gérer son argent de poche du mois et de faire ce qui lui plairait. Comme les participants de plusieurs études (Danyko, 2002 ; Hamel *et al*, 1998 ; Fleury, 2008), Zébès a confié avoir manqué d'encadrement et de suivi. Il faisait ce qu'il voulait, partait où il le souhaitait sans qu'il ne soit réprimandé.

Son discours révèle le lien entre cette absence de l'autorité parentale et l'affiliation au gang (Danyko, 2002). Livré à lui il extériorise ses facultés à être responsable, puis dirige un groupe d'enfants. Il découvre le milieu de la violence sans être soupçonné par son père. Le laxisme dans l'éducation des enfants est un facteur qui participe à la déviance des jeunes dans les gangs.

Les corrections, Zébès n'en a pas eu en tant que telle au cours de son éducation. Corriger un enfant ne signifie pas maltraitance ou punition physique. Nous rappelons justement que l'autorité est un pouvoir doté d'une dimension magique ou sacrée qui doit susciter une adhésion sans condition de ceux à qui elle s'adresse. Les parents doivent exercer leur autorité, car si les mauvaises habitudes de l'enfant ne sont pas limitées, alors un boulevard s'ouvre. Il subissait des privations alimentaires (gouté) et des distractions (cinéma) en général, mais seulement à deux (2) reprises son père a usé de violences physiques.

Zébès savait que son père n'était pas du genre à corriger après une gaffe. Au cours de nos entretiens, il nous fait savoir que son père le soutenait dans tous ces méfaits. Son père lui apprenait à nier les faits lorsqu'il était pris par la police. Au regard de ce que nous a dit notre interlocuteur, le trop grand amour pour les enfants est source de déviation. Les corrections servent plus ou moins à recadrer l'attitude des enfants et de participer à la construction de leurs identités sociales. Cette correction est pareille que de la violence familiale dont parle Danyko et *al* (2002) dans son étude qui sont entre autres que les sermons, le retrait de privilège sont les formes de punitions et des coups (fessés), qui sont des causes du virement es jeunes dans la violence. Dans le cas de notre étude, nous notons que cette formes de corrections que nous jugeons mineurs, devrait participer à recadrer les enfants sans toutefois être excessives. En confession, il nous dit que si son père l'avait laissé une seule fois en prison, lorsqu'il avait commencé à voler dans les supermarchés, il ne serait pas aujourd'hui un gangster. Ce qui nous fait dire que le manque de contrôle et la perte de l'autorité parentale sont des facteurs importants dans la déviation des jeunes dans les activités criminelles.

3. L'argent comme source de déviation

Certaines données de nos entretiens nous montrent que dès le bas âge Zébès avait un goût excessif pour l'argent. En possession de fortes sommes d'argent, il dilapidait en une journée et volait celui de son frère. A cours d'argent, il cherchait des moyens pour s'en procurer. Selon Hamel (1998), le gang est d'abord un groupe d'amis partageant des réalités et des problèmes semblables et le besoin d'argent est une quête permanente. Aussi le gang est un cadre où l'on se donne les moyens d'obtenir de l'argent.

L'intégration de Zébès dans un gang est le fruit d'une recherche permanente d'argent. Pour ne pas avoir à demander de l'argent à son père et d'être soumis à des interrogations sur la gestion de son argent de poche, il se tournait vers « *les vieux pères* » du quartier (Marcory) en contrepartie de ses services.

De l'enfance à l'âge adulte, Zébès a toujours dépendu de son père. Lorsqu'il avait un besoin. Chaque fin de mois, il recevait de l'argent. N'ayant pas d'activité, Cette dépendance l'a entraîné à trouver des méthodes parallèles (vol) pour subvenir à ces besoins. Il devient alors un pickpocket et y demeure toujours.

4. La socialisation difficile dans les périodes sensibles de la construction de la personnalité sous l'influence des pairs.

Les résultats scolaires de Zébès étaient nuls durant son cursus scolaire. Il a arrêté l'école puis s'est enfui. Les chercheurs mentionnent qu'en rompant les liens avec le milieu scolaire, les jeunes associés aux gangs se marginalisent.

Pour leur part, Hamel *et al.* (1998) constatent que les jeunes associés aux gangs font face à plus de difficultés scolaires, manquent plus souvent l'école et sont davantage susceptibles de croire qu'ils sont perçus négativement (délinquants, colériques ou ayant des problèmes personnels) par leurs enseignants. Ce profil tel que mentionné par Hamel *et al.* (1998) correspond à celui de Zébès.

Comme dans l'étude de Patton (1998), il affirme avoir agressé un élève et un professeur au collège. Cette attitude témoigne de l'affirmation de l'identité masculine qui est mentionné par la majorité des recherches sur les gangs. Les jeunes dans le processus de construction de la personnalité cherchent à démontrer aux yeux de leurs amis, qu'ils peuvent défier l'autorité parentale et Etat, à travers les responsables de l'administration et les professeurs. Ainsi le premier pan de socialisation issu de cadre familiale est mis à mal et l'individu se resocialise sous l'impulsion des amis et des milieux fréquentés.

5. La non prise en compte de l'aspiration des jeunes dans la construction de leur carrière

Le seul domaine où il se sentait mieux et où il produisait de bons résultats était le football. Mais son père a refusé qu'il fasse carrière dans le football, car n'y voyant pas d'avenir. Ainsi, le fait que les parents imposent aux jeunes leurs choix

ou leurs aspirations paraît être un problème dans le processus de socialisation de ceux-ci.

Le fait que le père de Zébès ait refusé que son fils pratique le football, serait l'une des causes qui l'ait entraîné dans le milieu de la violence puisqu'il n'avait pas d'autre qualification et compétence. Tenir compte des aspirations des jeunes dans la construction d'un profil de carrière est très importante. Cela permet aux jeunes de construire leurs identités sociales en tenant compte de leurs capacités sous l'impulsion des parents.

6. Les premiers cercles de sociabilités comme espaces de construction d'un autre soi ou de compensation de la socialisation défailante de la famille

Les amis ont été une courroie de liaison pour Zébès en milieu de la violence. Avec ses amis, il pratiquait l'école buissonnière, il a commencé à voler, à connaître le milieu de la rue et à intégrer un gang. Selon Bibeau, (2003), l'appartenance à un gang se définit autour d'un réseau d'amis. Cette appartenance s'exprime d'abord par un style : une façon de bouger, de s'habiller, de parler et de se tenir en groupe. Le gang est d'abord un groupe d'amis qui partage des réalités et des problèmes semblables qui sont généralement, menace à l'endroit de sa personne, problèmes familiaux, besoin d'argent (Mourani, 2009). Chez les jeunes le suivisme est beaucoup fréquent. Le fait de ne pas pratiquer certaines activités (vol, tatouage, acte de vandalisme, graffiti, bagarre, viol), permettait d'être stigmatisé par ses amis.

Depuis l'enfance de Zébès à Marcory, il avait des amis avec qui il s'est initié à la vie de la rue, puis il fréquentait des gangsters pour qui il avait un fort engagement. L'intégration dans les gangs se fait par les réseaux d'amis, comme nous l'a dit notre enquêté au cours de son récit de vie. Le fort engagement envers les camarades délinquants et relations sociales dans la rue ont été des éléments stimulateurs dans l'adhésion de Zébès à un gang.

En somme, l'affiliation aux gangs est un processus complexe impliquant, en interaction, des facteurs familiaux, individuels et sociaux. Résultant d'une plus grande vulnérabilité aux plans social, familial et personnel, les facteurs de l'affiliation de Zébès à un gang répondent à des besoins fondamentaux au cours de sa trajectoire sociale.

Les causes de sa déviance dans le milieu de la violence se sont fondées depuis l'enfance. Ce sont le manque de suivi, le besoin d'argent, l'environnement social notamment le cercle d'amis, le décrochage scolaire et l'absence de l'autorité parentale. Pour les jeunes issus de familles aisées, la trop grande dépendance à l'argent est un facteur important dans la déviation. Face à un besoin, des stratégies sont mises en œuvre pour s'en procurer et cela ne peut se faire que de façon illicite. Aussi, l'environnement social compte pour beaucoup dans l'adhésion des jeunes à la violence. Les fréquentations et les amis sont des facteurs importants. À l'antipode de l'éducation des parents, les amis et connaissances apprennent certaines valeurs de la vie qui sont intériorisées par les jeunes.

Les propos de Zébès illustrent le développement de stratégie dans le souci de faire face à ces envies et besoins quotidiens. Le rôle des socialisations primaires (enfance, adolescence) et secondaire (âge adulte) est très important dans la construction d'une carrière sociale. Chacune des socialisations vécues va être incorporée (les expériences étant elles-mêmes différentes selon la classe d'origine) ce qui donnera les grilles d'interprétation pour se conduire dans le monde. Au cours de son itinéraire social il incorpore des attitudes que sont les vols, la fréquentation des gangs et le milieu de la rue par le biais de ses amis. Il est incorporé dans la matrice des comportements individuels, et permet de rompre avec le déterminisme supra-individuel.

III. LE GANG COMME ESPACE DE RESOCIALISATION

Dans cette section, nous parlerons des significations que Zébès donne à son appartenance au gang et à l'organisation du gang.

1. Le gang comme une seconde famille

Pour Zébès le gang a été une expérience qu'il souhaite revivre, car il se sentait comme dans une seconde famille. Auprès du gang et de ses membres, les jeunes trouvent un soutien moral qu'ils ne recevaient pas dans la cellule familiale. Selon De Latour (2001), quelle que soit la fragilité des liens dans le *ghetto*, le sentiment d'appartenance est suffisamment fort pour remplacer temporairement la famille d'origine qui ne répond plus aux nouvelles attentes. Zébès au cours de son parcours de vie, a manqué d'affection maternelle et de l'attention de la part de son père. Les relations qui existaient entre son père et lui étaient purement en rapport avec ses besoins matériels (alimentaires, argent, fournitures scolaire etc.).

Le gang est d'abord un groupe d'amis partageant des réalités et des problèmes semblables : menace à l'endroit de sa personne, partage de sentiments, problèmes familiaux, besoin d'argent (Perreault et Bibeau, 2003). Au sein du gang, Zébès partage les mêmes envies et les mêmes aspirations que ses copains. Tous les excès peuvent être partagés, les excès de plaisir, comme les excès de détresse, la « sale vie⁵⁵ » comme la « belle vie⁵⁶ » (De Latour, 2001).

En outre, les jeunes qui adhéraient au gang comme nous l'a signifié Zébès, éprouvaient un grand besoin d'appartenance et de protection. Les individus qui adhéraient aux gangs cherchaient une protection contre les difficultés de la vie et contre les milieux hostiles. Le gang se propose comme une protection, comme l'aurait fait une famille responsable.

⁵⁵ Terme argot ivoirien qui désigne la pauvreté, la galère

⁵⁶ Terme en argot ivoirien qui fait allusion aux bonheurs, à la richesse

2. Un système d'entraide au sein du gang

Le discours de Zébès mentionne la question de charité. Il n'admettait pas que certaines personnes aient des difficultés à survenir à leurs besoins primaires (alimentaires et scolaires). A bas âge il a commencé à porter assistance à ses amis et même, est allé jusqu'à dormir à la belle étoile avec eux dans le but de partager leur souffrance.

Selon lui, son appartenance au gang a été suscité par une volonté d'aider et de s'entraider entre membre du groupe, car lui aussi avait des besoins. Lorsqu'il volait, il partage son butin avec les membres de son gang et cherchait des moyens pour survenir aux besoins des autres. Ce sentiment d'être utile et de participer à l'épanouissement de ses amis lui donne une certaine satisfaction. Il considère ses actes comme utiles pour sauver des âmes en détresse. Au sein du gang il crée une branche nommée affaire sociale pour résoudre les problèmes des membres en difficulté. Il le signifie lui-même au cours de l'entretien qu'il a été porté à la tête du groupe grâce à son élan de charité.

Tel que mentionné par De Latour (2001), Au sein du gang les liens étaient forts. « *Au ghetto, [...] les sentiments, les mouvements du cœur sont au centre du lien entre frères de sang* » De Latour (2001, p16). Le gang remplaçait temporairement la famille biologique bien que dans le cas de Zébès son père ne l'avait chassé de la cellule familiale et même continuait de le soutenir financièrement.

3. Un sens d'appartenance au-delà du profit

Zébès fut, l'élément clé de la transformation du club d'amis en gang. Les caractéristiques qui ont permis qu'il soit choisi comme chef de gang, sont la générosité, le courage, la force et l'autorité. Ainsi ces caractéristiques se rapprochent de celles qu'a énumérées De Latour (2005) sur les membres du « *ghetto* ». Le gangster est un guerrier qui a *gros cœur*⁵⁷, le possesseur

⁵⁷Terme en argot ivoirien (nushi) qui signifie être vaillant, être courageux

d'objets/signes de pouvoir, le donateur généreux. Le courage lié à la générosité va de pair avec une valeur cardinale : le respect imposé à travers le défi. Selon nos observations sur le terrain et le témoignage de son *vieux père*⁵⁸, Zébès était très respecté et craint. Cela parce qu'il fut chef avec le « *don de soi* »⁵⁹.

Patton (1998) observe qu'en plus de répondre à un besoin d'appartenance et de recherche d'identité, l'affiliation leur procure un sentiment de pouvoir et de contrôle nécessaire pour se protéger d'un milieu hostile. En tant que responsable de gang Zébès avait des responsabilités, de l'autorité et un pouvoir qui lui donnait la sensation de se sentir important.

4. Une construction de carrière de gangster en tant que pickpocket

L'activité pratiquée par Zébès depuis son adhésion au gang est le vol dans les transports en commun. Il le pratique en temps plein et fait de cette activité sa source de revenue pour faire face à ses besoins et ceux de sa petite famille.

Contrairement à De Latour (2005), il n'est pas vu comme un guerrier furieux et sans pitié, un grand *crâne brûlé*⁶⁰, un dangereux, un têtue. Dans certaines études et certains films de fiction sur les gangs, par exemple Scarface⁶¹, le chef de gang à l'image d'un caïd, d'un criminel et sans état d'âme (DE Latour 2001). Etant à l'antipode de l'image décrit dans les études, Zébès se voit comme un homme charitable et courageux qui donne sa vie pour ses amis. Il faut aussi noter que, la position sociale de son père a participé à cette ascension à la tête du groupe, car quelques soient ses gaffes son père le sortait de prison.

Cependant, au cours de ces activités de vol, Zébès a eu à faire à la police et aux services de contrôle dans les gares de la SOTRA. Il a plusieurs fois été mis en garde à vue, mais à cause de son père et son frère, il n'a pas eu affaire à la justice

⁵⁸ Il s'agit de notre introducteur auprès de Zébès

⁵⁹Ce terme énuméré par le vieux père de Zébès signifie le don de sa personne, une personne avec s'implique personnellement dans la vie de ses membres

⁶⁰Terme en argot ivoirien (nushi) qui désigne un bandit de grand chemin

⁶¹Un film américain sur les gangs de l'acteur Al Pacino titré Scarface [Palma, 1983]

et il n'a pas été mis en maison de correction. Plusieurs fois, il a été bastonné et humilié en public surtout à la gare nord de la SOTRA. Selon Haut (2010) la majorité des jeunes affiliés aux gangs ont eu affaire aux services de police suite à des actes antisociaux et la majorité des chefs de gang finissent par faire de la prison, après démantèlement de leur organisation (Haut, 2010). Certes Zébès n'a pas eu ce même sort que ses amis tués, emprisonnés ou en exil, mais il a plusieurs fois eu affaire aux services de police. Il a même été sauvé de justesse par un chef des FRCI après le conflit armé de l'élection de 2010.

5. Le gang : une organisation au-delà d'un club d'amis

Le gang « cobra force » au départ était un club d'amis qui se constituait en équipe de football pour les tournois. Avec l'arrivée de Zébès, il va connaître une mutation en association de jeunes du quartier qui deviendra plus tard un gang avec l'introduction des activités violentes et criminelles. Le gang a été structuré comme une entreprise et la majorité des gangs étudiés (Hamel et al, 1998 ; Mourani 2009), ont été mentionnés comme des groupes parfaitement structurés et organisés. Par contre nos données sur le gang « cobra force » vont à l'encontre de celles de De Latour (2001) sur les gangs en Côte d'Ivoire. Elle nous a montré un univers moins structuré où la seule façon de faire régner l'ordre était la force. Dans ces ghettos c'était la loi du plus fort.

Pour Zébès le gang était une entreprise, tel qu'il nous l'a décrit. L'étude de De Latour (2001) faisait plus allusion à l'espace, au territoire (*ghetto*) où les jeunes délinquants se retrouvaient pour affirmer leur singularité, partager leur joie, leur peine et trouver des stratégies pour faire face aux difficultés du moment. Le gang « cobra force » partait au-delà du simple territoire. Il était un groupe bien structuré à l'image des mafias comme nous l'a décrit Mourani (2009). Zébès s'est projeté dans une construction d'organisme à l'image des gangs dans les films américains.

Le gang tel que structuré par Zébès, répond à un souci de construction d'une identité factice. Après sa fuite de l'école professionnelle, Zébès n'avait plus d'issu

de sortie. Après plusieurs tentatives pour s'insérer dans certains clubs de football tel que l'espoir de Koumassi, il se met à l'activité criminelle⁶². De Latour (2001) et Bibeau (2003) affirment que les jeunes affiliés aux gangs les utiliseraient pour atteindre des rêves. Le rêve de Zébès était de devenir un grand footballeur. Ne pouvant atteindre ses objectifs, il structure le club d'amis en association qui deviendra un gang après introduction des activités criminelles. Le souci est de se procurer des sous puis de survenir aux besoins des membres du gang. Le gang pratiquait des activités licites (sécurité, protection, équipe de football) et des activités illicites braquage à main armée, brigandage, vol, agression physique, viol).

6. Les activités criminelles comme réponses aux besoins d'argent

Le gang est défini comme un groupe d'amitié comprenant des adolescents et des adultes qui partagent des intérêts, avec un territoire plus ou moins clairement défini dans lequel vivent la plupart des membres. Le territoire de la « *cobra force* » était le quartier avocatier. La pratique des activités criminelles étaient à but lucratif. Le gang est un espace où le besoin d'argent est commun aux membres (Maxon et al, 1998).

Le phénomène des gangs fait son apparition en Côte d'Ivoire dans les alentours des années 80. A cette période correspond, une phase de crise économique avec l'avènement du PAS. Le coût social de ces programmes étant la stagnation des salaires, la réduction du pouvoir d'achat, l'augmentation du chômage, les licenciements, la privatisations d'entreprises publiques, l'augmentation des prix des produits de base, la réduction des aides sociales au logement, à la santé, à l'éducation et la limite les possibilités d'accès des jeunes à des emplois décents (N'goran et al, 2014). Ainsi certains jeunes se regroupent au sein des groupes à caractère criminel afin de répondre à leurs besoins. Le gang devient un espace d'affirmation et de recherche de moyens de survie. Tous les moyens étaient bons pour se procurer de l'argent. En plus des activités licites

⁶²Il exerçait en tant que pickpocket à la gare nord de la SOTRA

comme assurer la sécurité des commerces plusieurs activités criminelles sont organisées (les braquages à main armée, les agressions) pour se faire le maximum de gains. .

7. Les systèmes d'incubation des codes et valeurs (les rituels d'intégration)

Les rituels de socialisation des criminels particulière dans les gangs sont des systèmes symboliques qui permettent de formater les nouvelles recrues aux normes et valeurs du groupe. Selon l'étude biographique de l'ex chef de gang « *Cobra force* » nommé Zébès, l'intégration au sein du gang était un processus. Tel que mentionné par Fleury (2008), L'appartenance à un gang se définit autour d'un réseau d'amis, ce qui fut son cas. Depuis son enfance, il a fréquenté des gangsters et avec ses amis fréquenté le milieu de la rue. Comme l'a mentionné De Latour (2001), la confiance et le courage sont les qualités recherchées par les gangsters. Ainsi faisant preuve de charité, montrant son courage et sa domination sur une personne craint et à cause du statut social de son père (directeur de cabinet au ministère de la femme et secrétaire général de la section du PDCI de Marcory), il est accepté et désigné comme responsable du groupe.

A l'instar, des gangs aux Canada (Corriveau, 2009) et aux Etats unis (Haut et al, 2010), l'intégration d'une nouvelle recrue passe par la commission d'un acte de violence. A la différence, les rituels soumis étaient, la bagarre entre le postulant et un membre choisi en fonction du gabarit de celui-ci.

Cette pratique avait pour objectif de tester la force physique. Ensuite, il était soumis à un test où il devait commettre un vol au domicile familiale ou de détourner l'argent que les parents lui avait remis pour effectuer des courses soit pour payer les factures en complicité avec les membres du gang. L'objectif visé était de tester sa capacité à ne pas dénoncer ses complices après avoir été pris. Aussi, la nouvelle recrue devait commettre des agressions des passants ou violer des filles pour montrer les capacités à accomplir une mission avec promptitude, et pour terminer

se livrer au brigandage et la participation à un braquage à main armée pour une intégration complète dans le milieu de la violence.

À côté de ces formes de rituels, certaines personnes avaient recours à des pratiques mystiques. Comme les guerriers d'autrefois, la force physique est très souvent « travaillée » en dehors de quelques *ghettomens* comme Zébès qui ne s'en remettaient qu'à Dieu. Chacun se protégeait et c'était une affaire privée qui faisait souvent appel aux secrets de famille ou aux connaissances de chaque groupe ethnique. Les boucliers étaient : anti-fer, disparition, anti-coups, anti-balles. Ils étaient ingurgités, se portaient, s'épalaient sur la peau, se glissaient dans le sang par petites coupures dermiques (De Latour, 2001).

8. La loi du plus fort pas forcément une règle au sein des gangs

Pour être responsable au sein du gang « cobra force », il fallait avoir certaines qualités, dont le courage, le sens de la responsabilité et être un rassembleur, comme l'a mentionné De Latour (2001). Mais contrairement à De Latour (2001) qui note que le *ghetto* était un monde où les plus forts pouvaient toujours dominer par la terreur, par les rapports de forces et régner en maître avec la soumission des autres, le gang *cobra force* utilisait un autre moyen pour la gestion du groupe.

Le gang *cobra force* fonctionnait comme une association. Il y avait des chefs de section en fonction des domaines d'activités. Les responsables étaient proposés en conclave. Cette façon de fonctionner comme l'a signifié Zébès avait pour but de créer une cohésion, une entente et une stabilité au sein du groupe. Ainsi le chef était respecté par tous et avait plus de pouvoir et d'autorité. En plus, les décisions étaient prises en conclave.

En résumé, Zébès au sein du gang se sentait dans une seconde famille. Le gang lui a fourni plus de soutien affectif que sa famille dysfonctionnelle, bien qu'elle puisse avoir les moyens. Au sein des gangs, les jeunes partagent les mêmes

difficultés et créent des liens pour se sentir comme des frères issus d'une même famille traduite en ce terme *nushi* « frère sang »⁶³.

La difficulté commune aux membres du gang était le besoin d'argent. Ainsi, il met en place une stratégie associative qui a consisté à ouvrir une caisse. Cette caisse alimentée avec les cotisations mensuelles des membres issues des butins des activités criminelles. Les activités criminelles ne sont donc pas vues comme des actions malsaines par eux mais comme des moyens pour subvenir à des besoins.

Le but des activités criminelles était de faire de l'argent, en plus de certaines activités licites (la surveillance des commerces) qui ne rapportait pas assez pour tous les membres du gang. Les braquages à mains armées et les agressions physiques ont été introduites pour renflouer la caisse. Les jeunes affiliés aux gangs utiliseraient la violence pour atteindre des rêves comme avoir des biens, de l'argent et pouvoir démontrer une richesse.

Le gang « cobra force » a été l'expression des pensées et de vision de Zébès. Au-delà, de la quête de profit, le gang conférait à Zébès un pouvoir et des responsabilités. N'ayant pas d'autre alternative après ses échecs, il se construit une identité au sein du gang qui lui donne le statut de leader. Il modèle le gang comme une entreprise où la sécurité et l'épanouissement des membres est l'objectif.

⁶³ Terme en argot ivoirien *nushi* qui signifie : frère de sang/ frère de même famille ou un ami intime

CONCLUSION GENERALE

A travers le récit d'un ex-chef de gang abidjanais, notre étude a mis en évidence la spécificité des situations dans le basculement des jeunes dans la criminalité. A priori, le basculement des jeunes dans les activités criminelles organisées était justifié et encouragé par les conditions économiques des parents. Cette étude suggère que l'intégration des jeunes dans le milieu de la violence découle du processus construit durant le parcours de vie des individus. L'affiliation aux gangs est un processus complexe impliquant, des facteurs familiaux, individuels et sociaux.

Dans une vue synoptique de l'étude que nous avons menée pendant un mois environ sur l'intégration des jeunes dans la violence, c'est cette substance que nous avons recueillie. Toutefois, il convient de rappeler les principales démarches qui ont fondé cette investigation. En effet, la réalisation de cette présentation intitulé « Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo » s'est faite sous la direction d'une question centrale : Quelle est la trajectoire sociale des jeunes qui s'investissent dans la violence criminelle ? Pour mieux l'expliquer, nous avons dégagé trois (3) questions particulières.

Toutes ces démarches s'inscrivaient dans l'objectif de comprendre la construction processuelle de la carrière de criminelle à partir de l'exemple d'un chef de gang. La précision de cet objectif quelque peu général s'est fait par rapport aux questions élaborée auparavant. Il importe également de souligner qu'au cours de notre investigation, nous avons utilisé plusieurs techniques parmi lesquelles nous avons : la recherche documentaire et les entretiens.

Concernant la méthode, nous avons utilisé l'approche biographique et comme théories d'analyse, celles de la socialisation. De manière générale nous pouvons récapituler les résultats comme suit : malgré la bonne situation socio-économique des parents et les dispositions favorables à la réussite, Zébès bascule dans la criminalité. Ensuite, l'exemple de Zébès montre que l'adhésion des jeunes aux gangs résulte de plusieurs facteurs intra et extra familiaux durant le parcours de vie.

Ce sont la désunion des parents, l'absence de l'autorité parentale, l'environnement social en dehors du cadre familial et le manque d'orientation après les échecs scolaires qui ont favorisé le déclassement social de celui-ci, jusqu'à l'intégration dans un gang. Et enfin, le gang représentait pour lui une seconde famille. Elle était pour lui un espace où il pouvait s'affirmer et être important.

Toutefois elles ne sauraient fonder par induction des conclusions généralistes. Notre intension en investigation dans cette tâche est de contribuer à la recherche dans le domaine de la violence criminelle. Nous souhaiterons par ailleurs que les produits de notre présent travail servent à d'autres études.

Que resterait-il donc à faire pour continuer la recherche ?

A notre sens, il serait indispensable que des enquêtes semblables à la nôtre, plus approfondies soient menées sur plusieurs individus de profils différents en Côte d'Ivoire afin de mieux appréhender les facteurs susceptibles de favoriser l'intégration des jeunes dans la violence criminelle. Mentionnons, à titre d'exemple:

- Mutation des gangs de 1999 à 2014 en Côte d'Ivoire;
- Nouvelle forme de criminalité : cas des microbes à Abidjan.

Seule une comparaison des résultats obtenus par ces enquêtes autoriserait à généraliser et permettrait de vérifier ou non nos résultats.

L'apport du sujet de recherche dans la société ivoirienne.

Notre sujet de recherche se situe dans le champ disciplinaire de la socio économie, gouvernance et développement. Il apporte une contribution dans le domaine du développement. Le problème de la violence est un frein au développement économique et social du pays.

En Côte d'Ivoire, la situation de la violence urbaine a pris une proportion incommensurable. Depuis les années 90, passant par la crise politique de 1995, le coup d'état du 19 décembre 1999, les élections présidentielles de 2000, la rébellion armée de 2002 et la crise postélectorale 2010-2011. La violence a pris de l'ampleur et connaît de nouvelles formes conditionnées par la réalité sociale des moments. La

recrudescence de la violence en Côte d'Ivoire aboutit à plusieurs préoccupations d'ordre politique, économique et social, surtout avec le phénomène des *microbes* qui bat son plein. Les braquages, les vols à main armée, les kidnappings sont de véritables freins pour les investisseurs étrangers et nationaux.

En outre, la sécurité est un indicateur de mesure de la bonne gouvernance et de la stabilité des pays, notre étude sur les gangs permet d'apporter un aperçu et des réponses sur les causes qui favorisent l'intégration des jeunes dans la violence en général et dans les gangs en particulier.

BIBLIOGRAPHIE

I- DOCUMENTS METHODOLOGIQUES

Durkheim E. 1999. *Les règles de la méthode sociologique*, 10^{ème} édition, Paris Quadrige/ PUF, p.34

N'DA P. 2006. *Méthodologie de la recherche : de la problématique à la discussion des résultats*, Edition Universitaires de Cocody (EDUCI), 3^{ème} édition revue et complétée,

Quivy R. et Kamphout L.V. 1988. *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod, .287

II- DOCUMENTS SPECIALISES

Amani Y. C.2014. Logiques d'adaptation sociale des loubards à Abidjan (côte d'ivoire): vers une perspective critique, *EuropeanScientific Journal*, November Edition vol. 8, No.26 ISSN: 1857.

Annick. P, 1993. *La Socialisation politique*, Paris, Armand Colin.

Besse L et al. 2012. « *Françoise Tétard ou l'histoire comme pratique* », *Agora débats/jeunesses*/1 N° 60, p. 21-33. DOI : 10.3917/agora.060.0021

Baudelot. C, Establet. R, 1971. *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspero.

Bourdieu P. 2000. *Esquisse d'une Théorie de la pratique*. Paris, Editions du seuil

Bolliet. D, Schmitt. JP, 2008. *La socialisation*, Bréal 2e édition.

Le Breton D. (2012), *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, Coll. Manuels

Corriveau P. 2009. La violence dans l'univers des gangs : du besoin de protection à la construction identitaire masculine, in *revue de l'IPC*, volume 3 : p. 117-134.

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Danyko, S., A. Arlia, J. Martinez. 2002. « Historical Risk Factors Associated with Gang Affiliation in a Residential Treatment Facility: A Case/Control Study ». *Residential Treatment for Children and Youth*, vol. 20, no. 1, pp. 67-77.

De Latour E, 2001. Métaphores sociales dans les ghettos Côte d'Ivoire, *Presses de Sciences Po*, Autrepart, 2001/2 n°18, p. 151-167. DOI: 10.3917/autr.018.0151

De Latour E. 2001. « Du ghetto au voyage clandestin : la métaphore héroïque », *Presses de Sciences Po*, Autrepart, 2001/3 n° 19, pp. 155-176.

De Latour E. 2005. « La jeunesse ivoirienne “guerriers”, “chercheurs”, “créateurs” », *Presses de Sciences Po*, Etude, 2005/4 Tome 402, pp.471-482

De Tésièrès S. 2012. « Enquête nationale sur les armes légères et de petit calibre en Côte d'Ivoire Les défis du contrôle des armes et de la lutte contre la violence armée avant la crise post-électorale », *Rapport spécial*, Institut de hautes études internationales et du développement 47, Avenue Blanc, 1202 Genève, Suisse

Dorais M. 1993. « Une expérience de recherche qualitative: La méthodologie de tous les hommes le font ». *Revue de sexologie*, vol. 1, no. 1, pp. 125-141.

Dubar C. 1998. « La construction sociale de l'insertion professionnelle », *revue française de pédagogie*, Edition et société, n° 7/2001/1, 2 000. pp. 158-162.

Dubar C. 2000. *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris, presses Universitaires de France.

Dusonchet. A. 2002. *Images et mirages culturels de la réalité des gangs de jeunes dans la presse francophone montréalaise*. (Mémoire de maîtrise non publié). Université de Montréal.

Fleury E. 2008. *Exploration des perceptions et de l'expérience de jeunes hommes associés aux gangs quant aux rapports de genre et à la sexualité*. Université du Québec à Montréal, Service des bibliothèques.

Guy. R, 1970. « L'action social », *Introduction à la Sociologie générale*, tom1

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Hamel S. et al. 2003. « Analyse de la construction d'une innovation sociale ; le cas de la jeunesse et gang de rue », in nouvelles pratiques sociales, vol 16, n° 2, pp 52-79.

Haut. F, Raufer. X, 2010. « Gang et réseaux dans les lieux de détention », *Notes d'alerte*, département de recherche sur les menaces criminelles contemporaines, institut de criminologie de Paris-université, Paris II Panthéon-Assas

Hébert J. al. 1998. « Jeunesse et gangs de rue ».' *Revue de littérature (Phase 1)*. Rapport présenté au Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal. Montréal: Institut de Recherche pour le Développement social des Jeunes, 100 p.

Julie. D, 2004, « Que se passe-t-il à la récré ? » in *Sciences humaines*, « l'enfant » Hors Série n°45,

Maxson, C. et al. 1998. « Vulnerability to Street Gang Membership: Implication for Practice ». *Social Service Review*, p. 70-91.

Mourani. M. 2009. *Gangs de rue inc: leurs réseaux au Canada et dans les Amériques*, Les Éditions de l'Homme, division du Groupe Sogidesinc., filiale du Groupe Livre Quebecor Média Inc. (Montréal, Québec)

Patton. P. L. 1998. «The Gangsta in Our Midst». *The Urban Review*, vol. 30, no. 1, p. 49-76

Perreault, M. et G. Bibeau. 2003. *La gang: une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*. Montréal: Éditions du Boréal, p. 386

Pirie, G. 2007. Reanimating a comatusgoddess: reconfiguring central. *CapeTown. Urban Forum*, 18(3), pp. 125-151.

Prince J. 2008. « *Intervenir auprès des jeunes à risque d'adhérer à un gang de rue : un guide à l'intention des intervenants communautaires* ». Société de criminologie du Québec pour la Direction de la prévention et du soutien (DPS), ministère de la Sécurité publique du Québec. Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Proteau L. 2002. *Passions scolaires en Côte d'Ivoire. École, État et société*, Paris, Karthala, coll. Hommes et sociétés.

Reiboldt, W. 2001. "Adolescent Interactions with Gangs, Family, and Neighbors: An Ethnographic Investigation." *Journal of Family Issues*, 22 (2): 211-247

Richez J C. 2012. « Cinq contributions autour de la question de la participation des jeunes ». *Observation de la jeunesse et des politiques de jeunesse*. INJEPS-2012/02

Thonbeny, T. P, et al. 2003. *Gangs and Delinquency in Developmental Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press.

Wortley S. 2010. « Identification des Gangs de rue: dilemmes à propos de la définition et répercussions sur les politiques », Rapport n°016. Université de Toronto.

III- WEBOGRAPHIE

« Gang de rue » in <http://www.afxnex.com> / gangs et mutation

« Gang, cause et mutations » in <http://www.google.ci> consulté le 25 mars 2014

Encyclopédie libre « jeunesse », in www.wikipédia.com consulté le 15 septembre 2014

Pajares F. 2002. "Overview of Social cognitive Theory and of Self-efficacy, available" at: www.emory.edu/EDUCation/MFP/eff.html, consulter le 17 octobre 2014.

« Interactionnisme symbolique » in www.wikipédia.com, consulté le 9 juin 2012
<http://ci.undp.org> / rapport violence/décembre 2013).

PASU (2014), « rapport du PASU » in <http://www.koaci.com/rapport-pasuviolence/>

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

« Situation sécuritaire en Côte d'Ivoire », in <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/pubmed/7720583>, consulté le 25 novembre 2013

« Groupe à caractère violents » in <http://www.societecrimino.qc.ca>, consulté 23 février 2014.

<http://www.cairn.info/revue-agera-debats-jeunesses-2012-1-page-21.htm>

« Gang et violence urbaine » in <http://books.google.ci/books?hl=fr&lr=&id=aK1uh7YSoscC&oi=fnd&pg=PA97&dq=causes+d'adhésion+aux+gangs>, consulté le 6 septembre 2014.

« Qu'est-ce qu'un jeune » in <http://www.isabelcarvalho.blog.br/pub/capitulos/jeunesse.pdf>, consulté le 6 septembre 2014.

« Centre national de prévention du crime, 2007) » <http://www5.statcan.gc.ca/acces/archive.action>, consulté le 7 septembre 2014.

« Centre canadien de la statistique juridique, 2008) » [.http://www5.statcan.gc.ca/acces/archive.action](http://www5.statcan.gc.ca/acces/archive.action), co

.

Table des matières

INTRODUCTION	1
1. 1. Contexte de l'étude	2
2. Problématique	5
3. 3. Objectifs.....	8
4. Cadre conceptuel de l'étude.....	8
4.1. Trajectoire sociale	8
4.2. Jeune	9
4.3. Engagement	10
5. Revue critique de littérature.....	10
5.1. Causes de l'intégration des jeunes aux gangs de rue.....	11
5.2. Crise du lien intrafamilial, cause du basculement des jeunes dans la criminalité.....	12
5.3. Motivations des jeunes qui s'engagent dans les activités criminelles organisées	14
MATÉRIELS ET MÉTHODES	17
1. Matériels	18
1.1. Lieu de l'enquête	18
1.2. Recherche documentaire	20
1.3. Entretiens.....	21
1.4. Technique de sélection et critères de choix de l'enquêté	21
1.5. Analyse de données	22
2. Méthodes et théories d'analyse.....	22
2.1. Approche biographique	22
2.2. Théorie d'analyse	23
RÉSULTATS DE L'ETUDE	27
I. LES EVENEMENTS AYANT FAÇONNE LA VIE DE ZEBES DE SON ENFANCE A L'AGE ADULTE	28
1. L'enfance de Zébès (0 à 13 ans)	28

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

1.1. Une naissance dans un contexte de vives tensions entre les parents de la mère de Zébès et son père	28
1.2. Une enfance sous la couverture du père et loin de la mère	29
1.3. Un fils à papa.....	33
1.4. Une éducation dans un environnement de laisser- faire.....	33
1.5. Quand le fiston gagne l'affection des vieux pères du quartier	37
1.6. Quand l'initiation aux activités criminelles commence avec le jeton de la go de papa.....	38
1.7. De la maison au marché : la mise en pratique des compétences de voleur	41
2. Une adolescence controversée (13 -18 ans).....	42
2.1. La rupture des liens avec ses amis de la classe de CM2	42
2.2. Des problèmes avec l'administration et les professeurs du CEG de Port Bouët	43
2.3. Le refus de participer au cours d'anglais.....	44
2.4. Un élève avec un capital guerrier	45
2.5. La rechute dans les vols à la maison	45
2.6. Des fugues qui inquiètent le père.	47
2.7. L'expérience de la rue	48
2.8. Exclusion du CEG de Port-Bouët.....	48
2.9. Un goût pour le risque	49
2.10. Le rêve de footballeur professionnel brisé	50
2.11. Des exclusions répétées dans des écoles privées.....	51
3. De l'école à l'expérience dans un gang	51
3.1. Echec scolaire et abandon de la formation professionnelle.....	51
3.2. La bonne impression faite au club d'amis.....	52
3.3. Le courage et l'autorité manifestés par Zébès devant les membres du groupe.....	53
3.4. La charité comme moyen de construction du leadership personnel.....	55
3.5. L'activité de pickpocket comme gagne-pain.....	55

II. FACTEURS A L'ORIGINE DU BASCULEMENT DE ZEBES DANS LES ACTIVITES CRIMINELLES.....	57
1- La famille monoparentale	57
2. L'absence de l'autorité parentale dans l'éducation de Zébès	57
3. Un goût excessif pour l'argent.....	60
4. Une vie de dépendance	61
5. Un rêve de footballeur brisé par le père.....	62
6. L'influence des amis sur les choix de Zébès	62
III. LES SIGNIFICATIONS DE L'APPARTENANCE DE ZEBES A UN GANG	63
1. Un sens au-delà d'un cercle d'amis	63
2. Les « sciences » comme activités lucratives.....	63
3. L'activité de pickpocket comme gagne pains quotidien.....	64
4. L'opinion que se font les gangsters de leurs activités selon Zébès	65
5. Une structuration du gang selon les aspirations personnelles de Zébès	66
5.1. La réorganisation du club d'amis en gang.....	66
5.2. Signification du nom« cobra force »	66
5.3. La stratégie d'attribution de responsabilité au sein du gang	67
5.4. Les différentes branches du gang	68
5.5. Les activités criminelles	71
5.5.3- L'organisation avant les opérations	73
6. Les modes d'adhésion au gang	74
6.1. Les liens d'amitié	74
6.2. La sélection.....	74
7. Les stratégies de formation et d'intégration des nouveaux membres	75
7.1. Le brigandage	75
7.2. Le vol chez soi.....	75
7.3. La bagarre	75
7.4. Les cankes (scarification)	76
8. Les étapes d'intégration	76

9. Les rituels selon l'âge	77
10. La signification sociale des rituels	77
11. Le gang « cobra force ».....	79
11.1. Les règles du gang	79
11.2. Les doyens	80
11.3. Les réunions	81
12. Les conditions sociales des membres du gang.....	81
13. Le rôle des femmes	82
14. Le langage et les signes.....	83
DISCUSSION	85
I. UNE CARRIERE DE GANGSTER FAÇONNE DURANT UN PARCOURS DE VIE.....	86
1. La désunion familiale comme source de déséquilibre pour l'enfant	86
2. La préadolescence comme période d'imitation et d'adoption de mauvaises habitudes	87
3. L'adolescence une période d'affirmation de la personnalité sous influence de l'environnement social	87
4. Le vol comme moyen lucratif	88
5. Difficulté d'orientation dans le tissu social	89
II. LES FACTEURS DE DESOCIALISATION PAS TOUJOURS LIES A LA SITUATION ECONOMIQUE DES PARENTS	91
1. La désunion des parents, difficilement conciliable avec une socialisation réussie dans le cadre familial	91
2. Le mode ou style d'encadrement : coercitif ou laisser-faire.....	92
3. L'argent comme source de déviation.....	93
4. La socialisation difficile dans les périodes sensibles de la construction de la personnalité sous l'influence des pairs.....	94
5. La non prise en compte de l'aspiration des jeunes dans la construction de leur carrière.....	94
6. Les premiers cercles de sociabilités comme espaces de construction d'un autre soi ou de compensation de la socialisation défailante de la famille.....	95

III. LE GANG COMME ESPACE DE RESOCIALISATION	97
1. Le gang comme une seconde famille.....	97
2. Un système d'entraide au sein du gang	98
3. Un sens d'appartenance au-delà du profit.....	98
4. Une construction de carrière de gangster en tant que pickpocket.....	99
5. Le gang : une organisation au-delà d'un club d'amis	100
6. Les activités criminelles comme réponses aux besoins d'argent.....	101
7. Les systèmes d'incubation des codes et valeurs (les rituels d'intégration) .	102
8. La loi du plus fort pas forcément une règle au sein des gangs	103
CONCLUSION GENERALE	105
Quelques pistes de recherche	Erreur ! Signet non défini.
L'apport du sujet de recherche dans la société ivoirienne.	106
IV. BIBLIOGRAPHIE	108
Table des matières.....	113
ANNEXES.....	I

ANNEXES

Rituels d'intégration des jeunes dans le gang «cobra force » à Abobo, biographie d'un chef de gang Première phase: enfance et l'éducation Récit biographique					
Questions clés	Questions subsidiaires de recadrage du récit	Types d'informations	Sources	Instrument de collecte	Méthode d'analyse
1- Naissance	- En quelle année est tu né ? - Où est tu né ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours
2- Situation familiale Parles-nous de vos parents ?	- Quel travail faisait ton père ? - ta mère ? - Vivait-il ensemble pendant ton enfance ? si non chez qui est tu resté ? pourquoi ? - Qualité des relations entre tes parents ? - As-tu des frères ? - Qualité des relations avec tes frères ? - Relation avec ton père ? - Relation avec ta mère ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force » Photos, documents personnels	Interviews	Analyse de discours
3- Education	- Voyais-tu tous les jours tes parents ?		Ex membre de « cobra force »		

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Comment était ton enfance ?	- Quelle a été la qualité de ton éducation ?	Descriptif	Photos, documents personnels	Interviews	Analyse de discours
Deuxième phase : scolarité et le virage dans la violence					
4- Parcours scolaire ? Parles-nous de ton parcours scolaire ?	- Où as-tu fait l'école ? - Comment allais-tu à l'école ? - Avais-tu de quoi à manger à l'école ? - Comment étais-tu à l'école ? - Aimais-tu allé à l'école ? - As-tu fait la maternelle ? - Quels ont été tes résultats du CP1 au CM2 ? - As-tu obtenu le CEPE ? - Comment à été ton cycle secondaire (collège) ? - En quelle classe as-tu arrêté l'école ? pourquoi ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force » Photos, documents personnels	Interviews	Analyse de discours

5- Rencontre de la violence Événements ayant fait changer votre vie ?	- A quel âge as-tu connu le milieu de la violence ? - Comment as-tu connu le milieu de la violence ? - Tes parents le savaient-ils? - Quelle était ta mission ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours
6- Adhésion à la violence	- Pourquoi n'as-tu pas quitté le milieu de la violence ? - Qu'est ce qui t'a attiré dans ce milieu ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours
Troisième phase : l'expérience dans le gang					
7- Intégration à un gang	- Comment as-tu connu le gang ? - Qui t'a introduit au sein du gang ? - A quel âge as-tu intégré le gang ? - Qu'est-ce qui t'a motivé à y entrer ? - Qu'est-ce qui t'a été demandé avant d'intégrer ce gang ? - Y a-t-il eu des conditions particulières	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours

	qui t'ont été imposées ? Lesquelles ?				
8- Les rituels d'intégration dans les gangs	- Quelles épreuves as-tu fait pour intégrer le gang ? - Y a-t-il d'autres rituels ? si oui lesquels ? - Qui choisit les rituels ? Pourquoi ? - Y a-t-il des étapes pendant l'initiation ? si oui lesquels et quels sont les rituels a chaque étapes ? - Est ce qu'il ya des épreuves selon l'âge de l'individu ? - si oui lesquelles ? - Comment se passe les initiations ? - Ya-t-il des étapes à franchir et des épreuves à faire pour gravir les échelons au sein du groupe ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours

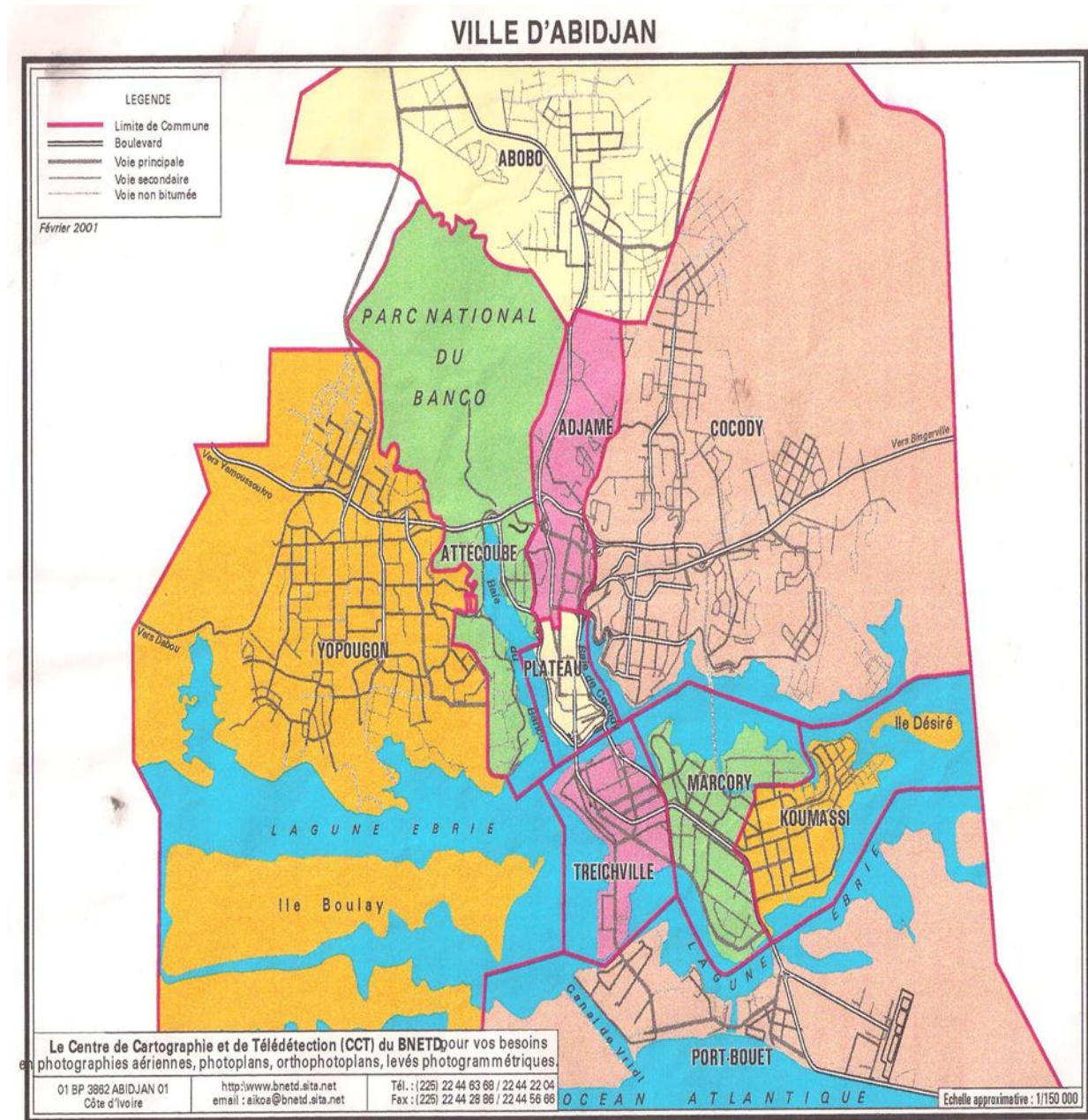
	-				
9- Significations sociales des rituels	- Pourquoi faut-il poser des actes de bravoure/ou subir des épreuves avant d'entrer dans le gang ? - Est-ce que tous les actes de bravoure ont la même signification ou valeur ? Pourquoi ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours
10- Organisation et fonctionnement du gang	- Comment est organisé le gang ? - Pourquoi le gang s'appelle « cobra force » ? - Comment le chef est choisi ? - Est-ce que l'âge ou l'ancienneté intervient dans le choix du chef de gang ? Si non, pourquoi ? - Quelles sont les activités du gang ?	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

	- Comment le groupe s'organise quand il doit mener des actions de terrain/attaques ? - Des femmes dans le gang ? Leurs rôles et fonctions ?				
11- Codes et valeurs du gang	- Y a-t-il un langage spécifique aux membres du gang ? si oui lequel ? - Quels sont les codes et signes du gang ? - Pourquoi l'usage de ces codes et signes spécifiques ? - Quelles sont les règles de vie que les membres du groupe doivent respecter ? -	Descriptif	Ex membre de « cobra force »	Interviews	Analyse de discours

Trajectoire sociale des jeunes criminels en Côte d'Ivoire: biographie d'un chef de gang de la *Cobra Force* à Abobo

Image 2 : carte géographique de la ville d'Abidjan



Source : Centre de cartographie et de télédétection du BNETD, 2013